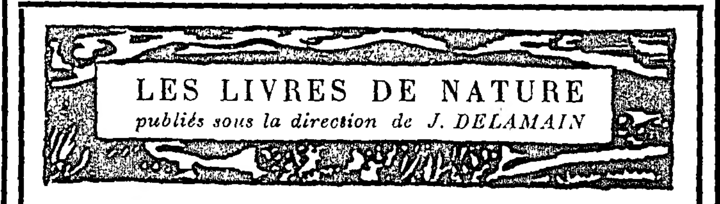


CONSTANTIN-WEYER

Prix Goncourt 1928

Clairière

récits du Canada

avec 16 illustrations



9e édition

LIBRAIRIE STOCK

Delamain et Boutelleau



CLAIRIÈRE

LES LIVRES DE NATURE

Collection dirigée par J. DELAMAIN

E. THOMPSON SETON. La Vie des Bêtes pourchassées.

ST.-ED. WHITE. La Forêt.

J. DELAMAIN. Pourquoi les oiseaux chantent (*Couronné par l'Académie française*).

W. HUDSON. Un Flâneur en Patagonie.

C. G. D. ROBERTS. Voisins mystérieux.

A. MARTIGNON. Un promeneur à pied.

F. SALTEN. Bambi, le chevreuil.

Sous presse :

L. ROULE. La vie des rivières.

H. WILLIAMSON. Tarqua la loutre.

PIENAAR. Une famille de lions.

En préparation :

W.-H. HUDSON. Le naturaliste dans la Plata.

A. FLAMENT. Jardin de fleurs.

A. HORN. La Côte d'Ivoire.

M. CONSTANTIN-WEYER

Prix Goncourt 1928

CLAIRIÈRE

Récits du Canada

AVEC 16 ILLUSTRATIONS

1929

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU, PARIS

7, rue du Vieux-Colombier.

DE CET OUVRAGE IL A ÉTÉ TIRÉ A PART : SUR PUR FIL DU MARAIS CENT SOIXANTE-CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 165, PLUS 10 HORS COMMERCE DE I A X ; SUR ALFA BOUFFANT CINQ CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 166 A 715, PLUS 20 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE DE XI A XXX.

LES LIVRES DE NATURE

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Cette collection nouvelle s'adresse aux amis de la Nature, et particulièrement à ceux qui ne se contentent pas d'y trouver, par simple réaction contre la ville, un pittoresque indéterminé. Elle fera connaître les bêtes, les plantes et les choses dans le mouvement même de la nature et pour ainsi dire dans leur individualité. On reconnaîtra aux volumes publiés une valeur scientifique sérieuse : l'imagination n'aura qu'un rôle subordonné dans ce monde des merveilles et des curiosités de la vie, que la science seule découvre et garantit. Ils auront aussi une valeur littéraire issue du lyrisme qui ne manque jamais d'inspirer l'homme en contact avec la nature.

Les vacances, les voyages, le sport, les progrès de la divulgation du monde, ont créé chez nous un public qui attend les œuvres de ce genre, qui s'étonne de ne les guère trouver qu'à l'étranger. Les observateurs et écrivains français, d'autre part, souffrent d'être confinés, sur ces sujets, en vérité passionnants, dans les colonnes de revues spéciales. Les LIVRES de NATURE chercheront à traduire cette double aspiration par la création d'une branche littéraire nouvelle.

A Roland Dorgelès,

ce livre sans intrigue, où l'amour n'est représenté que par celui, si ardent que je porte à la Nature et aux êtres, bêtes et gens, qui luttent contre Elle.

M. C.-W.

CLAIRIÈRE

I

COMMENT NAQUIT MON « HOME » CANADIEN

Cela avait été, tout d'abord, une clairière dans la forêt canadienne. Non point une de ces longues et larges prairies, bordées de saules, pleines d'étangs, miroirs de ciels et de canards, — j'en avais traversé plusieurs pour accéder à cet endroit, — mais, un de ces petits plateaux sablonneux, médiocrement pourvus de broussailles et d'herbes, où, dès que chante le soleil de juin, fleurissent le lis rouge et les églantiers. Tout autour, les trembles et les

liards, avec leurs sous-bois de pembinas, de hart-rouge et de saskatoons, et ce bruit de branches et de feuilles froissées par les animaux sauvages dans la grande course vers l'amour ou vers la mort.

Ce lieu me convenait. Nous y vînmes de nouveau, avec Napoléon, le gros métis à la démarche sautillante. Je l'avais engagé pour m'aider. Nos haches firent, dans le bois, une trouée capable de livrer passage à notre wagon, et les plus beaux des trembles que nous abattîmes suffirent à nous fournir les matériaux nécessaires aux murs de ma future maison. Le métis les dénudait à grands coups de hache, rapides et précis, faisant voler l'écorce, sans attaquer l'aubier, et le bois apparaissait, couleur de sucre d'orge et gluant de sève.

Le plus pénible fut de monter les murs, ou, comme on dit, le « carré ». Les billots étaient d'un beau diamètre, parfaitement sains et tout à fait verts. Ils pesaient à nos épaules, à nos reins et à nos cuisses,

et, par surcroît, tous les maringouins de ce coin de bois se donnaient rendez-vous sur nos visages, sur nos nuques et sur nos bras en sueur. Chacun de nous, heureusement, avait assez de gaieté pour que le malheur de l'autre le consolât de son propre malheur. Je raillais Napoléon, et il me le rendait. Nos grimaces s'achevaient en éclat de rire. Cela est très bien ainsi, et, tant que les hommes savent rire, ils sont capables de conquérir le monde.

C'est ainsi que nous édifiâmes le « carré », en riant toujours plus fort. Car le temps était à l'orage, et les maringouins, de plus en plus excités, s'acharnaient après nous avec une fantaisie extraordinaire. Napoléon avait le front tellement enflé qu'on eût dit qu'il lui poussait une infinité de petites cornes. Cela me fournissait un excellent sujet de plaisanteries faciles, car le métis, beau garçon du reste, avait quelques prétentions à tyranniser les cœurs féminins. Moi, j'avais été piqué tout

autour de la bouche, et, chaque fois que je riais de mon compagnon, — environ quatre fois par minute, — je faisais des grimaces qui remplissaient de joie l'âme simple de Napoléon.

Je me rappelle divers incidents. Aussitôt qu'un billot était posé, et que nous l'avions ajusté à queue d'aronde sur les deux autres, perpendiculaires à lui, qui lui servaient de supports, nous montions dessus, chacun à un bout, et nous commencions à l'équarrir à la hache. En riant de Napoléon, je fis un faux mouvement, et je m'entaillai légèrement le pied. Au spectacle de ma maladresse, et à la vue de la goutte de sang rosé qui tachait mon mocassin, l'autre rit tellement qu'il en perdit l'équilibre. Il se releva avec une grosse bosse à la tête. Alors, nous trinquâmes à nos malheurs réciproques. Napoléon s'enivra, comme il lui était prescrit par une inéluctable loi atavique, et nous nous disputâmes.

Un conflit s'éleva également entre nous, lorsqu'il fut question de percer les portes et les fenêtres. Car, dans les maisons en billots, on ne pratique les ouvertures que lorsque les murs sont montés. Il voulait faire des ouvertures rares et étroites. Je les voulais nombreuses et grandes. Deux races, deux tempéraments, deux histoires s'affrontaient. L'architecture du métis était encore déterminée par le souvenir, pas trop lointain, d'une époque où la maison canadienne était un château fort, derrière les murs duquel on se défendait contre les sauvages. Il n'admettait pas que je ne prisse point les précautions nécessaires pour n'être pas fusillé dans mon lit. Il appelait à mon secours de solides épaisseurs de bois, propres à arrêter une balle. Moi, je ne craignais que les microbes et l'humidité. J'appelais à l'aide le soleil et le grand air. Non! merci! très peu pour moi de cette touffeur et de cet excès de chaleur qui conduisent à la phtisie les mé-

tis, aussitôt qu'ils quittent la vie au grand air pour s'enfermer dans une maison. La mienne serait petite, mais on y respirerait. Napoléon l'eût voulue comme un terrier de renard, avec ses « fusées », ses « maires », et son « accul ».

Mais il n'avait pas le goût du désespoir. Il se consola en admirant le mobilier de cuir fauve et de bois sombre, sans ornement, destiné à meubler mon bureau. Son ironie ne reparut que lorsqu'il m'aida à déballer les caisses de livres.

— C'est-y, boy! que tu veux te faire maître d'école?

Il cracha, avec la salive de sa chique, le mépris qu'il avait de cette profession. Les travaux manuels sont les plus anciens, donc, les plus authentiquement nobles. Que ma carabine et mes raquettes à neige fussent suspendues en panoplie dans la pièce même où s'entassait tant de savoir inutile, cela lui parut un déshonneur pour les attributs de la chasse. Avait-il tellement



La maison dans la clairière.



Route forestière au Canada.

tort? Tandis qu'il était assis dans mon meilleur fauteuil, un dimanche après-midi, fumant mon tabac, et buvant mon whisky, ne lus-je pas dans Aristote :

« On prend les cerfs en chantant et en jouant de la flûte. C'est le moyen dont on se sert pour les attirer et les surprendre. Un chasseur chante sans se cacher. L'autre s'approche secrètement derrière l'animal et le frappe au signal convenu. Tant que le cerf tient les oreilles droites, il entend très bien, et il est impossible de le surprendre. Mais qu'il les tienne baissées, voilà qu'on le tue aisément. »

Le livre m'en tomba des mains. J'en savais assez sur la Nature et sur la chasse pour juger désormais Aristote à sa juste valeur. Cela réduisait à néant le crédit que j'avais, jusqu'alors, sur la foi de mes anciens professeurs, accordé à sa philosophie. Le reste ne valait sans doute guère mieux. C'étaient des balivernes!

... Quatre murs, un toit, des meubles, était-ce là un *home?* Je ne me sentis point chez moi, les premiers jours. D'abord, il y avait toutes les bêtes du bois, qui s'en venaient, non point pour lier amitié avec moi, mais pour me signifier que j'étais un intrus dans leur domaine.

Une femelle d'orignal, sombre, s'en vint avec son petit, roux clair, tacheté de blanc. J'étais sur le pas de ma porte, et je n'aurais eu qu'à étendre la main pour prendre ma carabine. Mais à quoi bon tuer quand le garde-manger est plein ? Elle s'arrêta à dix pas de la bâtisse, la barbiche haute, tournant la tête, à droite et à gauche, pour regarder cette chose, insensée pour elle, de ses grands yeux noisette, qui ne savaient pas voir de face. Son faon, indifférent, écarta des pattes trop hautes, et tendit sa longue bouche vers les mamelles de sa mère. La grosse bête m'aperçut, me flaira, et souffla bruyamment son mécontentement craintif.

Puis, elle entraîna le faon dans une fuite soudaine à travers le taillis. J'entendis craquer des branches et des arbres secs.

Deux jours après, tandis que je débroussaillais à coups de hache ce qui devait être mon jardin, une grosse masse brune surgit devant moi, s'arrêta une seconde sur ses quatre membres massifs, et se dressa sur ses pattes de derrière. Cela me ramena à plusieurs années en arrière, à l'époque où, dans un village de France, des montreurs d'ours étaient venus mendier quelques sous. Mais, ce jour-là, il eût été vain de demander à Martin de danser. Il avait le museau barbouillé de framboises, et il n'était pas dressé à la lutte. Il était à peu près de ma taille, mais diablement plus épais des membres et de poitrine. Je lui sus gré de se contenter de me mépriser.

— Tu te crois chez toi, boy, me dit, le soir, Napoléon, revenu d'aller chercher une charge de bois sec, et tu n'emportes

pas ta carabine. Tu as tort. Elle ne devrait jamais te quitter, dans le bois.

Je haussai les épaules.

— Mais il n'y avait pas de danger, ripostai-je. Les ours ne sont pas méchants.

— Non ! grommela le métis. Mais on aurait des jambons d'ours dans le garde-manger.

Si étrange que cela puisse paraître, ce sont les prodigieux mystères de la nuit sylvestre qui me donnèrent enfin la mesure de mon chez-moi.

Déjà, au coucher du soleil, alors que, vers l'ouest, le bas du ciel n'était plus qu'une opale, or, rose et vert mélangés, les engoulevents croisaient leur vol souple jusqu'au moment où, perchés sur quelque branche, ils chantèrent mélancoliquement leur refrain : *Bois pourri ! Bois pourri !* Puis, lorsque ce qui restait du jour croula dans le brasier du soir, comme un dernier aliment à la flamme du

soleil, les loups, les chouettes et les grands-ducs entonnèrent l'hymne rituel à la gloire des ténèbres, de l'amour et de la mort. Alors, la forêt, jusque-là silencieuse, s'anima. On entendit des soupirs de volupté et des râles d'agonie. J'étais le centre de ce grand cercle de la vie et de la mort que rien ne peut briser. J'étais où sont les êtres vivants. J'étais chez moi !

II

LA LEÇON D'UNE JOURNÉE DE PRINTEMPS

Ce qui m'émerveillait, c'était, un peu avant le jour, ce frôlement impatient d'une griffe contre le grillage de la moustiquaire métallique et le miaulement discret de mon chat. Obéissant, j'étais aussitôt hors de mon lit, pour entr'ouvrir discrètement cette moustiquaire. Je recevais aussitôt le matou sur mon épaule, où il se cramponnait en enfonçant ses griffes dans ma chair, à travers le coton du pyjama. Ronronnant, tremblant de joie et de froid, il frottait contre ma nuque la fraîcheur de son poil mouillé par la rosée nocturne. Il

m'apportait ainsi, avec ses caresses, la bonne et saine odeur du bois. Son triomphe était évident. Il avait tué. Il avait échappé à la mort. Il avait surpris quelque chose du sombre secret de la forêt canadienne. Toutes les forêts du monde abritent côte à côte l'idylle et le drame. La nuit, surtout. Aucun animal n'y est assuré de voir se lever l'aube. Non ! pas même, au Manitoba, le loup. Car, contrairement au proverbe, les loups se mangent parfois entre eux.

Ce n'était point la faim qui poussait mon chat à ces expéditions nocturnes. A ma table, il avait droit aux meilleurs morceaux. Ni l'amour. Mais le goût du meurtre, et celui du risque. Ce dernier, sans doute, plus encore. Le chat avait déjà quitté mes épaules pour s'en aller, voluptueux, prendre ma place toute chaude, que j'étais encore là, le front collé à la vitre, à essayer de comprendre. Problème presque humain, si l'on se rappelle ces jeux de

notre enfance : les barres, la balle au chasseur, la cachette. Ce qui nous attirait, c'était l'image d'un danger, auquel il fallait échapper. Ainsi le veut la nature, parce que seul survit celui qui s'entraîne à réagir devant le péril. Notre civilisation (ou, plus exactement, ses effets) endort chez nous le goût du risque. Mais mon chat n'était point civilisé. Il continuait à s'entraîner au meurtre et au risque, en vue d'un caprice éventuel de la fortune. Et cela, sans doute, était d'une suprême sagesse.



Cependant, la nuit mourait. Très loin, on entendait le dernier glapissement d'un coyote, qui ralliait sa femelle. Le grand duc s'était tu, perché sur quelque haute branche d'un arbre touffu. Le paysage que j'apercevais de ma fenêtre n'était encore qu'un lavis indécis à l'encre de Chine sur un fond bleu sale. Mais les étoiles s'étei-

gnaient déjà une à une. Vers l'est, une déchirure laissait apparaître un jade d'un vert précieux, un peu laiteux. Par deux fois, l'engoulevent nocturne lança sa triple note : *Bois pourri ! Bois pourri !* Mon coq lui répondit.

Du parc à vaches, monta une rumeur indécise. La fumée du feu de bois et d'écorces verts, allumé la veille au soir pour protéger les animaux contre les moustiques, filait doucement au ras du sol pour s'en aller sa mélanger aux brouillards du matin. Les bêtes piétinèrent doucement leurs bouses. Une vache à lait, aux mamelles trop gonflées, beugla doucement, comme pour se plaindre. Le coq chanta de nouveau.

La déchirure du ciel s'agrandit. Une bande, d'un jaune citron, très étroite et très pâle, plana un instant au-dessus du sombre horizon des bois. Puis, des vapeurs rouges s'élevèrent. Le coq chanta une troisième fois. C'était l'aurore.

*

Comme je sortais de la maison, des canards passèrent. Oiseaux de luxe, oiseaux internationaux, qui voyagent de nuit, rapidement, évadés des bayous louisianais, avant qu'il y fasse trop chaud, et qui se hâtent vers l'extrême Nord. Leur vie se cadence sur un rythme de printemps, si perpétuel, qu'on s'étonne que leurs amours ne durent pas toute l'année. Problème de géométrie, inscrit sur la voûte ardoisée du ciel. Leur joie était bruyante. Ils volaient très bas, et je les vis s'abattre de l'autre côté des grands arbres, dans un étang que je connaissais bien.

Martial entrait dans la petite écurie construite en troncs d'arbres grossièrement équarris. Telle est la force humaine que, même isolé au milieu de l'immense

nature, ce gringalet s'imposa à moi. Et, pourtant, Martial était bien petit.

C'était un enfant métis, orphelin de père et de mère. L'un était mort alcoolique, l'autre avait péri de misère, peinant à élever des enfants rachitiques, porteurs de la tare paternelle. Le premier pain que Martial, bébé, avait mangé, avait coûté à sa mère ce qui lui restait de vie. Elle était déjà veuve, à ce moment-là, avec une demi-douzaine de marmots souffreteux qui se suivaient à dix mois de distance. Six maternités précipitées, les soins à donner à un homme qui agonise soudain d'une foudroyante phtisie alcoolique, voilà déjà bien des fatigues. Joignez que, pour vivre, cette femme, installée à proximité d'un village, exerçait le métier de lavandière. Imaginez-la, en hiver, sortant de la buanderie trop chaude, où elle a frotté le linge, mettant celui-ci à la corde, par trente degrés de froid, l'allant chercher, alors que, gelé, il sonne comme du bois; pé-

trissant le pain ou la galette pour sa nichée; se passant le plus souvent de viande, dans ce climat où la viande est une nécessité ; dînant d'une tartine de saindoux, ou d'une croûte de pain trempée dans la mélasse de maïs. Pourtant, elle était entourée de gens charitables. Ils la laissèrent mourir, mais ils l'ensevelirent décemment, dans un cercueil de planches vertes, et ils se partagèrent les enfants pour les élever et pour les faire travailler.

Martial, le plus maigre de tous ces lots, avait été gagné par Patrice La Ronde, son oncle. Nul doute que Martial n'ait été heureux. Lorsque Patrice était à jeun, il soignait admirablement son cheval, sa vache, ses chiens et ses enfants. Et il ne faisait aucune différence entre ceux-ci et Martial. Tout cela était un capital qui devait rapporter, et qui rapportait, en effet. Napoléon, le gros métis sioux qui m'avait aidé à construire ma bicoque, m'avait quitté, appelé par plus de liberté, quelque

part, vers les « ranches » des montagnes Rocheuses, et j'avais pris, pour le remplacer, le ménage La Ronde. J'avais laissé ces gens s'installer dans une petite hutte qu'ils avaient construite à côté de mon « chantier ». La raison d'être de Patrice La Ronde était de garder mes chevaux et mes vaches, moyennant une somme d'argent, en réalité minime. Patrice faisait garder les chevaux par son neveu. Lui-même préférait dormir, ou jouer du violon, ou apprendre à ses enfants à danser la « jig », ou s'en aller « fêter » avec un ami. Martial gagnait pour lui cet argent. Patrice en buvait la plus grande partie. L'autre passait à acheter un peu de farine, de sucre et de saindoux. Patrice m'empruntait parfois mon fusil et des cartouches. (Il me rendait toujours mon fusil, mais jamais mes cartouches.) Il s'en allait alors tuer quelques canards et quelques grouses. Ces jours-là, sa famille avait de la viande.

Du reste, Patrice soupirait après le temps où l'aîné de ses enfants serait assez grand pour pouvoir travailler comme le faisait Martial. Il calculait quelquefois, le soir, tout en hachant le tabac pour sa pipe, qu'il s'en fallait encore de deux ans. Au fur et à mesure que sa famille grandirait et s'accroîtrait, les revenus de Patrice grandiraient et s'accroîtraient. En y pensant, il formait de vastes projets. Car Patrice était poète. Tout en écrasant le tabac entre ses paumes noires et rugueuses, il me racontait des choses merveilleuses au sujet de sa future installation. Il prendrait une concession, achèterait quelques vaches, quelques juments poulinières, mettrait de l'argent à la banque. Mais je savais où passerait l'argent de Patrice La Ronde: chez le marchand d'alcool. Il était même inutile de lui conseiller de prendre sa concession dans un district sec. Tant qu'il y aura des gens comme Patrice La Ronde il y aura des contrebandiers d'alcool. Et si

ceux-ci venaient à disparaître, Patrice se ferait lui-même contrebandier pour pouvoir boire l'argent que lui gagnent ses enfants. C'est ainsi que Patrice avait résolu le problème de l'esclavage, dans un pays où l'esclavage est aboli.



Cependant, Martial me disait un bonjour souriant. Ne connaissant pas le bonheur, il ne connaissait pas la misère. Il sellait le poney noir, que je lui avais pour toujours attribué, depuis qu'il lui avait claqué un tendon en le faisant galoper, malgré ma défense, sur un terrain trop sec. Il enfourchait la bête boiteuse, et se dirigeait avec moi vers l'enclos où l'on gardait les vaches, la nuit. Cet enclos s'appelle un *corral.*

Garder un troupeau de trois ou quatre cents bêtes à cornes n'est pas chose si difficile qu'on le pourrait croire. Le grand



Cliché Bol.

TROUPEAU DANS LA PRAIRIE.



Cliché Canadian National Railways.

Bisons.

secret du métier, c'est de savoir tous les jours où l'on en est. Chaque soir, quand Martial rentrait les bêtes, je les comptais au passage pour savoir combien il en manquait, et, chaque matin, lorsque Martial les sortait, je les recomptais encore, pour voir si je ne m'étais pas trompé. Mon rôle à moi, le plus délicat, était de chercher les bêtes égarées et de les ramener au troupeau.

L'entrée du corral était étroite, fermée de lourdes perches de tremble vert, qu'il suffisait de faire coulisser pour livrer passage aux animaux. Il y avait deux grands poteaux, reliés par une traverse qui dominait cette entrée. C'est là que je m'installais, à neuf pieds du sol, tenant d'une main un bâton, et de l'autre un couteau. Chassées hors du corral par Martial, les bêtes me passaient entre les jambes, une à une. Je cochais mes douzaines. Plus pressés, mes taureaux — j'en avais trois — sortaient les premiers.

Depuis longtemps, toute question de préséance avait été réglée entre eux. C'étaient trois herefords, dûment inscrits au herd-book de leur race, et j'en conservais les pedigrees compliqués dans un coffre-fort de la banque. Ils avaient tous trois la superbe robe rouge de leur race, ajustée sur un corps massif, et chacun de leurs mouvements la moirait richement. Ils avaient la tête blanche, les pieds blancs et les cornes longues et horizontalement placées. Le « Roi Lear », le doyen de ces trois magnifiques bêtes, avait définitivement relégué « Ivanhoé » au rang de vassal, après une lutte qui m'avait donné quelques émotions d'ordre financier autant que d'ordre sportif. Ç'avait été une fort belle bataille, et, dans un cercle de vingt pieds de diamètre, l'herbe n'avait pas repoussé l'année suivante. Le plus jeune, qu'un esprit prosaïque avait baptisé du nom de « Dollar », n'avait même pas songé un instant à contester les droits de ses

deux aînés. Il avait assez de sagesse pour se contenter des restes, d'ailleurs nombreux, qui lui étaient abandonnés par eux.

Le « Roi Lear » était une véritable brute, et, quand il sortait du corral, on avait toujours l'impression qu'il cherchait un ennemi à qui livrer bataille. Il fonçait, tête basse, sur un rival imaginaire, puis, tout décontenancé de n'avoir devant lui qu'un horizon de prairie bleu clair et de bois bleu foncé, il s'arrêtait soudain, relevait la tête, soufflait avec mépris et lançait un mugissant défi, qui demeurait sans réponse. Il secouait alors tristement sa caboche, comme pour dire : « Allons! je n'aurai jamais plus le plaisir de me battre ! » essuyait ses pieds pleins de bouse, en grattant la tourbe, et se dirigeait vers l'étang le plus voisin.

La sortie des vaches était plus turbulente. Une bonne moitié d'entre elles étaient de véritables chipies. Elles piquaient traîtreusement le flanc de leurs

meilleures amies d'un coup de corne. Sans cesser de compter, il me fallait veiller à ce que Martial exécutât fidèlement la consigne, chaque jour répétée, d'avoir à surveiller la sortie des vaches pleines. Lès veaux n'étaient pas exempts de la colère maternelle. Sans doute, tel coup de pied sournois n'était qu'une caresse, mais quelle caresse!

Il y avait toujours des animaux récalcitrants couchés dans leur bouse. L'art du chien colley consistait à les forcer à se lever, en leur mordant les jarrets et la queue. Ce qu'ils faisaient de mauvaise grâce et en ruant.

Martial sortait le dernier sur son pauvre poney boiteux. Son rôle était de pousser le troupeau vers le coin de prairie où j'avais décidé que les bêtes pâtureraient ce jour-là. Mon choix était déterminé par des considérations de vent régnant, d'herbages à ménager, que les vaches n'arrivaient jamais à très bien comprendre. Il

y avait, chaque matin, un conflit entre ma volonté, représentée par Martial et son chien, et mes sujets bovins. Et je dois dire que, certains jours, l'indolence de Martial était telle, qu'en dépit de ma grandeur, il me fallait intervenir. Tout ce qu'il y avait, dans le troupeau, d'animaux ayant atteint l'âge de raison connaissait le son de ma voix et le claquement de mon fouet. Le chien colley reprenait son assurance, et Martial, lui-même, sortait pour une minute de sa nonchalance habituelle. En quelques minutes, l'ordre était rétabli, et les bêtes, redevenues dociles, prenaient le chemin qui leur avait été assigné.

*

Chaque matin, il manque à un gros troupeau cinq, dix ou quinze vaches, qui, pour une raison ou pour une autre, ont décidé de se donner un peu de liberté. Il

y a d'abord celles qui sont près de vêler, et il va de soi, si vous avez le moindre souci de vos devoirs d'éleveur, que vous ne les dérangez pas. Il suffit de découvrir l'endroit qu'elles ont trouvé propre à leur travail, et de les y surveiller jusqu'à ce qu'elles aient fait le veau.

D'autres ont eu un conflit, soit avec les mouches, soit avec quelqu'une de leurs sœurs, soit avec leurs amoureux. Elles ont profité d'un moment où le chien s'est endormi, et où Martial s'occupe à dénicher les œufs des poules d'eau, pour filer vers le bosquet le plus voisin. Une fois hors de vue, elles se sont mises à errer à l'aventure. Leur recherche est parfois pénible, car, si une vache est incapable de raisonner comme un homme, il arrive aussi qu'un homme soit incapable de raisonner comme une vache.

Ce qui facilite la recherche, c'est qu'une vache s'évade rarement toute seule. Le plus souvent, elle entraîne dans

sa fuite quelques amies également aigries, ou quelques jeunes génisses à qui elle a su en imposer. Le tout est de savoir à qui l'on a affaire.

Martial était parfaitement indolent, mais il avait un coup d'œil remarquable. Lorsque, après avoir compté mes bêtes, je lui disais le nombre de celles qui manquaient, il lui suffisait de regarder un instant le troupeau, de ses petits yeux brillants à travers leurs étroites fentes obliques, pour me décrire les manquantes. Il commentait également leur caractère sans la moindre indulgence. Il y joignait, généralement, une généalogie qui n'avait rien de commun avec celle du herd-book, et des jurons qui lui eussent valu une sérieuse taloche, si sa tante La Ronde avait été à portée de les entendre. Mais, dépouillés de ces épithètes et de ces blasphèmes, les renseignements de l'avorton m'étaient précieux.

Je rentrais tranquillement chez moi,

pour ce copieux déjeuner du matin, dont on a besoin quand on travaille. Le vent et le soleil achevaient de déchirer les dernières brumes du jour naissant. Il en flottait juste assez sur le marais, pour mettre entre la forêt et moi ce léger écran qui adoucit, au matin, les sombres brutalités du paysage. On parle de tissu d'argent ! Mais c'est d'une matière bien autrement fine et précieuse qu'est fait le brouillard. On le dirait impalpable, et, cependant, il a juste la consistance qu'il faut pour accrocher des couleurs décomposées ce qu'elles ont de plus rare. Alors que les jeux de la lumière sur la neige sont des oppositions de complémentaires, leur effet dans le brouillard réalise cet étonnant miracle d'éviter les oppositions de couleurs antagonistes. Ce n'est plus un chant violent, mais une mélodie très douce, qu'on ne saurait mieux définir qu'en la disant céleste. Je prêtais mes oreilles, aussi bien que mes yeux, à ces vibrations

si discrètes de la lumière. Pour les mieux saisir, j'étouffais le bruit de mes pas sur cette herbe courte, assez dure pour transpercer le sol aussitôt qu'il est dégelé.

Il arrivait, cependant, que j'en fusse distrait. Le soleil n'avait pas encore bu toute l'eau des flaques. Haussés sur leurs hautes pattes grêles, les pluviers s'y poursuivaient, sans trop de crainte de ma présence. *Tui-tui-tui-tui-tui-tui...* C'était leur chanson, ou, plutôt, leur bavardage constant. Un coup de bec rapide entre deux touffes d'herbe aux trois quarts noyées. Puis, de nouveau : *tui-tui-tui-tui-tui-tui.* Rien de trop attendrissant, cependant, si l'on prenait la peine d'observer. Le plus souvent, il y avait plusieurs mâles qui courtisaient la même femelle. Ils vidaient leurs querelles amoureuses avec une brutalité d'apaches. *Tui-tui-tui* prenait le ton de l'insulte, puis, du défi. Ils se précipitaient l'un contre l'autre, les plumes hérissées, se bouscu-

laient, faisaient rejaillir l'eau. Et la femelle, pâmée d'aise à la vue de ce combat, attendait avec impatience le bon vouloir du vainqueur.

*

Cependant, comme j'approchais de ma bicoque, tout s'était éveillé. Madame La Ronde, ses lourds bras d'ambre nus à la fraîcheur matinale, trayait de ses mains calleuses les pis des jerseys osseuses aux robes claires. Les métis sont gens sociables, et elle répondait aimablement à mon salut. Je m'arrêtais un instant pour converser avec elle, tandis qu'au rythme de ses deux poignets, le jaillissement du lait faisait sonner le métal des seaux.

Un coup d'œil à mes ponies. Martial les avait soignés, avant de partir, et ils achevaient de manger leur avoine. Mary, ma jument blanche, tournait coquettement sa tête au chanfrein classique pour

me regarder par-dessus son épaule. Rob-Roy, le petit cheval louvet, couchait tout d'abord ses oreilles, comme s'il avait eu l'intention de ruer. Mais c'était là une simple plaisanterie que j'arrêtais d'un « ho ! » sonore. En dépit de son chanfrein busqué de cabochard, il était inoffensif. S'il tapait, c'était dans le bat-flanc. Aussi bien, je l'avais acheté, dans le Sud, d'un ami dans lequel j'avais autant de confiance qu'on en peut avoir dans un homme qui vend des chevaux. Un de ses voisins — un vieil ami également — me l'avait garanti.

— Il a bon caractère, me disait-il, je le connais. Si jamais il vous donne un bon coup de pied, vous pourrez dire qu'il l'a fait pour jouer.

Rob-Roy avait, en effet, tenté ce petit jeu avec moi, durant les huit premiers jours de notre intimité. Mais j'en savais long sur tout cheval qui couche les oreilles. En huit jours, j'avais appris à

mon nouvel ami la relation qui existe entre certains jeux brutaux et des étrivières aux bords bien nets, assénées d'un bon coup de poignet. Depuis lors, le mot « ho ! » intervenait seulement comme un rappel amical.



Lesté d'une bonne livre de viande grillée, d'un peu de galette et de confitures, je sellais tout d'abord Mary. Douce comme elle était à l'écurie, c'était un petit démon, qui avait en elle le sang de ces mustangs et de ces « cayouses » qui ont si longtemps couru la prairie, et ce sang sauvage parlait fort en elle. Beaucoup plus maligne que Rob-Roy, elle savait gonfler ses flancs tandis que je la sanglais, et, lorsque je croyais qu'il n'y avait plus possibilité de gagner un pouce, je m'apercevais qu'elle avait sur le dos une selle toute prête à tourner. Pour rien au

monde, Mary n'aurait consenti à admettre que j'avais un poignet assez solide pour venir à bout d'un sanglage parfait. Et, quand il lui fallait enfin céder à la force et à la patience, elle se dégonflait en soufflant, comme pour me faire croire qu'elle agissait ainsi de son plein gré.

Les minutes qui suivaient étaient toujours pleines d'imprévu. Car Mary avait encore une autre prétention, qui était de jeter son cavalier par terre. Je dois dire qu'elle y avait réussi une fois, mais tout à fait accidentellement. C'était un jour où, après une longue course, j'avais arrêté la jument pour faire un tour d'horizon. Je tenais les rênes passablement serrées, et elle avait fait une descente de main si brusque, que j'avais été arraché de ma selle. Le temps de rouler mon épaule sur son encolure trop courte, — oh ! le spectacle que j'eus de mes propres pieds voltigeant bien haut par-dessus ma tête ! — et je m'étais retrouvé stupide-

ment assis à deux pieds devant les naseaux de la bête, tenant toujours les rênes. Leçon très profitable, au surplus, pour mon amour-propre. Leçon réjouissante aussi, car il faut toujours chercher le bon côté ou le côté drôle de la vie. Dieu merci! j'ai toujours été prêt à rire à mes propres dépens aussi bien qu'à ceux des autres.

Mais là s'arrêtait tout l'avantage que Mary eût jamais remporté sur moi. Elle s'obstinait, chaque jour, à chercher une seconde victoire. Pendant dix minutes, elle pointait, ruait, faisait des sauts de mouton et des « tête-à-queue », pour la plus grande joie des enfants La Ronde, qui écarquillaient les fentes trop petites de leurs yeux au milieu de leur gros visage cuivré, afin de jouir gratis d'un numéro de cirque. Il n'eût tenu qu'à moi de faire cesser immédiatement cette plaisanterie, car les grands éperons mexicains à large molette, que je portais, ont la vertu

souveraine de forcer au mouvement en avant le cheval le plus obstiné. Mais il me plaisait de montrer à ma bête que je pouvais me passer de cet artifice. Quand elle s'était assurée, une fois de plus, que ce n'était pas encore pour ce jour-là, elle secouait la tête, comme pour dire : « Ce n'est rien, je savais que tu ne tomberais pas ; je voulais seulement m'amuser un peu », et partait docilement au pas dans la direction que j'avais choisie.



A cause des mouches et des maringouins, des vaches évadées du troupeau se dirigeront toujours le nez dans le vent. Ce jour-là, leur recherche m'emmena tout naturellement dans le bois. Le printemps éclatait dans toute sa gloire. Les pembinas portaient encore ces ombelles fournies d'innombrables étoiles blanches, merveilles ornementales. A peine, çà et

là, dans les endroits les plus secs et les plus exposés au soleil, ces fleurs étaient tombées, et se formaient ces baies, qui luiront rouges et irrésistibles dans la fauve lumière de l'automne. Les feuilles d'un vert de bronze, comme à la fois patiné et verni, font jouer les dessins vigoureux des rousses nervures. La fleur tombait déjà des saules rouges et du « bois d'orignal ».

C'est miracle comme la feuille pousse rapidement sous la vigoureuse volonté du printemps canadien. Hier encore, les arbres semblaient presque dégarnis, à peine poudrés d'un impalpable duvet qui avait la délicatesse d'un pastel écrasé. Aujourd'hui, les formes se dessinent. Si vous aimez le vert, — je veux parler du véritable, de celui qui est à distance égale du jaune et du bleu, — vous l'avez dans toute sa pureté. Hâtez-vous d'en jouir ! Dans huit ou dix jours, il se sera décomposé. L'œil exercé saisira les vibrations

des deux couleurs simples, et l'excès de l'une sur l'autre. Lutte dans laquelle le jaune finira par l'emporter, allié, à la fin de l'été, au rouge, pour composer ces symphonies en or dont tels poètes ont dit la « tristesse » de l'automne. La tristesse de l'automne ? Et pourquoi ? Je n'en veux connaître que la gloire.

Au surplus, à peine entré dans la forêt, je mettais en doute l'innocence même du printemps ! Qui donne la vie, donne la mort. Toute la nuit, tant de soupirs d'amour ont annoncé que les bêtes allaient préparer une descendance, comme elles prédestinée au meurtre et à la mort. Pourquoi s'en affliger ? Mais pourquoi, d'autre part, vouloir en méconnaître la tragédie ? Les plantes poussent et prospèrent. Ce lis des bois qui perce le tertre sablonneux se prépare à se développer. Innocent, dit la Bible, — je crois. Innocent ? Avec quoi fabrique-t-il sa substance, ce lis des bois ? Il est en train de

lutter sauvagement avec l'humus, pour lui dérober sa vie même. Lutte non seulement pour l'espace, mais aussi pour la nourriture. Conquête territoriale et alimentaire. Le miracle, c'est qu'avec les mêmes éléments, le lis fabrique du lis, et le peuplier du peuplier. J'arrête un instant Mary, enfin calmée, pour méditer sur ce phénomène. La guerre est là, entre la plante et notre mère la terre, et, pour l'instant, la plante est conquérante. A l'automne prochain, — et si ce n'est à celui-ci, ce sera à quelque autre, — la terre sera victorieuse à son tour. *Et in pulverem reverteris*... Si j'étais sensible, je m'apitoierais sur les victimes incessantes de cette lutte entre la terre et la plante, et je maudirais le printemps, générateur de meurtre. Mais je ne suis pas sensible, et je me réjouis qu'il y ait, rien qu'à regarder quelques pieds carrés de forêt, tant de beauté à contempler, et tant de choses curieuses à apprendre. Je mour-

rai quelque jour, comme la plante, comme l'humus, comme tout ce qui vit, et cela, accepté d'avance, me donne le droit d'être impassible.

Je cheminais au long de ce tertre sablonneux, où la forêt est clairsemée. Des trembles malingres, des chênes rabougris, qui n'ont guère trouvé, dans cette silice, d'humus à conquérir, souffrent et peinent. Leur vie, certes, n'est pas plus courte que celle des beaux arbres sains et vigoureux qui poussent dans les lieux bas. Même, elle n'a guère à craindre des guets-apens botaniques savamment organisés dans les halliers plus touffus. Là, des plantes, sœurs ennemies, se massacrent impitoyablement. Tel jeune tremble n'atteindra jamais la somptueuse vieillesse à laquelle il aspire, parce que deux de ses aînés l'étouffent sauvagement entre leurs racines. Il crève de soif et de faim, plus sûrement encore que s'il était venu dans le sable. Mais, du moins, il

aura connu le frémissement de la lutte. Et il l'aura connu jusqu'à sa mort, sans cesser de désespérer d'une victoire, cependant impossible, à moins d'un hasard heureux, né du tarat, d'un chèvrefeuille vorace, ou de la hache du bûcheron. Mais, ici, les plantes demeurent chétives, sans espoir de lutte victorieuse. La moins enviable des destinées, une vie médiocre leur est assurée.

Sur les endroits les plus dénudés, des grouses sont venues danser. C'étaient leurs battements d'ailes, que j'entendais hier un peu avant le coucher du soleil. Elles ont déchiré le sable. Elles y reviendront encore ce soir, sans doute.

Des grives à ventre roux se poursuivent, charmantes et cruelles. Elles s'interrompent de voltiger de branche en branche pour moduler quatre notes passionnées. L'instant d'après, elles sont à terre. Deux mâles se battent. Une femelle se précipite sur une larve, l'engloutit,

puis se met à lisser soigneusement ses plumes. Elles n'ont point peur de l'homme à cheval qui les regarde...

Les deux combattants ont étalé, élevé et rabaissé l'éventail de leur queue. C'est tout un langage, que je sais déjà. Il prélude au combat. Les voici affrontés l'un à l'autre. C'est un duel qui pourrait être tragique. Heureusement, il y a dans le cerveau des bêtes beaucoup plus de bon sens qu'on n'en trouve chez les hommes. Quelques plumes ont volé. C'est assez pour que le plus faible se reconnaisse inhabile à triompher. Il quitte la place en quête d'une autre femelle. Il est sans vanité. Il mérite de triompher.

Le vainqueur, cependant, se pavane devant sa femelle. Il fléchit sur les pattes, jusqu'à traîner par terre, non seulement sa queue, mais aussi son gros ventre roux. Puis, tout à coup, ivre, il entonne l'hymne de la victoire amoureuse. Tout son corps vibre et s'agite.

Je n'ai pas bougé. Tout au plus, prudent, me rappelant les brusques descentes de main familières à Mary, j'ai laissé les rênes filer entre mes doigts. L'encolure basse, un pied en avant, ma jument indifférente arrache une touffe d'herbe... Que fait le vaincu ?

Il est sage, très sage. Il fait poudrette sur le sable. Puis, il plonge dans une flaque d'eau. Il en ressort, et, une fois de plus, se nettoie dans le sable. Puis, il s'envole. Puisse-t-il vaincre à son tour et posséder l'éclatant amour vainqueur !

Les jambes aux flancs de ma bête, je m'en vais. Derrière moi, le vainqueur continue à chanter : *Tchaï-tchaï-iou-iou !... Tchaï-tchaï-iou-iou...*



Assez rêvé pour l'instant. N'ai-je pas pris ma part quotidienne de cette fête des yeux et des sens ? Que m'importent les

couples de canards qui, le cou tendu, s'effarouchent lorsque mon cheval passe auprès d'eux ? Combien de couples ai-je ainsi dérangés, qui, plutôt que ces grands étangs trop publics de la prairie, ont élu pour domicile nuptial une de ces innombrables petites mares autour desquelles les saules referment leur secret ? J'ai fait fuir un loup, et probablement sauvé la vie à un lièvre. J'ai fait partir des grouses. Seules, les corneilles ne s'effarent pas et me croassent des injures. Mais je veux mes vaches !

Je filerai donc au galop, — à un petit galop de chasse, — contournant les bouquets de bois, décrivant des cercles, prenant ce qu'on nomme, en terme de vénerie, des devants et des arrières. Sur ce terrain sablonneux et tendre, l'histoire se lit aisément. Je compterai dix passages de chevreuil, celui d'une harde de cerfs, et j'aurai un moment d'émotion. Mais les pinces sont fermées et l'animal se juge

bien. Il ne s'agit pas d'une vache. C'est un orignal qui a passé par ici.

Sur la lisière d'un petit marais, je trouverai enfin une trace qui m'intéressera. J'arrêterai mon cheval. C'est le passage d'une vache seule, et cela est loin de faire mon compte. Mais, parmi les évadées, il y a une de mes herefords de pure race, qui, hier matin, semblait prête à vêler... C'est elle, en effet, que je retrouverai à l'ombre des saules aux pousses rouge sombre poudrées de vert clair. Tête blanche, pieds blancs, robe rouge, cornes horizontales, je la reconnais tout de suite, et, du premier coup d'œil, je vois son pauvre flanc vide. Le veau est invisible.

Elle se garderait bien de me mener vers lui. Des générations et des générations de servage n'ont point fait oublier à cette bête, remise en liberté conditionnelle, les précautions que doit prendre toute bonne mère de famille, lorsqu'elle vit à l'état sauvage — ou presque. Elle

a caché son veau. Elle tentera de m'attirer dans la direction opposée. C'est exactement ce que ferait une louve, si celle-ci me voyait à la recherche de la tanière familiale. J'ai déterré tant d'enfants loups de leurs terriers, que je dois savoir.

Un point de repère, pour me rappeler l'emplacement exact de ce marais. Il y a, dans la forêt, des milliers de marais, dont un innocent dirait qu'ils se ressemblent. Mais non ! Tout, dans le bois, a sa personnalité. Il n'est pas vrai que deux trembles puissent être pris l'un pour l'autre. Le premier n'a pas cette branche morte à neuf pieds du sol, ni le voisinage de ces deux bouleaux ; le second n'a pas cette maîtresse branche, curieusement tordue par le vent, et il n'est pas accompagné de trois frères cadets qu'une bourrasque du nord-ouest a inclinés vers l'orée du bois. Il me faut prendre trois minutes pour faire un tour d'horizon sérieux. Rien ne m'en distraira, pas même

le jeu de deux aiglés à tête blanche, — le couple, — que, si j'en avais aujourd'hui le loisir, je contemplerais longuement.



En cinq heures de courses infructueuses, j'aurai parcouru des milles et des milles de terrain. Mary a des réactions très dures, — même lorsque, sous le ventre, son poil est collé par la sueur et par la poussière des tertres sablonneux, — et je me reposerais volontiers. Mais je n'en ai pas le temps. Il me faut rentrer à la maison, en me demandant pourquoi mes calculs sont faux, et comment ont pu raisonner ces diables de bêtes au moment de leur départ... Pourtant, n'est-ce pas ? le vent s'est bien maintenu, hier, au nord-ouest, toute la journée ?... Qu'il y a de choses à emmagasiner dans une cervelle d'éleveur ! Je repasserai auprès du marais, où, malgré les ruses de sa mère,

je trouverai le nouveau-né, portant tous les signes de sa race. C'est un mâle, et il aura la gloire d'être inscrit au herd-book. De la belle et bonne noblesse canadienne, s'il vous plaît, et qui vaut des dollars ! Vous ririez de me voir revenir trois bons milles à pied, le veau entre mes bras, les rênes de ma jument passées en bandoulière, et la mère hereford me suivant avec une mauvaise humeur bruyante. Elle ne s'approchera pas de moi, parce que Mary a l'habitude détestable de ruer chaque fois qu'une vache la serre de trop près, et qu'une vache de cinq ans a observé et retenu beaucoup de choses. Mais tout être qui a des oreilles saura, s'il comprend le langage beuglé, qu'il y a là une mère terriblement inquiète et vexée. Moi seul, sans doute, sais que je protégerai mieux un veau contre le lynx et le loup que ne le peut faire la meilleure vache. Il faut se résigner à être parfois incompris.



*

A la maison, c'est l'épluchage des pommes de terre, comme un critique épluche un texte. C'est la même corvée, mieux payée, plus utile, plus soigneusement faite, peut-être, et c'est la même irritation. J'aime les pommes de terre, et les critiques aiment les livres. Ni eux ni moi n'aimons à éplucher les uns ni les autres. C'est aussi le soin des chevaux. Un canard rôti, les pommes de terre bouillies, puis, en selle ! Cette fois-ci, sur Rob-Roy ! Il n'est guère que midi, et je change de secteur.

Voyez comme tout finit par s'arranger! Patrice La Ronde, mon métis, que j'avais embauché — et non Martial ! — pour garder mes vaches, ne les gardait pas. Mais il chassait. Chaque printemps, il s'éreintait à courir sur les buttes et les tertres sablonneux pour dénicher les por-

tées de louveteaux et gagner la prime. Cela rapporte réellement peu d'argent, et c'est plus pénible que de surveiller un troupeau, ou même de labourer. Mais Patrice, chassant le louveteau, était son propre maître. Plus, il avait la malicieuse et délicieuse sensation, en travaillant pour lui, et en recevant chaque mois mon argent, de me voler un peu. Je le comprenais, et je lui pardonnais. Patrice manquait d'honnêteté, mais il ne manquait pas de cœur. Je rencontrai Patrice qui avait vu les vaches égarées. Il me renseigna sur leurs faits et gestes, et il m'offrit même de m'aider à les ramener. En stricte équité, il s'agissait là de son devoir. Mais il sut le faire valoir comme un service véritable. Avec un homme blanc, je me serais fâché. Mais Patrice n'était pas un homme blanc. Il appartenait à une race mêlée que je connaissais bien, et, lorsque j'avais accepté de louer son travail, j'avais tacitement aussi accepté de louer

les défauts de Patrice. Je le savais ivrogne, paresseux et menteur. Avec cela, il valait encore mieux que beaucoup d'hommes blancs. Mais je prendrai ma revanche. La prochaine fois que je le rencontrerai au village, je lui offrirai comme une récompense ce verre de whisky, que je lui eusse, de toute façon, offert de bon cœur.

*

Grâce à Patrice, nous étions revenus de bonne heure à la maison. Les vaches avaient été promptement détournées de leur but inconnu et rejetées dans une splendide coulée de prairie qui bleuissait à l'ombre des hautes saulaies. Leurs crochets sournois avaient été arrêtés net par le galop de Rob-Roy. Il n'était pas encore trois heures de l'après-midi qu'elles avaient rejoint le reste du troupeau. Elles avaient défilé, un peu honteuses, devant

le « Roi Lear ». L'énorme taureau, maître après moi du troupeau, avait regardé les égarées, de ce regard cruel et têtu qui ne présageait rien de bon. Il avait, ensuite, baissé sa tête frisée et s'était remis à manger avec une sage lenteur.

— Il leur en veut, que j' vous y dis, m'avait affirmé Patrice La Ronde. Croyez-moi ! croyez-moi pas ! il ne leur-z'y dira rien jusqu'à ce qu'il se sente bien dans son droit. Mais la prochaine fois qu'une d'entre elles lui aura manqué, lui, croyez-moi ! croyez-moi pas ! il la manquera pas. On dit : « Bête comme un animal ! » Faut être plus bête que lui, pour dire ça! Moi ce que j'aime dans un taureau, c'est quand y sait commander à sa *herd* (à son troupeau).

J'avais encore le temps, avant le soir, de planter pas mal de pommes de terre, et de casser un peu de bois sec. Ces deux exercices reposent à la fois l'un de l'autre, et d'une longue séance à cheval.

Puis, le grand éclat printanier du soleil déclina lentement comme à bout de forces. Les lumières et les ombres s'adoucirent à la fois. Et j'eus envie de retourner dans le bois, me cacher du côté du petit tertre que j'avais vu le matin, pour assister au ballet des coqs de prairie.

C'était, décidément, un jour marqué pour les danses. Il me fallait traverser, pour couper au plus court, — comme le peut faire un piéton, — un épais fourré de saules et de trembles. Il m'offrait, tout l'hiver, d'inépuisables ressources en perdrix. Je dis « perdrix », et c'est un mot impropre, car il s'agit, en réalité, d'une gelinotte. Les savants l'appellent le tétras des saules. Mais les mots savants sont, en réalité, des mots barbares. Les premiers Français qui sont venus ici, il y a un siècle trois quarts, avec La Vérendrye, ignoraient la gelinotte, mais ils connaissaient la perdrix. Leur mot a prévalu. Ainsi, ils ont défendu l'intime mélodie



Un cerf dans la forêt.



(Cliché Pacifique Canadien.)

CHEVREUIL ABATTU DANS LA FORÊT.

de la langue française contre un article d'importation. A tout prendre, c'est l'humanisme de la Renaissance qui a commencé cette escroquerie qui consiste, en échange d'honnêtes mots du pays, — dites, si vous le voulez, des mots paysans, mais c'est une noblesse! — à donner de la camelote fabriquée avec du clinquant grec ou latin. Cela ne résiste pas à l'usage. Ces mots d'importation coulés de métal trop fragile se percent, se brisent, lorsque la vigueur populaire les emploie. Je parlerai donc de perdrix, sachant ce qu'elles sont, de quel précieux tissu argenté sont fabriquées leurs plumes, et quel goût elles ont, lorsqu'elles sont rôties à point.

Ce fourré de saules et de trembles en était plein. Audubon, qui ne fut point un naturaliste en chambre, affirme avec raison que lorsqu'elles se perchent dans la journée, c'est pour annoncer la pluie ou la neige. Il se peut aussi que cela fasse

partie d'un rite amoureux. Nullement effarouchées, cinq d'entre elles, des poules, étaient perchées sur des branches assez basses autour d'un coq en pleine effervescence printanière. Lui était par terre. Il marchait gravement, le cou tendu, la tête haute. Il s'arrêtait brusquement, fixait une femelle, comme pour l'hypnotiser. Puis, il ouvrait d'un seul coup l'éventail de sa queue, et tournait lentement, pour faire admirer à son harem toutes ces choses, d'ordinaire cachées, qui peuvent frapper l'imagination d'une perdrix un peu soûle de volupté. Enfin, sautillant sur ses pattes, il battait des ailes en imitant le bruit du tambour.

C'était un spectacle à la fois charmant et ridicule, et je l'avais vu bien des fois déjà. Cette façon de dire, comme le Cinésias d'Aristophane : « *Estuka !* » apparaissait, ici, comme la chose la plus innocente du monde. Mais le beau danseur était bien imprudent. S'il fût passé là une

hermine ou un vison se coulant sans bruit entre des touffes, que fût-il advenu?

... Au tertre, où je me rendais pour voir la danse des coqs de prairies se rythmer au son d'une espèce de roucoulement, je fus désappointé. Les deux aigles à tête blanche que j'avais vus le matin survolaient trop opiniâtrément l'endroit pour qu'il y eût le moindre espoir de comparer les différentes façons dont deux espèces voisines se comportent en amour. Je pris le parti d'aller tuer deux canards pour remplir le garde-manger.



La nuit souffle sur le pastel du soir. La floraison de roses du crépuscule s'est évanouie. Une obscurité bleue, solidement accrochée aux clous dorés des étoiles, a suspendu sa lourde draperie.

Mon repas expédié, je me suis rendu un instant chez Patrice La Ronde. Debout au-

près de la lampe, sa femme, aux magnifiques bras ambrés, aux seins trop riches, lavait soigneusement la table. L'avant-dernier bébé jouait avec les cadavres de cinq petits louveteaux, trophées de la journée de chasse du métis. Ainsi se coudoyaient la Vie et la Mort. Lui, le père, paresseusement étendu sur le lit, le violon au creux de l'estomac, selon la mode de l'Ouest, jouait ces airs écossais que les gens de lord Selkirk importèrent, il y a cent ans, le long de la Rivière Rouge. Rythmes celtiques, dont la joie est déchirante, tissés, comme parle Euripide, « de volupté et de douleur ». En guenilles, chaussés de mocassins déchirés, les aînés des enfants dansaient gravement la *jig,* sans un sourire. Cela, encore, me rappelait la pavane des coqs-perdrix. Une fillette de dix ans apprenait, en même temps que la cadence des jambes, ce tressaillement des hanches qui, plus tard, fera s'affronter deux rivaux, poings nus, à la sortie de

quelque humble bal. Il y a véritablement deux choses universelles : l'Amour et la Mort.



Car voici, maintenant, que, de la maison aux fenêtres ouvertes, ce double rythme de l'Amour et de la Mort s'unit en la plus magnifique des symphonies. J'étais justement en train de lire, dans Lucrèce, ce magnifique passage sur l'origine de la musique :

At liquidas avium voces imitarier ore ante fuit multo quam levia carmina cantu concelebrare homines possent auris que juvare.

Voilà qui s'accordait si bien avec ce que j'avais entendu tout le jour, avec ce que j'entendrai demain et longtemps encore. J'avais les oreilles toutes sonores encore de ce chant des oiseaux, créateur, après le vent, de toute musique humaine. Ce *De Rerum Natura,* je l'avais ouvert un peu au

hasard, pour me débarrasser de ma journée de travail. J'avais soigné tendrement mes chevaux, et je les avais tyrannisés sans pitié. J'avais maintenu mes vaches dans la servitude. J'avais assisté, passionné, curieux, attendri, et cependant égoïste, à la vie, à l'amour et à la mort des bêtes. J'avais un peu cultivé, comme chaque jour, ce bien magnifique, personnel et cruellement éphémère : mon corps. Les muscles détendus par le repos à terre, — les bêtes et les sauvages le savent, et il n'y a pas de honte à avoir d'apprendre d'eux, — les nerfs reposés par un double tub, chaud et froid, il convenait, avant de m'endormir, d'entretenir mon esprit. Je dis entretenir, car je n'avais pas la prétention de le cultiver. Ma vie était une paysannerie, et il n'y a pas de noblesse plus ancienne, sinon celle de la chasse. Mais il n'y a aucune raison qui puisse empêcher un paysan d'avoir des lettres. Peut-être s'agissait-il d'une faiblesse :

vouloir me persuader à moi-même que si, de la terre ou de l'esprit, j'avais choisi la terre, c'était en toute liberté. Peut-être est-ce encore une faiblesse de jeunesse que de vouloir être libre. On s'aperçoit, un beau jour, que la suprême dignité, c'est de servir.

Ces trois vers de Lucrèce laborieusement traduits, leur sens m'apparaissait, maintenant, avec une telle force que je jugeais avoir mieux à faire que de continuer à peiner sur le texte. Leur vertu était de m'ouvrir toutes grandes les portes du rêve, à une heure où le rêve m'était permis. Imaginez cette nuit, non point silencieuse, mais pleine de motifs musicaux! Ah! le beau nocturne!... Les maringouins qui vrombissent autour de la maison... Le cri de l'engoulevent, que je vous ai déjà dit : *Bois pourri! Bois pourri!...* Deux ululements : l'un, aigu, celui de la chouette; l'autre, grave, celui du grand duc... Puis, le vent qui pince en sourdine

les hautes ramures de la forêt... Dans le corral, le piétinement sourd et un peu liquide des animaux dans leurs bouses... Des feuilles sèches, mortes depuis l'autre automne, et pas encore décomposées, qui se froissent doucement sous le pas des bêtes... Des souffles d'amour et des soupirs... Des cris d'agonie et des râles... Et, brodant sur le tout, la hautaine et cruelle fanfare d'une meute de loups à la poursuite d'un chevreuil. Motif d'amour, motif de mort singulièrement enlacés l'un à l'autre. La symphonie même de la vie! Juste ce qu'il faut pour guider un homme vers le joyeux recommencement du lendemain, à travers quelques heures d'un sommeil sans rêves.

III

PRINTEMPS VÊTU DE BLANC

Si l'on réfléchit, c'est une chose immense que cette confiance de l'homme qui confie à la terre une partie du grain qu'il a conservé. On n'imagine guère l'audace d'un Triptolème. Un homme qui n'a pas cessé de cultiver la glèbe procède machinalement aux semailles. Pour moi, il me semblait toujours que, citadin venu à la terre, je n'étais pas en état de grâce pour que levât mon blé ou mon avoine. Pourtant, dans les mystérieux délais fixés par la nature, la graine poussait hors de la terre la feuille tendre et fragile. Et,

chaque année, j'éprouvais la même fierté, à penser que c'était moi qui avais fait cela !

Autre merveille! En France, on confie la graine à la terre bien avant l'hiver. Même les blés de printemps réclament de longs mois de soleil, de chaleur et d'arrosage. Par quel miracle la graine qu'on confie au sol de l'Ouest canadien apprend-elle à s'acclimater? Au Manitoba, la semence enfouie au milieu de mai sera prête à couper dans la deuxième quinzaine d'août. Cent dix, cent vingt jours au plus suffisent à ce miracle. Vous montez vers le Nord-Ouest, et c'est plus extraordinaire encore. Ce blé qu'on est venu chercher au Manitoba mûrira en quatre-vingt-cinq jours.

L'extraordinaire, c'est que, pour y parvenir, il fera le nécessaire. Semez en France ce blé rouge du Manitoba, il s'y développera paresseusement, talant à droite, talant à gauche, poussant ses cinq

ou six tiges, qui se prolongent chacune par un épi. Cet épi, lui-même, se développera de façon différente. L'amande du blé sera moins dure et moins lourde. Tout se passe comme si la plante se sentait le temps de façonner une écorce plus parfaite qui rende sa graine plus indestructible.

Si vous remontez jusqu'à la rivière La Paix, ici, le grain mûrit quatre-vingts jours après les semailles — juste à temps pour triompher des gelées. Vous remarquerez que le blé a fait fort peu de paille, une seule tige, un épi très fourni et très plein, et que le son, c'est-à-dire l'écorce du grain, est aussi réduit que possible. Aucun travail inutile ; l'œuvre achevée à temps, voilà l'extraordinaire habileté de la plante.

Tant d'intelligence ne manquait jamais à me confondre! De toutes les merveilles enfantées par le génie humain, aucune ne prouve autant de jugement et d'imagina-

tion que celle-là. De l'homme et de la plante, cette dernière travaille incomparablement mieux. Et avec quelle sobriété de moyens!

A peine avais-je confié à la terre le peu de semences qui étaient nécessaires au ranch, qu'il me fallait méditer ces problèmes. C'était pour moi la plus grande leçon de simplicité et de grandeur tout à la fois. Un paysan ne crée pas, mais quel intermédiaire il remplit!

*

Le blé, l'avoine pointaient à peine que les bourrasques revenaient, s'affronter aux triomphes du printemps. Un matin, dans le ciel gris, les oies, les canards et les grues s'enfuyaient à tire-d'aile des pays du Nord, emplissant un ciel brumeux de leurs vulgarités cosmopolites. Le plus souvent, le vent les forçait à voler très bas, et mon fusil de chasse les saluait au passage.

J'avais à peine le temps de ramasser les victimes, que la pluie se mettait à tomber, fine et froide tout d'abord, puis, plus large et plus froide, avant de se transformer en flocons de neige. A la fin de la journée, une bourrasque effroyable amoncelait sur le vert des forêts et des prairies une blancheur redoutable, et, surveillé par mon chat, j'enfouissais dans le poêle ce qui restait de ma provision de bois de l'hiver.

De tels temps rendent soucieux un éleveur. Des poulains et des veaux sont nés, au beau milieu de la tourmente, et qui sait s'ils ont survécu ? Le lendemain de ces tempêtes, je m'empressais de seller un cheval de selle et de filer à travers cette neige molle et collante à la recherche de mes bêtes.

Je me dirigeais, tout d'abord, vers les endroits les plus abrités. Ce n'était pas dans les grands marais, enfilés l'un à l'autre le long d'une mince coulée de

saules, que j'avais des chances de trouver mes bêtes. A la première annonce de la bourrasque, elles avaient fui à travers les fourrés. Elles s'étaient arrêtées dans ces petites prairies basses et marécageuses qui sommeillent au milieu de la forêt. On y trouve un abri contre les grands vents froids, et il n'y a qu'à piétiner la neige pour y trouver de l'herbe.

Les dos roux des vaches se mouvaient lentement dans ces trous, et les bêtes tournaient vers moi leurs yeux mélancoliques. Il arrivait qu'on trouvât, à l'écart, une vache attristée, beuglant tragiquement devant le cadavre d'un veau nouveau-né. Si l'on essayait de l'en chasser, elle y revenait aussitôt, montant la garde pour en éloigner le plus longtemps possible les loups, qu'on entendait déjà hurler à la charogne.

Les chevaux étaient plus loin, vers les buttes de sable, qui leur semblent un abri suffisant, et au pied desquelles ils trouvent

ces prèles juteuses dont ils sont friands. Les premiers poulains, nés au printemps, commençaient à se servir de leurs membres trop longs sans les entraver l'un à l'autre. Ils savaient déjà secouer de leur robe frisée et luisante la neige qui leur tombait des arbres. Ils flairaient des quantités d'objets nouveaux pour eux, renâclaient, puis, passageant avec un rythme parfait, ils allaient retrouver leur mère, écartaient leurs pattes de devant pour se sentir plus solides, et se mettaient à téter.

*

C'est à ce moment-là qu'on constate les instincts bizarres des chevaux hongres. On les voit rôder autour des poulains, les agacer d'une légère morsure, presque une caresse, tenter de jouer avec eux. Ce sont des jeux que les juments ne permettent pas longtemps. On les voit, tout à coup, coucher les oreilles, partir au galop dans la

direction du groupe, passer brusquement entre le hongre et le poulain, détourner celui-ci en le frôlant du poitrail, — il y en a qui tombent sur leur train de derrière, — et ruer des deux pattes de derrière dans les flancs du hongre. Elles donnent ensuite, au poulain culbuté, une caresse du bout des naseaux, et lui tendent délibérément leurs mamelles. Ceci n'empêchera pas le hongre de revenir, une demi-heure plus tard, agacer le poulain. Lentement, il surveillera la mère, et filera, dès qu'il la verra coucher de nouveau les oreilles.

Au surplus, malgré les délices de l'herbe jeune, une poulinière ne cessera jamais complètement de surveiller sa progéniture. Un coyote ne chercherait pas noise à un poulain de six mois, mais il sait très bien qu'un nouveau-né tombe facilement, et qu'il est aisé de l'étrangler. Les juments de l'Ouest canadien connaissent parfaitement ce petit loup plein de malice, et, dès qu'elles le voient sortir



Rivière en forêt.



Cliché Pacifique Canadien

obliquement du bois sur ses courtes pattes, indifférent, en apparence, à tout le reste de la vie animale, elles hennissent pour rappeler leur poulain. Un loup un tant soit peu sage n'insistera jamais. Il a trop d'expérience pour s'imaginer le désagrément qu'il y a à être chargé par une mère irritée, qui fond sur vous, tête basse, et se sert volontiers de ses dents. Il vaut bien mieux regagner immédiatement le bois et tâcher de surprendre une hase pleine, trop alourdie pour s'échapper lorsqu'elle est surprise par un maraudeur silencieux.



En ces jours de neige fraîche, je sortais rarement sans ma carabine. Vous traversez les buttes, en effet, et vous recoupez une trace lourde et allongée, qui ressemble pas mal à celle d'un homme aux grands pieds. C'est la piste d'un ours. Car, à cette époque de l'année, les ours ont cessé de dor-

mir dans leurs tanières. Ils rôdent à droite et à gauche, peu soucieux de viande, trop paresseux d'ailleurs pour la chasser, et assez sages pour attendre que les loups leur rabattent un chevreuil. Ils cherchent des racines mystérieuses qui leur rafraîchissent le sang. Ils fouillent aux pieds de certains arbres. Si la rivière a débordé et qu'elle se retire, ils pataugent volontiers à travers les flaques d'eau, font sauter, d'un coup de patte, les carpes et les brochets, et entassent méthodiquement le produit de leur pêche qu'ils recouvrent de terre. Ces caches puent à un demi-mille de distance. Mais maître Bruin n'aime guère le poisson frais. L'histoire des gens qui font le mort pour éviter que l'ours les tue m'a toujours semblé tenir de la fable. La vérité, c'est que l'ours préfère les mets faisandés, et qui, même pour le loup, sont trop avancés. Il sait des racines digestives qui purgent après un tel repas. Il connaît aussi les coins de la forêt où les

abeilles sauvages font leur humble miel, pauvre mais parfumé. Il estime que le temps n'est pas loin, où mûriront sur les buttes des centaines et des centaines d'acres de framboises, que les oiseaux du ciel ne sont pas assez nombreux pour manger.

Il y a bien des mystères dans la vie d'un ours. Kipling, qui a fait de Baloo le docteur de la jungle, n'a pas eu tort. Cette bonne grosse bête débonnaire et madrée en sait plus long sur la forêt que qui que ce soit. Quel fakir imaginera de s'emplir l'estomac d'amères aiguilles de pin, à l'automne, afin de pouvoir dormir et rêver pendant six mois d'hiver, au fond d'un trou bien garni d'un matelas d'herbe sèche, sans avoir besoin de manger? Six mois de méditation par an, songez à la sagesse qu'on acquiert ! Un ours se promène tranquillement, à peu près indifférent aux loups et aux autres animaux de la forêt. Il voit beaucoup de choses et il est

assez allégé du souci de sa défense pour avoir le temps de réfléchir. Il monte aux arbres, et il y apprend d'autres secrets. Il fouille la terre et cela complète son éducation. Il sait tout, même le danger qu'il y a dans un homme, quand celui-ci est armé d'un fusil.



Ce jour-là, de larges traces d'ours couraient d'un travers à l'autre des buttes. Il s'agissait d'une mère et de son petit. Ils avaient dû passer tout près de mes chevaux qui, les ayant éventés, avaient pris peur et s'étaient débandés dans le bois. La mère ourse avait déterré une grosse racine, qui m'était inconnue, et l'avait rongée. Elle en avait craché les débris tout en marchant.

Je mis mon cheval au galop à travers les buttes, car le soleil était chaud et la neige fondait très rapidement. Il y avait



déjà, sur les buttes, de larges espaces sombres, où la neige avait fondu et d'où s'élevaient des pariades de poules de prairies. Du plus haut sommet des buttes, je voyais, tout à l'horizon, la ligne sombre des bois vers lesquels la famille des ours se dirigeait.

Un temps de galop à travers cette neige molle et aux trois quarts fondue m'y mena rapidement. À cet endroit, la forêt était très claire, à cause de ce sol sablonneux, sur lequel les racines des arbres avaient peine à trouver leur nourriture. Au milieu de ces trembles et de ces chênes rabougris, la broussaille elle-même était maigre, composée presque uniquement de quelques touffes d'aulnes des sables et de noisetiers sauvages.

L'ourse et son ourson avaient erré au travers de cette triste végétation, sans chercher, semblait-il, à gagner les grands bois. Au moment même où je m'apercevais que leurs traces étaient toutes fraîches, — le

fond en dégelait à peine, — j'entendis un bruit de branches froissées et je les entrevis, à guère plus d'une centaine de pas, galopant avec cette légèreté qui surprend chez eux. Le temps d'arrêter mon poney et de porter ma carabine à l'épaule, ils étaient invisibles.

Un coup d'éperon lança ma monture en pleine poursuite. J'avais d'autant plus de certitude de joindre les bêtes que je pourchassais, que l'ourson était encore très jeune. Sa trace était à peu près celle qu'aurait pu laisser un enfant, — un enfant dont on n'aurait jamais coupé les ongles des pieds.

Je dépassai, dans ma hâte, un assez joli tremble, et je m'aperçus, tout à coup, que je n'avais plus affaire qu'à une seule trace, celle de la mère. Ceci méritait une explication. Je fis volter ma monture et je pris le contre-pied.

Les traces se séparaient à quelques pas de l'arbre dont j'ai parlé. L'ourson s'était

dirigé du côté de l'arbre, et c'est un problème qu'aucun homme ne peut résoudre que de savoir s'il avait eu, de lui-même, cet instinct, ou si la ruse lui avait été conseillée par sa mère. De toute façon, à regarder la trace de plus près, la mère avait ralenti sa course à ce moment, comme pour attirer sur elle seule les fureurs de la poursuite.

L'ourson s'était dirigé donc vers l'arbre. Ses griffes avaient écorché profondément l'écorce du tremble, et la sève gluante coulait par les déchirures, jusqu'à la fourche de l'arbre sur laquelle il était réfugié à quinze pieds du sol. Le derrière appuyé sur cette fourche, il étreignait de ses pattes la branche horizontale à laquelle il était cramponné, et son nez pointu, tourné vers moi, me flairait avec épouvante.

J'attachai ma bête à l'arbre. A cet instant elle sentit l'ourson et se mit à renâcler bruyamment. Il n'est point de cheval

qu'on puisse dresser à supporter tranquillement la vue et l'odeur de l'ours. Un poney qui poursuivra avec insouciance le loup le plus méchant prendra peur du pacifique Martin. C'est encore un de ces mystères que l'homme rouge ne vous expliquera que par un tissu de légendes invraisemblables. Un Indien comme Schawaschkwan, qui a vécu cent ans dans les bois, et qui disserte raisonnablement sur la plupart des bêtes et des plantes, se taira comme un écolier confus quand on lui demandera ce pourquoi-là. C'est une des rares occasions où son humilité rencontrera le génie de Shakespeare, et où il avouera qu'il y a plus de choses entre le ciel et la terre... Mais, revenons à notre ourson.

Je n'eus pas beaucoup de peine à découvrir une belle perche de trois mètres, ou plus, assez solide, à l'extrémité de laquelle je fixai un bout de câble, terminé par un nœud coulant.

Je mis doucement le pied sur l'étrier, le genou sur la selle, et je flattai mon cheval. Après tout, sa terreur, même maintenant qu'il était attaché, le rendait immobile. Il me laissa me mettre debout sur la selle, et, tout en me livrant à cette acrobatie, je ne cessais de lui parler à mi-voix. J'attirai ensuite la perche, et je l'élevai doucement, jusqu'à ce que le nœud coulant fût à la hauteur de la tête de mon ourson.

Il ne me fut pas très difficile de le lui passer autour du cou. Il était trop cramponné à l'arbre pour essayer de se servir de ses pattes et il continuait à me regarder avec effroi, aussi paralysé par la terreur que mon cheval, et complètement inattentif à ce nœud qui ressemblait à une liane quelconque.

L'ayant ainsi accroché, il restait à lui faire lâcher prise. Mais on n'imagine pas avec quelle énergie un ourson de six semaines ou de deux mois peut se maintenir.

Jusque là j'avais eu assez de liberté pour pouvoir me reprendre à chaque instant, de la main gauche, après une branche, chaque fois que je sentais mon équilibre compromis. Cela me donnait beaucoup d'assurance, et, jouant le tout pour le tout, je pris la gaule à deux mains et je tirai d'un coup sec.

L'ourson vint... et moi aussi. Car, naturellement, mon cheval bougea à ce moment-là, et je me trouvai sottement le derrière dans la neige, occupé à esquiver par des mouvements de la tête et du buste les ruades que décochait mon poney, complètement fou de terreur. Heureusement, il frappait très haut, et ses sabots me manquèrent dès le premier coup, le seul qui eût pu m'être fatal. Au second, j'étais déjà sur mes gardes, et occupé à réfléchir, tout en esquivant, au moyen de me glisser hors de son atteinte, avant de me relever. Ce que je fis en me laissant rouler sur le côté, comme font les enfants dans l'herbe.

*

Mon ourson, à demi étranglé par le nœud coulant et par la perche qu'il traînait derrière lui, n'en continuait pas moins de filer. Il était déjà à vingt mètres, poussant des grognements étouffés, quand je me mis à sa poursuite. Je l'eus bientôt capturé.

Mon ambition était de garder l'ourson vivant pour l'apprivoiser, et de tuer la mère dont je voulais la peau et les jambons. Prenant donc ma carabine auprès de moi, je m'installai près de l'arbre, je desserrai le nœud coulant et je me mis à jouer avec les oreilles de mon prisonnier afin de le faire crier. Il me labourait les jambes de ses griffes, jusqu'à déchirer mes salopettes, mais, m'eût-il sérieusement égratigné, que je crois qu'à ce moment-là je ne m'en serais pas aperçu...

Je m'attendais naturellement à ce que

l'amour maternel conseillât à l'ourse une charge furieuse pour la délivrance de son petit. J'avais le crâne bourré, depuis l'enfance, de bêtes héroïques qui donnent leur vie pour leur progéniture. J'avais déjà tué des ours, mais qui se sauvaient. Ici, j'allais — du moins je l'imaginais — avoir à soutenir une attaque brutale et sans merci. Le cœur me battait un peu, et je m'exhortais à garder tout mon sang-froid et à tirer juste.

Il y avait, à une centaine de pas de là, un fourré de saules et j'en vis sortir la tête de l'ourse. Serrant l'ourson entre mes genoux, je pris ma carabine afin de commencer immédiatement le feu. Au moment même où j'épaulais, la tête de la mère ourse disparut. Je la revis, un instant après, à une autre éclaircie, et de façon aussi éphémère. Pendant une heure, elle me joua cette comédie, et je ne la vis plus. Vraiment, il n'y avait pas à tabler sur l'amour maternel.

★

Je pris un autre parti, qui était de remonter à cheval, de galoper jusqu'à la maison qui n'était pas à plus de deux milles de là, d'y enfermer l'ourson et de revenir sur la trace de la mère (tout cela me prit une autre heure environ), et il m'en fallut encore une deuxième pour rejoindre l'ourse, qui, sans plus se soucier du sort de sa progéniture, avait enfin gagné les forts, par où elle filait, en ligne aussi droite que le permettait le bois, du côté de la rivière. C'était une belle futaie de trembles, d'une belle venue et dont les frondaisons étouffaient suffisamment la broussaille pour permettre à un homme à cheval de suivre une trace assez rapidement. Enfin, j'eus ma bête qui ne se défendit pas plus qu'elle n'avait défendu son ourson. Je la tirai à vingt-cinq pas, tandis qu'elle fuyait diagonalement, et elle tomba à la première balle. C'était un

tir autrement facile que celui du chevreuil ou de l'orignal.

Je la dépouillai tout à loisir. La peau d'un ours s'enlève assez facilement, tandis que le corps est encore chaud. Dès qu'il se refroidit, c'est une vraie misère! Je levai le filet, je désarticulai les jambes, j'empaquetai le tout dans la fourrure et je rentrai chez moi.

*

Chez moi! C'est une manière de dire.

Pendant mon absence, l'ourson s'était fait des idées personnelles sur la propriété. Je l'avais attaché au pied de la table, et il avait traîné cette table dans tous les coins, renversant les chaises, renversant le poêle, — heureusement éteint, — jusqu'au moment où le pied de la table céda et donna à mon captif une sorte de liberté relative.

Il avait poussé la porte de ma chambre,

que j'avais laissée ouverte, il était monté sur le fauteuil et sur le lit. Il avait déchiré le tapis. Il avait mis les pattes dans la bibliothèque et une demi-douzaine de volumes, désormais irréparablement souillés et déchirés, jonchaient le sol. Il avait fait ses besoins sur mon oreiller. Il avait effrayé le chat qui s'était réfugié tout en haut de la bibliothèque, et qui, de là, le poil hérissé, jurait d'une façon épouvantable. Il était allé dans la cuisine et il était clair qu'il était monté sur le fourneau, croyant qu'on grimpe après les tuyaux du poêle comme on grimpe après un arbre. Il avait fracassé deux douzaines d'assiettes et toutes mes tasses à thé. Il avait enfin trouvé le garde-manger, — peut-être était-ce cela qu'il cherchait ? — et il avait déniché un seau de confitures de cinq livres, à peine entamé, qu'il avait à peu près entièrement nettoyé de son contenu. Il dormait à présent, tranquillement roulé en boule à côté du seau, le pied de

la table entre ses pattes. C'est à peine s'il ouvrit un œil lorsque je caressai sa bonne tête trop grosse, au nez paysan et madré. Il ne me fit aucune démonstration d'hostilité.

★

Je le baptisai Henri, car il ressemblait étrangement à un des petits camarades de mon enfance qui portait ce prénom. Au grand scandale de mon chat, qui détestait toutes les bêtes étrangères, je l'admis dans cette maison qu'il avait dévastée dès le premier jour de son arrivée. Il s'y montra d'ailleurs très convenable, causant véritablement moins de dégâts qu'un jeune chien. Il fit bien ses dents et ses griffes contre les pieds de la table. Mais, depuis qu'il avait fallu réparer les détériorations qu'il avait fait subir à cette table, celle-ci pouvait difficilement passer pour neuve. Je résolus d'attendre, pour la remplacer, que le jeune Henri fût devenu un bon gros

ours raisonnable, à qui l'on pourrait faire confiance.

Le régime de la maison lui convenait à merveille. Il aimait le lait, le caillé, les légumes cuits ou crus et, tout particulièrement, le sucre et les confitures. Il lia amitié avec mon chien Gunner, qui ne détestait que les loups et les corbeaux, et, s'il ne vainquit jamais le mépris du chat, il se rendit assez tolérable à cet animal sacré, pour que celui-ci se contentât superbement de l'ignorer.

Au surplus, pour lui, le régime de la liberté ne s'étendait qu'aux heures qu'il passait dans la maison. Le reste du temps, et toute la nuit, il était enchaîné par le milieu du corps à un gros arbre, au pied duquel je lui avais installé une niche confortable. Il semblait s'y plaire beaucoup, passant des heures entières assis devant cette niche, à se balancer et à dodeliner de la tête, comme s'il entendait une mélodie invisible.

Et, quand je m'approchais de lui, il se roulait dans mes jambes, me mordillant doucement les mains, et frottant contre mes bras sa bonne grosse caboche laineuse.

A l'époque de mon enfance, les ours de peluche n'étaient pas encore à la mode, et je crois bien qu'au temps où j'élevais Henri les *Teddy bears* — c'est le nom anglais de l'ours en peluche — commençaient juste à faire leur apparition dans l'Amérique du Nord. J'avais inventé, avant la lettre, ce jouet exquis : l'ours. Imaginez la joie d'un enfant à qui une marraine fée aurait donné un ours en peluche, mécanique, et pourtant incassable. J'étais cet enfant, et telle était ma joie. Si je réservais à mon chat le privilège de partager mon lit, du moins Henri jouissait-il de toutes les autres faveurs. Dès que je descendais de cheval, je le détachais et je l'emmenais dans la maison. Il buvait son lait, mangeait quelques biscuits et léchait l'assiette de confitures. Il venait ensuite

à moi, s'asseyait sur son train de derrière, et posait ses pattes de devant sur mes genoux, tournant vers moi son nez malin et me regardant de côté, comme pour m'inciter à jouer avec lui.

J'avais une vieille balle de polo, et il avait tout de suite compris le parti qu'il pouvait en tirer. Je lançais la balle, — ce qui avait pour premier résultat de faire s'entr'ouvrir les paupières obliques de mon chat, par lesquelles filtrait un rayon d'or vert, — mais Henri amblait gaiement vers la balle, et mon chat, les yeux mi-clos, le poil à demi hérissé, se tenait immédiatement dans une attitude hautaine et discourtoise. Henri s'emparait de la balle et commençait par essayer, sur elle, ses fines dents naissantes. Rebuté par sa dureté, il la reposait par terre, la contemplait un instant, et, d'un revers de patte, l'envoyait d'un travers à l'autre de la pièce. Il la suivait lentement d'abord, puis rapidement. Ce manège n'avait pas recommencé

trois fois, que toute la gravité de mon chat avait disparu. Perdant son dédain pour Henri, il ne songeait plus qu'à jouer avec lui. Il se coulait d'un bond preste du haut du meuble où il s'était isolé jusqu'alors, et passant comme un éclair d'or entre l'ourson et la balle, il subtilisait celle-ci, l'envoyant à l'angle opposé de la chambre, et sautait sur la table, juste à temps pour éviter la charge balourde d'Henri, lancé après le projectile. Le chat, la queue pendante et frétillante, lissait alternativement ses deux pattes, semblait, de nouveau, indifférent à tout, et, deux minutes après, enlevait de nouveau la balle à l'ourson.



Je puis bien dire qu'Henri grandissait en sagesse. Son seul défaut, à mes yeux, était son appétit. A quatre mois, il mangeait comme deux hommes. Le sucre, les confitures, la farine disparaissaient en un

clin d'œil. A cause de lui seul, il fallait traire une vache de plus. Il adorait le lait, surtout caillé. Lorsque je revenais de la pêche, je lui abandonnais trois ou quatre belles carpes qu'il enfouissait dans la terre, jusqu'à ce que l'odeur fût épouvantable. Il ne comprenait pas qu'après en avoir mangé, il pût m'incommoder au point que je ne tolérais plus sa présence dans la maison. Je le ramenais à sa chaîne, et il allait et venait, le long de l'arbre auquel il était attaché, pleurant, un peu comme un chien, pour obtenir de rentrer en grâce dans la maison.

*

Tragique et touchant attachement des bêtes. L'homme est plus égoïste. La preuve en est que je ne conservai pas longtemps Henri.

Un propriétaire de cirque, à la recherche de chevaux pie, m'arriva un jour.

J'avais son affaire, deux bêtes excellentes, qui étaient vraiment un peu trop voyantes pour être vendues à quelqu'un d'autre qu'un forain. Comme elles étaient bien appariées, il m'en offrit un bon prix, que j'acceptai. L'homme venait de loin et, dans la forêt canadienne, l'hospitalité est une magnifique tradition. Je l'emmenai donc à la maison, afin qu'il ne repartît pas l'estomac vide. Et, naturellement, Henri fut de la partie.

Tandis que, les manches retroussées, je cuisinais moi-même quelques grillades, des œufs et des pommes de terre, l'ourson gambadait gentiment dans la cuisine, attrapant au vol les débris de biscuits que je lui lançais, jouant avec sa balle de polo, luttant avec mon lévrier, subissant les agaceries du chat. C'était évidemment un spectacle rare, mais pas pour moi, qui le contemplais tous les jours. Je trouvais cela tout naturel, et je n'avais jamais songé au côté exhibition de l'affaire.

Tout en hachant le tabac dont il allait bourrer sa pipe, mon convive, dodelinant de la tête, semblait approuver le « numéro ». Au moment même où il broyait entre ses mains le tabac qu'il venait de hacher, il leva vers moi sa bonne trogne vernie de buveur, semblable à une espèce rare de pomme de terre rouge, et, me regardant de ses petits yeux sans cils, il dit :

— *By Jove,* monsieur, que je sois damné si vous n'avez pas un vrai cirque chez vous !

La vérité m'en frappa tout à coup. En même temps, je me rappelais tous les animaux que j'avais possédés depuis ma plus tendre enfance : Hans, le corbeau qu'un chasseur m'avait donné lorsque j'avais quatre ans, et qui cachait ses réserves de viande pourrie dans les rocailles de notre jardin de Langres (toute cette lointaine légende de mon enfance immédiatement évoquée) ; Juliette, la renarde, présent d'un confrère chasseur, qui se dressait sur

ses pattes de derrière pour secouer les abricotiers et manger les fruits mûrs (cela fit revivre trois ans de vie ensoleillée en Provence) ; Gaspard, le loup, que j'avais dû tuer l'année d'avant, parce qu'il allait étrangler les veaux du voisin... Chacun d'eux avait son talent de société. Tout cela, réuni chez moi, eût formé un parfait numéro de cirque.

Mon interlocuteur allumait sa pipe. Il en tira quelques bouffées : pfe... pfe... pfe... et laissa négligemment tomber ces mots :

— Voilà un gaillard qui, l'an prochain, va vous ruiner. Ça mange comme deux hommes, au moins, ces animaux-là, quand ça commence à pousser. Sans compter qu'il deviendra probablement méchant. Faut pas vous y fier ! Un beau jour ça vous prend dans ses bras comme pour vous embrasser. Crrr... vous voilà avec la colonne vertébrale cassée... On a beau se dire que l'animal a fait ça par

amitié, on n'en agonise pas moins... Moi, je vous en donnerais un bon prix... Vous pouvez parier que Barnum lui-même ne vous l'aurait pas mieux payé...

En guise de réponse, je l'invitai d'un ton bourru à se mettre à table. Dieu merci! J'ai vendu des fourrures d'ours, des chevaux, des vaches et des cochons. Il me répugnait, cependant, de vendre un ours vivant. Surtout Henri. A ce moment-là, je croyais vraiment l'aimer.

Nous mangeâmes en silence. Au moment où je versais du thé à mon convive, il m'apparut, tout à coup, qu'il y avait une grande part de vérité dans ce qu'il m'avait dit. A peine la dernière bouchée avalée, je ramenai Henri à sa chaîne. Puis, devant une bouteille de porto, l'homme du cirque et moi parlâmes affaires.

*

Imaginez, maintenant, ce voyage que je

fis pour emmener Henri à la ville. Il était sagement assis à côté de moi, sur le siège du buggy. Il s'intéressait à toutes ces choses curieuses de la route : aux arbres, aux oiseaux qui chantaient, aux lièvres qui traversaient la piste, au hurlement d'un loup.

En traversant les buttes de sable, qui étaient encore couvertes de framboises, je le détachai un moment pour le laisser se régaler tout à son aise. Puis, le museau barbouillé, il revint prendre place à côté de moi.

Nous arrivâmes mélancoliquement à la ville. Je le remis au barnum, et je me hâtai de porter le chèque à la banque.



La vente d'Henri porta malheur au retour.

Il faisait une nuit noire quand ma voiture s'engagea dans le plus épais du bois.

Je somnolais un peu, me demandant si l'action que je venais de commettre était bonne ou mauvaise. Une de mes roues accrocha une souche, fut soulevée de terre, et je fus renversé hors de ma voiture, dans le fourré ; les guides échappèrent à ma main...

Il n'en fallait pas davantage pour que mes chevaux, deux bêtes nerveuses, prissent peur. J'entendis s'éloigner leur galop. Je perçus le son de choses qui se cassent et qui tombent, et ce fut tout. Le seul parti que j'avais à prendre était d'essayer de trouver, à l'aveuglette, un peu de bois sec. Dieu merci! ceci ne manque pas encore dans les forêts du Manitoba. Je réussis à faire un petit feu, au beau milieu de la piste, et je passai là une fin de nuit mélancolique à recevoir la rosée, en attendant le jour.

Vers quatre heures du matin — on était en été — je retrouvai successivement l'arrière-train, puis l'avant-train de ma

voiture. Mes chevaux étaient à un demi-mille plus loin, en plein bois, entravés par un enchevêtrement de traits et de guides...

Quelques mois après, j'eus des nouvelles d'Henri. Il n'avait survécu que quatre jours à la vente que j'avais faite de lui... N'allez pas croire que le chagrin l'avait tué. Il était bel et bien mort d'une indigestion. Cela mit fin à mes regrets.

IV

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Joie presque interdite de l'été, — à cause des mouches et des maringouins! Il a plu, et la forêt sent cette odeur de champignon que dégage l'humus mouillé. Vous sortez du bois, vous traversez une clairière. Les hauts lis ponceau dressent leur gloire hautaine. Les églantiers font jouer leur caprice crépusculaire. A côté de tant de rouge et de rose, la couleur verte, un peu oubliée depuis le printemps, renaît et chante.

Vous vous replongez dans le bois. Le chemin se devine à peine, en ce tunnel

imprécis, qui s'ouvre sous deux hauts trembles. Serpenter ! Jamais ce mot n'a été plus exact. Ce chemin s'enroule après de grosses souches noirâtres, que blanchissent les champignons de la moisissure. Il se déroule, s'enroule un peu plus loin à travers une futaie de trembles, de liards, de frênes et d'ormes. Il s'élance, au milieu d'une petite prairie circulaire, comme pour la traverser tout droit, et, après avoir tracé son double sillon dans le haut foin, il se love encore autour d'un minuscule étang, invisible derrière sa ceinture de joncs, d'où part, inutile, mais non stupide, le cri du butor.

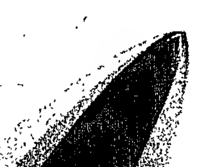
Une claque sur la joue, parce que les maringouins vous harcèlent trop. Et, de l'autre côté de la grenouillère, vous replongez dans la mêlée des trembles, des liards, des frênes et des ormeaux, contre lesquels luttent, pour la goutte d'eau, les innombrables arbrisseaux de sumacs, de pembinas, de saskatoons, de cenelliers, de

merisiers, de hart-rouge, de bois-d'orignal et de saules des sables.

Aux endroits humides, vous trouverez des empreintes. Il y a la grosse trace ronde du lynx, la trace légère du loup, et, parfois, la trace allongée de l'ours. Celle-ci, grosse comme l'empreinte du pied d'un taureau, mais effilée en forme de cœur, c'est la trace d'un orignal. Celle-là, toute fraîche, celle d'un cerf. Vous prêtez l'oreille, mais vous n'entendez rien. Du moins, rien d'autre que le martèlement du bec du pic contre l'écorce d'un arbre mort, au cœur pourri duquel il cherche des larves. Entre deux coups de bec, c'est le silence. Épuisées par la fièvre printanière, les bêtes des bois dorment, tout le jour d'été, sauf lorsque les mouches sont vraiment trop nombreuses et trop cruelles. Alors, s'il fait un temps excessivement orageux, et que vous marchiez d'un pas feutré, il vous arrivera d'apercevoir, hors des eaux troubles de l'étang, la tête bar-

bue d'un gros orignal. Il prend son bain pour se défendre des taons et des moustiques. A peine vous aura-t-il vu, qu'il se remettra sur ses hautes pattes, en éclaboussant l'eau. Peut-être cherchera-t-il un instant à vous reconnaître, de ses gros yeux myopes. Puis, prenant son parti, il foncera dans le bois, et vous entendrez un instant le bruit des branches brisées. Et le silence se fera de nouveau. Car il fait chaud, et la forêt dort.

S'il vous plaît de retrouver le jeu cruel de la vie et de la mort, il vous faut descendre au monde des insectes. Mais, là, lorsque vous vous pencherez sur eux, vous verrez battre avec force le cœur impitoyable de la nature. Si vous vous arrêtez un instant sur cette petite butte de sable, c'est la guerre entre deux nids de fourmis, trop rapprochés l'un de l'autre ; ici, tendue de ce rejeton de chêne à cette pousse de tremble, dansant sur deux fils, et toute brodée des jeux du soleil, la toile



de l'araignée fait sa captive; et, plus loin encore, ce gros insecte dont je ne sais pas le nom est assassiné et dévoré par sa propre femelle.

L'avantage de pareilles constatations, c'est de vous ramener à une plus juste mesure. On est sans remords d'avoir pêché ces quelques perches dorées. (Ne s'étaient-elles point, d'ailleurs, précipitées sur votre cuiller, croyant commettre un meurtre ?) En même temps, on élimine les joies stupides du triomphe. On met à leur place, qui est petite, les naïvetés pastorales du XVIIIe siècle. Si vous êtes chrétien, vous pensez à Salomon, et, si vous êtes lettré, vous répétez les vers d'Horace :

Tu secanda marmora
Hocas sub ipsum funus et sepulchri
Immemor, struis domos.

Et pourquoi ce sentiment serait-il mélancolique? Le propre de la méditation

sur la mort, pour un homme bien équilibré, c'est de lui donner le goût de la vie. Ce même Horace, qui vient de me fournir de quelques pieds métriques de sagesse, me conseillerait aussi bien de cueillir le jour. La forêt est vaste et belle. Si vaste et si belle, que l'on n'a jamais fini d'aller de découverte en découverte. On peut se construire une idée de la vie à l'image de la forêt.

*

C'est plein de cette philosophie que je rejoindrai la clairière, au moment où vont s'adoucir les lumières et s'allonger les ombres. Je passerai d'abord devant la cabane des La Ronde. Le père de madame La Ronde est là. C'est un grand et gros vieux à la barbe rare, et qu'un bizarre accident de nature a pourvu d'une monstrueuse excroissance sous la gorge. Ce n'est pas un goitre. La chose a l'aspect même d'une



poche de cormoran, et c'est pourquoi l'on surnomme le bonhomme: *Chétèque*. C'est un mot cree qui signifie : cormoran. Je salue le Chétèque du titre d'oncle, à la vieille mode métisse. Je sais qu'il s'autorisera de cette parenté de courtoisie pour m'emprunter ma blague à tabac. Il resserre sa ceinture rouge, bourre sa pipe, me rend la blague, et me dit :

— Boy ! Y ā du méchant monde qui t'attend.

— Du méchant monde ? Et qui donc, mon oncle?

— Un sapré « savage », avec des « savagesses ». Te l'as-t'y donc point vu que son « cayouse caille » l'est en train de manger l'herbe devant chez toié ?

Bien sûr, je devais avoir été plongé profondément dans mes méditations. Le « cayouse caille » — *àlias*, le poney pie — broutait tranquillement, à cent pas de là ; et, devant ma maison, une mauvaise carriole, d'un genre mal défini, laissait

béer ses brancards. Le « sapré savage » et ses quatre « savagesses », assis sur l'herbe, formaient un groupe du meilleur genre carte postale. Mon cœur battit de joie, car je connus que mon ami Schawaschkwan me rendait visite.

Schawaschkwan est un vieillard, mais il n'y paraît pas. Quand on lui demande son âge, il répond invariablement qu'il était déjà un guerrier, lorsque les Sioux de Chien-Rouge livrèrent combat aux Métis, près du deuxième bas-fond du Missouri. Il lui arrivera alors d'écarter sa chemise, et de vous montrer, vers l'épaule, une cicatrice claire sur sa peau cuivrée. Vous faites le compte des années, et, en admettant qu'il ait pris « le sentier de la guerre » à seize ou dix-huit ans, vous serez bien obligé de conclure qu'il n'est pas loin d'être centenaire. Vous mettez, maintenant, bout à bout les âges des quatre jeunes personnes qui l'accompagnent, et vous réfléchissez que ce total égale à peine celui des années

du vieux chef. Alors, innocemment, vous lui dites :

— Tu as de belles filles!

Il sourit dédaigneusement, et répond :

— Oh! j'en ai! Elles ont été belles dans le temps, mais, aujourd'hui, elles sont toutes mariées. Les femmes que tu vois sont mes épouses.

Et il redresse sa taille géante. Sous son chapeau de feutre noir, sourit à peine sa figure, plus ridée par le vent du nord que par l'âge. Les deux longues tresses de cheveux qui tombent de chaque côté de ses épaules sont d'un noir sans défaut. Schawaschkwan sourit encore un peu, très peu, et dit :

— Les hommes comme moi ne savent mourir qu'à la guerre. Aujourd'hui, il n'y a plus de guerre entre les Sioux et les Métis, ou les Hommes Blancs. Alors, nous, qui étions les anciens maîtres du pays, nous vivons pour voir les bêtises des gens qui ne savent pas commander. Et la

preuve que tout va mal, c'est que le gibier s'en va...

C'était une histoire que j'avais entendue vingt fois déjà, et, comme j'avais faim, je ne me souciais pas de l'écouter une fois de plus. Au lieu de faire compliment au chef sur sa verte vieillesse et sur la pérennité de son amour, je le poussai amicalement vers la porte. Il s'effaça pour me laisser l'ouvrir et daigna entrer le premier, comme il convient à un chef. Je le suivis, car je savais les coutumes de sa race, et, derrière moi, impassibles, curieuses et muettes, les quatre squaws suivirent.

— Je suppose, chef, que tu vas manger et fumer avec moi, et coucher sous mon toit, lui dis-je.

Il se dirigea vers mon petit cabinet de travail, qu'il connaissait déjà, et, pour me montrer qu'il savait apprécier les usages des blancs, il s'assit confortablement dans un fauteuil de cuir. Je ne l'en avais pas

encore prié. Mais, vous comprenez, il tenait à me rappeler qu'il était chef, fils de chef, et qu'il régnait d'une façon absolue sur sept ou huit cents hectares de réserve, et sur une douzaine de familles misérables. Un homme comme Schawaschkwan sait prendre son rang. Ayant songé à sa dignité, il pensa à la mienne.

— Mes squaws, dit-il, sont bonnes cuisinières. Indique-leur où sont tes provisions. Elles nous feront à manger, tandis que nous fumerons, comme il convient à des hommes.

Je mis à portée de la main du chef mon pot à tabac, et j'allai dans la cuisine où, dociles aux ordres de l'époux, les quatre petites squaws m'attendaient déjà. Elles étaient jolies, dans leurs robes d'indienne roses et bleues, et leurs yeux de verroterie brillante coulissaient assez coquettement entre les fentes obliques des paupières. Je dépendis un gros jambon. Je donnai le poisson que j'avais pris à la pêche. Je sor-

tis un seau de saindoux. J'ouvris un sac de farine. Je leur montrai la boîte à thé, le sucre, le pot à lait, et je revins m'asseoir vis-à-vis du chef.

Aussitôt que j'eus quitté les quatre femmes, je les entendis jacasser comme une nichée d'oiseaux sauvages. Elles semblaient avoir perdu toute crainte et tout respect de cette maison dans laquelle elles étaient entrées si silencieusement, il n'y avait pas plus de dix minutes. Je guettai Schawaschkwan du coin de l'œil, pour voir comment il prendrait ce bavardage. Je m'attendais à le voir élever la voix et imposer silence. Je fus déçu. Il s'en aperçut et fit un signe de la main, comme si cela suffisait à abolir le bruit que faisaient les quatre femmes.

— Les femmes, tu sais, me dit-il, c'est comme vos machines à battre le blé. Ça ne sait pas travailler sans ronronner.

Et il se lança dans une histoire assez compliquée, destinée à me prouver que les

paroles inutiles que les femmes échangent entre elles ont l'avantage de permettre aux hommes de fumer leur pipe en silence.

*

Le sens de la mesure manquait vraiment aux femmes du chef. Elles nous servirent le plat de poisson qui était copieux. Elles avaient découpé tout le jambon, qui pesait bien huit ou neuf livres. Elles avaient pétri assez de galette pour nourrir une demi-douzaine d'ogres. Elles avaient découvert, sans mon aide, une caisse de raisins de Corinthe, et elles avaient fabriqué un énorme pudding.

J'étais un solide mangeur, comme le sont à peu près tous les chasseurs et tous les cow-boys de l'Ouest canadien. Le chef avait aussi un fort bel appétit. Ce vieillard si sec et si mince dévorait. Il me sembla, cependant, que les quatre jeunes femmes avaient un peu exagéré. Elles nous ser-

vaient, et attendaient que nous eussions fini de manger pour se mettre à table. Quand nous nous levâmes, le chef et moi, il restait encore de quoi rassasier une noce.

— L'économie, me dis-je, n'est point une vertu sauvage!

Et je soupirai en songeant qu'il me faudrait bientôt descendre au village, pour remplacer les provisions gaspillées par ces écervelées.

Nous nous retirâmes, le chef et moi, dans mon cabinet. Tandis que nous fumions silencieusement, on entendait les femmes rire et bavarder. C'était comme une chanson, mais une chanson agaçante. Pour tenter de m'en délivrer, j'entrepris Schawaschkwan sur la chasse aux buffalos. A peine eus-je prononcé le mot : « buffalo », que son visage s'éclaira. Ses rides ne furent plus que celles du sourire. Il sembla positivement qu'il rajeunissait.

— Ah! ah! dit-il. Les buffalos! Oui, à l'époque où j'étais jeune, il y en avait des

troupeaux, tu n'imagines pas combien et combien. Les Blancs n'étaient guère venus dans ce pays-ci, qui n'était habité que par les Hommes Rouges et par les Métis. Ceux-ci étaient peu nombreux, mais ils étaient bien armés, et nous avions appris à craindre, non pas eux, mais le feu de leurs carabines. A cette époque, les hommes de ma race, les Sioux, habitaient loin dans le sud, entre la rivière que vous appelez Mississipi — nos pères disaient : Matchi-Apoui — et cette autre, que vous appelez le Missouri. Et, entre ce pays et celui de la Rivière Rouge, où habitaient les Métis, il y avait assez de troupeaux de buffalos pour que nous pussions vivre largement, sans aller chasser sur les terrains les uns des autres. Ainsi, nous vivions en paix avec les Corbeaux et les Pieds-Noirs, qui vivaient du gibier entre le Missouri et les montagnes Rocheuses. Et tout était très bien comme cela, parce que c'était ainsi que Manitou en avait décidé.

Il tira une bouffée de sa pipe et rêva un instant. Puis, il reprit, faisant sonner gutturalement les mots de la belle et souple langue siouse. Car, c'était évidemment la langue qui convenait le mieux à une telle histoire, et je savais gré au vieux chef de l'employer noblement, au lieu de me conter les choses dans un vilain anglais.

— Ce sont là des images du temps écoulé, et il vaudrait peut-être mieux les oublier. (Il passa sur ses yeux une longue main brune, comme pour en effacer le souvenir.) Mais qu'importe ? Ce qui est mort est mort, et toi qui es jeune, et moi qui suis quatre fois ton père, nous mourrons tous deux. Dans ce temps-là, dont je te parle, les troupeaux de buffalos couvraient la prairie vallonnée, et leurs croupes ondulaient, comme si tout le troupeau n'eût été qu'une seule chose souple et mouvante. Et quand il faisait de l'orage et qu'ils prenaient peur de l'éclair, ils chargeaient tous ensemble, et le bruit

de leurs sabots faisait trembler la terre. Nous, qui les considérions comme le bétail donné à nos pères par le Grand-Esprit, nous étions attentifs à surveiller comment leurs troupeaux s'accroissaient, au printemps, de jeunes taureaux et de jeunes taures, et nous n'en voulions pas tuer plus qu'il n'en fallait pour la nourriture de notre peuple. Et mon père, qui était chef parmi les chefs Sioux, m'apprenait ces choses, parce que c'est le devoir de l'homme qui commande de veiller à ce que les ventres soient pleins, dans les tentes de son peuple. Et, je te le dis, mon fils, nous vivions heureux, et la graisse nous coulait des deux côtés de la bouche dans nos festins. Mais nos pères avaient commis un grand péché. Il y a quatre, six, huit, ou peut-être dix vies d'hommes, que des hommes blancs, des Français comme toi, s'en vinrent de l'autre côté des grands lacs. C'étaient des hommes au cœur fort et à la langue ouverte, et nos pères les

reçurent sous leurs tentes et leur donnèrent à manger. Il y eut de ces hommes qui s'en retournèrent chez eux. Le cœur de celui qui les commandait était lourd parce qu'il avait perdu son fils. (J'évoquai la merveilleuse aventure de La Vérendrye. Oubliée de la plupart des Français, elle revivait pour moi, en cette minute, grâce à la parole d'un vieux sauvage.) Oui, il avait perdu son fils, qui était mort, et ses cheveux, qui n'avaient pas blanchi malgré la fatigue et les dangers du voyage, blanchirent en une nuit. Ainsi disaient les vieillards de mon peuple, qui le tenaient de leurs pères, et ils ajoutaient que l'homme au regard d'aigle s'en retourna, courbé, vers le pays d'en bas, d'où il était venu. Mais quelques-uns de ses compagnons demeurèrent, et nos pères permirent qu'ils épousassent des filles de notre race. D'autres prirent pour femmes des filles des Crees et des Sauteux, et ainsi naquirent des enfants dans les veines des-



quels coulaient ces deux sangs qui ne se mélangent jamais : celui des Hommes Rouges et celui des Hommes Blancs. Et ce fut là le péché de nos pères. Car il n'est pas bon que l'homme qui appartient à une race prenne pour femme celle qui appartient à une race différente, et ce fut l'origine de tous nos malheurs.

Il s'arrêta pour bourrer sa pipe, et, comme les femmes continuaient à faire du bruit dans la cuisine, il les fit taire, assez rudement.

— Oui, ce fut l'origine de tous nos malheurs. Car les Métis aimaient l'argent, que nous méprisions, et ils tuèrent plus de buffalos qu'il n'en fallait pour vivre, parce que la Compagnie d'Hudson-Bay leur achetait les peaux. Ils les chassèrent si bien que les troupeaux commencèrent à disparaître dans le voisinage de la Rivière Rouge, et les Métis s'en vinrent sur le terrain qui était à nous, pour tuer les nôtres. Ainsi naquit la guerre entre eux et



nous, car nos tentes étaient nombreuses, et il y avait dans chacune d'elles des femmes et des enfants qu'il fallait nourrir. Et, quand nous vîmes que les Métis venaient détruire bêtement nos troupeaux, comme ils avaient détruit les leurs, nous résolûmes de les repousser. Ce fut ainsi que nous nous battîmes contre eux dans le deuxième bas-fond du Missouri. Mon père fut tué, et moi je fus blessé. Aujourd'hui, la marque est encore là...

Il écarta le haut de sa chemise, et, une fois de plus, je vis la cicatrice dont il se faisait honneur.

— Sais-tu, lui dis-je, il y a là, à côté, un vieil homme, un Métis, qui prétend avoir été à cette affaire.

— Tâche de l'amener, dit le chef. Je ne fais pas grand cas des paroles d'un homme dont le sang est mêlé. Mais, tout de même, j'aimerais bien savoir comment un Métis peut raconter cette histoire.



Cliché Canadian National Railways.

La Forêt.



Cliché Pacifique Canadien

DÉPOUILLE D'UN OURS GRIS DES ROCHEUSES.

*

Je me levai pour aller jusque chez La Ronde chercher le Chétèque. En traversant la cuisine, je vis que les petites sauvagesses avaient réussi à venir à bout de toute la victuaille. Elles avaient, d'ailleurs, nettoyé la table, puis elles avaient étendu par terre des couvertures apportées dans la carriole de Schawaschkwan, et elles s'étaient sagement couchées toutes quatre par terre. Leurs têtes étaient enfouies sous la couverture commune, mais huit petits pieds noirs la dépassaient. Elles ne dormaient pas, car, comme je traversais la pièce pour sortir, l'une d'elles fit à demi-voix une plaisanterie un peu bête, mais assez flatteuse pour moi, et elles étouffèrent, toutes quatre, un petit rire.

L'offre d'une bouteille de gin (oui! toute pleine, mon vieil oncle!) décida le Chétèque à quitter la veillée familiale

pour me suivre. J'eus un peu de remords de le déranger. La Ronde, couché tout habillé sur le lit, jouait des airs de danse sur son violon, et les enfants dansaient, — même Martial, — tandis que le vieux marquait la cadence en frappant dans les paumes de ses mains gonflées et poussant des cris joyeux : « Iou! Iou! » Mais comment diable ces petits danseurs pouvaient-ils résister à la chaleur d'une maison dans laquelle madame La Ronde, ses beaux bras ambrés ruisselant de sueur, surveillait une fournée de pain ?

— L'a ses quat' créatures avec lui, c'te vieux savage! grommela Chétèque dans la nuit, tandis que je l'amenais. Me d'mande si qu'y ferait pas ben de troquer son nom de Schawaschkwan!

Je ne répondis pas à cette plaisanterie trop subtile pour moi. Le vieux eut un petit rire et continua :

— Et te sais-t'y ça, quoi ce que ça veut dire en sioux : « Schawaschkwan? »

Assez fier de posséder convenablement la langue des Sioux, je répondis :

— Cela veut dire : La Plume Jaune.

— Là! te l'as, mon gars! C'est ben de même. La Plume Jaune. Eh ben! te penses-t'y pas qu'un vieux de même, avec quatre jeunes créatures comme ça, qu'une plume de bœuf lui irait mieux?

Il ricana doucement et me chatouilla les côtes pour ajouter :

— Les plumes de bœuf, c'est des cornes, quoi!

Mais nous arrivions, et je n'eus pas le loisir de méditer sur la plaisanterie du Chétèque. Je fus immédiatement frappé par le contraste qui existait entre la vulgarité du vieux Métis et la distinction du chef sioux. Ces deux vieillards étaient contemporains. Les yeux pleureurs et la bouche baveuse du Métis disaient bien son âge. Schawaschkwan avait les yeux et les lèvres également secs. Il avait un grand âge, mais il le portait de façon à écarter

véritablement toute idée de vieillesse. Le Chétèque, au contraire, était un être décrépit.

Il s'assit lourdement, et ses mains tremblantes se tendirent vers la bouteille que je tirai d'un coffre, au mépris de toutes les lois du pays. Car donner de l'eau-de-vie à un Indien est un crime grave. Il ne pouvait pas me venir un instant à l'idée d'en refuser à Schawaschkwan, qui était mon hôte, du moment que j'en donnais à ce vieux Métis, qui avait légalement le droit de s'enivrer, et qui n'eût pas consenti à parler sans espoir de cette aubaine. Il me parut inique, sur le moment, que le droit de boire fût refusé aux anciens maîtres du pays.

Le bonhomme s'excusa auprès du chef. Il comprenait le langage sioux, mais il ne le savait pas assez pour raconter une histoire dans cette langue. Il offrit de se servir du cree; mais le chef riposta sèchement qu'il ne comprenait point cette langue. C'était



un mensonge flagrant, car il n'y avait pas d'Indien plus polyglotte que Schawaschkwan. Je l'avais entendu passer du sioux au cree, puis au pied-noir, puis au chippeweyan, dans un paw-wah où une quinzaine de vieux sauvages, appartenant à ces différentes races, avaient évoqué de vieux droits, bien oubliés depuis longtemps. Le Chétèque offrit de raconter la chose en français, dans son français de Métis, et le chef, me saluant courtoisement, accepta.

— Boy, dit Chétèque (il tourna vers moi sa tête bonasse), te peux pas savoière une saprée miette quoi que c'était que l' départ pour la grande chasse. D'abord, y avait grand'messe à Saint-Boniface, et on y venait tous en habit de fête. On mettait nos belles jaquettes de chasse à franges, en peau d'orignal, brodées de soie et de rassades par les femmes. On communiait, et, après la messe, monseigneur Provencher, notre évêque, bénissait les fusils. Après cela, il y avait danse, et tu penses,

boy! si chacun de nous y allait de bon cœur à se montrer faraud pour sa blonde. On élisait un capitaine. C't'année-là, dont je vous parle, c'était défunt Louis Riel le père, te sais ben, le père du grand Louis Riel qu'a souffert pour nous autres en 85, qui était capitaine. C'était du gros bétail, mon homme! Une affaire de six pieds six pouces, et une barbe comme un Français. Y avait du bétail parmi les jeunes! Hunt Morin, qui pesait ben ses deux cent vingt-cinq livres, et Janvier Ritchot, qu'était un vrai géant, et Lépine, et le gros Jérôme, des hommes comme t'en peux chercher, des gros, ben dépareillés; mais la force de défunt Louis Riel le père, te peux courir pour la retrouver de nos jours. On était ben une centaine, les hommes à cavalcader sur les ch'ouaux, soignés fin gras à l'avoiène et à l'écorce seconde de peuplier à coton, et les femmes et les jeunes, qu'étaient dans les wagons. Moiè, disons que j'avais quinze ans, si mon défunt père



y savait compter. Et j'étais dans le wagon des vieux, à le conduire, avec ma défunte mère, qu'all' disait son chapelet, d'un bout à l'autre de la journée, pour la réussite de la chasse. Et, sur le plus beau des ch'ouaux au côté de not' capitaine, soutane relevée, y avait le Père Laflèche, que monseigneur Provencher l'avait nommé, c't'année-là, aumônier de la chasse. Donne-moié un filet de la bouteille, mon gars. Autrement, j'aurai la gorge trop sèche pour continuer.

Il but la rasade d'un trait, et nous l'imitâmes. Il s'essuya la bouche du coude, et continua :

— Auprès de la rivière Souris, on rencontra un troupeau. Louis Riel y commanda la halte, et nous voilà tous partis en chasse, à ch'oual, à courre les taureaux. Chacun de nous avait une provision de balles dans la bouche, et chaque balle était marquée, crainte d'une contestation, te comprends. Quand on rejoignait un buf-



falo, on le tirait à bout portant, sûr de pas le manquer, te comprends, puis, on versait la chargette de poudre dans le fusil, et, sans bourrer, on crachait sa balle dans le canon. Tout ça, sans arrêter de galoper, que le déable! Quand la chasse était finie, à l'ordre du capitaine, chacun s'en revenait vers le camp, on attelait les wagons, et on venait accommoder les bêtes sur place. Les hommes écorchaient les peaux, vidaient les taureaux, et les coupaient en quatre. Les femmes allumaient les feux — il n'y avait pas de bois, mais on brûlait de la bouse sèche — et coupaient la viande en tranches minces pour la faire sécher et boucaner à la fumée. Quand elle était sèche, les créatures la pilaient, avec la propre graisse des buffalos et des baies de saskatoons, et la cousaient dans les peaux qu'elles avaient salées. Ça, c'est quoi ce qu'on appelle le pemmikan, et y a pas de nourriture meilleure que ça. Donne-moiè à boière, boy! le goût de cette bonne viande

sèche me donne soif !... C'est bon itou, un filet de la liqueur!... C'te sapré troupeau-là n'était pas grand. A dire vrai, les buffalos se faisaient rares. Le Père Laflèche nous disait, de même, que c'était notrc punition, parce que nous étions trop gaspilleurs de gibier. Mais nous aut', les pauv' Métiffs! on n'était pas si fins que lui, et qui c'est-y qui aurait cru que ces troupeaux de buffalos disparaîtraient un jour? Y avait que lui pour le dire, et ça s'adonne que personne ne voulait le crouère. Voilà Louis Riel qui convoque le conseil (mon défunt père en était) et qu'il dit :

« — Y a pas à dire, la chasse va manquer. Et, si elle manque, les ventres seront vides, cet hiver, à la Rivière Rouge. Mais les buffalos sont quelque part, et s'ils ne sont pas ici, c'est qu'ils sont plus au sud.

« — C'est terrain de chasse des Sioux, qu'y dit mon père.



« — Beau dommage! que dit Louis Riel. Je sais ça depuis que j'étais un enfant. Ceux qui veulent crever la faim, cet hiver, y z'ont qu'à s'en retourner. Moié, et ceux qui valent me suivre, on s'en va pour tuer les buffalos... »

Il s'arrêta un instant, regarda le chef, et ajouta :

— C'est défunt Louis Riel qui parle. Si le mot ne te va pas, il est mort. Oui, qu'il a dit comme ça : « Les buffalos de ces saprés Sioux... »

Le chef demeura impassible, et le Chétèque reprit :

— On y alla donc, et, à trois journées de là, comme on arrivait du côté du deuxième bas-fond du Missouri, on retrouva les traces des buffalos. Je m'rappelle ben que c'était un peu avant la nuit, et Louis Riel, not' capitaine, envoya deux chasseurs, à ch'oual, pour faire une reconnaissance du pays. Puis, il fit former le camp, comme chaque souère, avec les



chariots tout autour, et les hommes et les ch'ouaux au mitan. Je m' rappelle que c'était au bord d'un p'tit marais, où y avait d'l'eau qu'était guère bonne à boière, et ben des maringouins.

Le Chétèque tira la langue pour me montrer qu'il avait soif, et la bouteille carrée se trouva à moitié vide. Les yeux du vieux Métis se mirent à larmoyer un peu, et ceux du chef s'allumèrent, dans la pénombre de l'abat-jour, comme des prunelles de loup.

— On plaça donc des sentinelles, dit le vieillard, et nous autres, les jeunes, prîmes la première veille, qu'est la moins fatigante. Les deux hommes qui s'en étaient allés reconnaître, c'étaient, pour l'un, un homme marié, le vieux Pierre Ducharme, et l'autre, un jeune gars qui s'appelait Lavallée, et qu'on lui disait l'Endormi. Y faisait déjà ben noièr, qui z'étaient pas de retour. On entendait les coyotes qui s'appelaient de tous les coins



de l'horizon. Y en avait des masses et des masses, qui se répondaient tous. Mais pas de chouettes, ni de hiboux, rapport au manque d'arbres. C'est moins gai comme pays que le bois, te sais, boy. Une chouette ou un *bois pourri*, ça tient compagnie... Mais des loups qui gueulent toute la nuit, ça finit par vous bâdrer... V'là que j'étais quasiment assoupi, que j' me sens toucher l'épaule. Je saute, comme de raison. Ça s'adonne de même que quand on s'demande tout le temps : « Pourquoi qu'y rentrent pas, les deux gars ? » et qu'un homme qui marche à pas de loup, et qui vous a approché sans qu'on l'entende vous touche l'épaule, on a peur. J'a manqué crier, te sais. C'était Louis Riel, et je l' reconnus aussitôt, malgré la nuit noière. Il avait eune voix toute changée, et y me dit :

« — Ils ne reviennent pas! Tu n'as rien entendu?

« — Rien, mon oncle, que j'y dis.



« — Ah! malheur! je les ai envoyés périr...

« Oui, voilà ce qu'il me dit, et je l'entendais souffler et gémir, comme s'il avait sur la poitrine le genou d'un géant... Au bout d'un instant, il me dit encore :

« — Y a la vieille Pierre Ducharme qui pleure déjà! Je l'a laissée avec le Père Laflèche.

« J'y dis — te sais, boy! je m'en souviens comme l'hier :

« — Des fois qu'y se seraient écartés dans la Prairie!

« — Crains pas la glace! qu'y m' répond. Te peux pas perdre c'te vieux Pierre Ducharme, quand même que la nuit serait dix fois plus noière encore! Le sont tombés dans un parti de Sioux. Eune flèche, te sais, ça fait pas de bruit. »

Il s'arrêta, et de grosses gouttes de sueur lui perlaient sur les joues. Je lui donnai encore à boire — un peu — et Schawaschkwan but aussi. Comme les mains



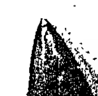
tremblantes du vieux Métis allaient et venaient sur son front, le chef dit, en ricanant :

— Ah! pour le jeune homme, ce fut vite fait. Mais, après que la flèche eut traversé le dos du vieux, il tomba à demi de son cheval. Je me rappelle qu'il restait pendu par un étrier, et nous, les jeunes, le poursuivîmes. L'un de nous parvint à arrêter le cheval, et l'homme tomba tout à fait par terre. Un des nôtres prit son scalp, et nous le regardâmes mourir lentement. Ce fut long, car la vie ne voulait pas le quitter. Il voulait crier quelque chose, mais à cause de cette flèche qui lui était entrée dans le dos, et qui sortait par la poitrine, il ne pouvait plus parler. Au lieu de paroles, c'était du sang qui lui sortait de la bouche... Celui qui avait pris son scalp s'appelait l'Aigle-à-Tête-Blanche. C'était son premier sentier de la guerre, et le premier homme qu'il tuait. C'était aussi lui qui avait tiré la flèche, et nous, les

jeunes garçons de son âge, étions autour de lui à regarder le scalp et à l'envier...

— Laisse parler le Chétèque, dis-je doucement.

« — Ainsi donc! dit le Chétèque, Louis Riel fit éteindre les derniers feux de bouses, pour que leur lueur ne pût pas guider les Sioux. Y avait cette saprée boucane qui filait au ras du sol, va comme le vent te pousse! Et c'était déjà trop. Et pas un de nous ne se coucha, cette nuit-là. Il y avait tellement de silence dans le camp, à part quand un ch'oual grattait la terre, qu'on entendait sangloter doucement la vieille Ducharme. Et il nous paraissait que la nuit ne finirait jamais. C'était pourtant une nuit du commencement de septembre, pas trop longue. Quand le jour vint, et qu'à l'est on voyait déjà un peu de clarté, il paraissait que le reste de l'ombre ne voulait pas s'en aller, comme s'il eût été trop pesant. A la fin, il fit jour, et on entendit les canards chanter sur les



marais. On se préparait à faire boière les ch'ouaux, quand, sur la crête, au sud, les premiers sauvages apparurent. Et, en tête, il y en avait un, avec des grandes plumes qui lui tombaient jusque sur le dos, et des mitasses (culottes) rouges.

— C'était Chien-Rouge, notre chef, dit orgueilleusement Schawaschkwan.

— C'était Chien-Rouge! reprit le Métis, en écho, et les nôtres le connaissaient bien, car ils crièrent son nom. Nous étions tous entre nos chariots, prêts à tirer, et le Père Laflèche se tenait au milieu de nous, son crucifix levé. Alors, les sauvages se mirent à tourner en cercle autour de nous, au galop, accrochés à leurs petits ch'ouaux seulement par le talon et par un bras, le reste du corps bien à l'abri de nos balles. Et ils se mirent, dans cette position, à tirer sur nous des flèches. La première qui tomba fit un grand malheur, car elle alla tuer le bébé de Maggy MacIvor. Nous entendions les cris de la mère, et nous en

Photo Pacifique Canadien.

MOUFLONS DES MONTAGNES ROCHEUSES.

Cliché Canadian National Railw

LES CHUTES DE L' "EMPEREUR".



voulions à Louis Riel de ne pas nous permettre à tous de tirer. Pourtant, il avait raison, car les sauvages étaient plus nombreux que nous, et à quoi cela nous aurait-il servi de rester désarmés devant les flèches des survivants ? Mais Louis Riel avait son idée, il connaissait bien la guerre, et, de temps en temps, il criait le nom de deux ou trois de nos hommes, en leur disant de tirer. On abattait chaque fois les ch'ouaux, mais les cavaliers se couchaient derrière les cadavres et nous tiraient des flèches. A la fin, les Sioux s'enhardirent jusqu'à nous charger à nos retranchements, sans doute pour nous faire tirer tous à la fois. Nous tirâmes et il en tomba beaucoup, principalement auprès du petit marais. Les survivants tentèrent de forcer le passage entre les chariots, mais ils furent repoussés et ils se retirèrent hors de la portée de nos carabines. Il y avait pas mal de leurs hommes qui n'étaient que blessés, et ils se traînaient

jusqu'au marais pour boire. Tu n'en as pas idée, boy ! mais un homme qui va mourir a toujours soif... Donne-moi un peu de gin.

« ... J'étais, comme je te l'ai dit, à côté de Louis Riel, et je le vis qui rigolait, tout en rechargeant sa carabine.

« — J'ai fait un bon coup, qu'y me dit. A' r'garde Chien-Rouge!

« Effectivement, Chien-Rouge était étendu par terre, pas loin des chariots, bien mort. La balle de Louis Riel l'avait gaffé entre les deux yeux, et tout le bas de sa figure était couvert de sang, et des mouches venaient déjà boière ce sang. En même temps, je m'entendis appeler. Je détournai la tête, et je vis le Père Laflèche, très pâle, avec du sang sur sa soutane, et une flèche entrée en plein dans l'épaule.

« — Mon Père Laflèche, que j'y dis, vous êtes donc blessé ?

« — Tais-toié, qu'y m' dit, faut pas effrayer les autres. C'est rien. Pousse la

flèche barbelée, elle ne pourrait pas ressortir par où elle est entrée.

« Je l'aidai à se panser. Heureusement, la blessure n'avait guère percé que la peau. Pour du gras, il n'en avait pas beaucoup, le cher homme, vivant comme il vivait de pénitences d'un bout de l'année à l'autre! Alors, quelques-uns d'entre nous voulurent aller scalper les sauvages morts, et il nous cria des sottises, en nous disant que nous étions des chrétiens, et que nous ne devions pas penser à prendre des scalps. Mais il me permit, à moi, de ramper jusqu'au cadavre de Chien-Rouge pour lui prendre ses mitasses. Je halai donc les mitasses du sauvage et, comme je revenais, d'un pli de terrain, je vis bondir sur moi un jeune Sioux d'à peu près mon âge, et je lui tirai à bout portant une balle qui le blessa, mais qui ne le tua pas. Il se jeta sur moi et me frappa, au côté, d'un coup de couteau... Et, ma foi, je ne me souviens plus... On m'a dit que la bataille



avait duré trois jours et que tout le monde était quasiment crevé de soiëf quand les Sioux finirent par s'ensauver, et qu'au rappart d'un blessé sioux, celui qui m'avait frappé était le propre fils du Chien-Rouge... »

— ... Haï! haï! fit le chef.

Et, ouvrant le col de sa chemise, il nous montra la fameuse cicatrice.

Le Chétèque demeura un instant stupide, car, naturellement, il ne se doutait de rien. Pour moi, je me préparais à m'attendrir. Je supposais assez naïvement que la rencontre de deux vieux braves qui viennent de se reconnaître pour s'être battus l'un contre l'autre, quelque soixante-dix ans auparavant, ne pouvait manquer de donner lieu à une scène touchante.

Mais le vieux Métis se leva, titubant et baveur.

— Comment? mon sapré torvieu d'enfant de chienne! C'est toiè qui m'as mégaigné de même? Eh ben! si t'es homme,



sors donc avec moiè, j' te vas compter ça.

Le chef outragé se leva, et je m'aperçus aussitôt que les deux adversaires étaient ivres. Ils commencèrent à s'injurier très fort en sioux, en cree, en anglais et en français, car c'est merveille comme un homme devient polyglotte lorsqu'il est question de dire des grossièretés. Et, chose curieuse, chacun des adversaires attaqua immédiatement dans leur réputation ces respectables personnes qui avaient été la mère, les aïeules et les bisaïeules de l'autre. Tout un passé, inventé de toutes pièces, emplissait ma maison de fantômes qui dansaient devant mes yeux, en couvertures bariolées et en robes d'indienne roses et bleues, tandis que je cherchais vainement le meilleur moyen de jouer le rôle de pacificateur.

L'idée me vint de remplir jusqu'au bord les verres des deux vieillards.

— Buvez, leur dis-je, cela vous donnera de la voix.



Ils obéirent machinalement, et j'eus la satisfaction de voir Schawaschkwan s'écrouler au pied de son fauteuil. Le Chétèque, plus entraîné, tenait mieux la boisson. Il roula un peu, se retint à moi et dit :

— Je l'vois plus. Ben certain qu'il s'est ensauvé.

— Viens avec moi, mon oncle! lui dis-je. On va l'aller chercher.

Et, le prenant aux épaules, je l'entraînai dehors, dans l'essaim vrombissant des maringouins. Là, dans la nuit, il quitta l'appui de mon bras, faillit s'écraser sur le sol, et se retint au coin de la maison. Sa voix devint plus pâteuse :

— ... coute donc... Te... m'avais... promis... eune pleine bouteille carrée...

— Tu n'as pas assez bu, mon oncle ?

— ... pleine bouteille carrée..., pleine bouteille carrée...

— C'est bon, fis-je, je vais aller te la chercher. Tiens-toi bien après la maison.



Je rentrai dans la pièce et je pris la bouteille largement entamée. Il en restait encore la valeur d'un bon verre, et je jugeai que c'était assez pour achever d'envoyer le vieux au pays des rêves et des hoquets, au moins jusqu'au matin. Je m'aperçus alors que le chef n'était plus là. Je pris la lampe et je jetai un coup d'œil dans la cuisine, où j'entendais remuer d'une façon inquiétante. Marchant à quatre pattes, tortillant son arrière-train, — exactement comme un loup, — le vieux sauvage semblait renifler par terre une trace. Il avait l'air d'une fantastique et monstrueuse bête féroce, et la chose me frappa. Au sommet d'une armoire, mon chat, le dos hérissé, jurait d'une façon inquiétante. Et, leurs quatre têtes ébouriffées hors de l'immense couverture, les petites sauvagesses regardaient, muettes, avec une expression d'épouvante.

Je me hâtai de sortir et d'aller porter la bouteille au vieux Métis. Comme je m'y



attendais, il avait lâché l'appui de la maison, et je le trouvai couché de tout son long, et grognant des choses inintelligibles. Je faillis même tomber avec lui, en le ramassant. Je parvins enfin à l'emmener à quelques pas de là, jusqu'à un arbre contre lequel je l'assis confortablement. Je lui mis la bouteille entre les mains, et je le quittai, bien certain que les maringouins ne trouveraient pas assez de plaisir à sucer son vieux cuir pour le manger tout entier.

*

Auprès de la porte, je me heurtai presque à Schawaschkwan, toujours quadrupède. Je me demande encore aujourd'hui s'il avait véritablement flairé la trace de son ennemi. Ce fut, en tout cas, l'idée qui me vint à cet instant. Il importait, avant tout, de dégriser l'ivrogne, au plus vite.

Dans la cuisine, les seaux pleins d'eau



reflétaient sagement l'image de la lampe. Schawaschkwan n'avait pas gagné la première des trois marches extérieures, qu'il en recevait le contenu sur la tête. Je l'entendis souffler, tousser, éternuer, et, le prenant à bras-le corps, je le ramenai jusque dans mon cabinet. Après tout, mes fauteuils de cuir ne craignaient pas grand'chose.

Chose assez remarquable, la conscience lui revint très rapidement. Il promena autour de lui un regard attristé, et, montrant d'un doigt tremblant les rayons chargés de livres, il demanda :

— C'est là-dedans qu'est enfermé le savoir des blancs?

Je l'en assurai.

— Eh bien ! répondit-il assez singulièrement, qu'il y reste!... Aide-moi à aller me coucher avec mes femmes. Elles sécheront mes vieux os, qui sont tout trempés...

Le vieux ronflait entre ses quatre sauvagesses, et moi, demeuré seul, réfléchis-



sant à ses dernières paroles, je me disais qu'à tout prendre, la science des hommes blancs, à en juger sur les produits de notre industrie, venait d'être très justement condamnée.

Et je poussai un soupir mélancolique, car — n'est-ce pas ? — c'était bien moi et ma race qu'humiliait l'ivresse de ces deux vieillards.

V

VAGABONDAGE D'AUTOMNE

Le murmure de la faucheuse mécanique s'est tu depuis quelques jours. Les foins coupés, séchés, ont été entassés en meules, protégés de la gourmandise des animaux par des clôtures de fortune et, du feu, par des raies de charrue, qui tranchent en noir sur le tapis bleu et jaune de la prairie. Plus dociles, au fur et à mesure que s'engourdissent les mouches et les maringouins, les bêtes à cornes et les chevaux pâturent tranquillement le regain. Lorsqu'ils entrent, au matin, dans les parties les plus basses, où l'herbe, confite de ge-

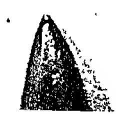
lée blanche, craque sous leurs pas, ils effarouchent d'immenses compagnies de grouses. Car les « poules de prairie » se sont déjà rassemblées, et c'est le signe que l'automne, le véritable automne est proche.

Vous vous réveillez au matin, et c'est pour vous étonner que, depuis hier, les bois aient déjà jauni. La gelée de quelques nuits s'est nourrie de tout le bleu des feuilles. Les moins fortes sont déjà mortes et servent de jouet à l'indifférence du vent.

Vous sortez de la maison, et il faut que vous leviez la tête. La migration d'automne s'annonce, en fanfare pressée, et des vols de canards inscrivent déjà leur géométrie sur l'ardoise du ciel. Nous n'en sommes qu'au début. Ce qui passe aujourd'hui, ce sont les sarcelles d'été, frileuses internationales de haut luxe, qui s'en vont, vers le sud, faire chatoyer au soleil la parure bleue de leurs ailes. Dans

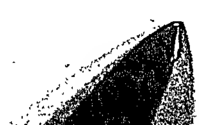
quelques jours, dès qu'il aura gelé à glace sur les tristes marais du Grand Nord, les cygnes, les grues, les dos-de-canvas, les colverts, les tadornes, les pilets, les siffleurs vont commencer à défiler, le cou tendu, en longs vols triangulaires. Ils cantonneront au hasard de la route, sur tous les étangs, dérangeant sans courtoisie les rats musqués occupés à travailler à leurs habitations d'hiver, sur les hauts-fonds de vase. Première symphonie criarde qui prélude aux puissantes orchestrations du vent.

Il est bon que l'automne se rythme sur cette violente musique. C'est l'époque de l'année où la terre prend sa revanche sur tout ce qui, depuis la première heure du printemps, a vécu à ses dépens. Alliées du soleil, les plantes, voici déjà des mois, ont lutté contre la terre pour s'enrichir de son propre bien. Elles lui ont dérobé tout ce qu'elles ont pu des éléments mêmes qui la composent. Par quelle secrète alchimie



ont-elles transformé en substance de plantes l'humus environnant? Au surplus, la conquête est territoriale, aussi. Elles ont pris les éléments, et elles ont pris l'espace. Mais voici l'automne, et le soleil, appelé aux antipodes par d'autres amies, leur retire son alliance. Dans le moment même que la plante croit triompher par le fruit, par la perfection de sa parure, elle s'incline vers la mort. A son tour, la terre reprendra sur la tige ou sur la feuille la substance qui lui avait été dérobée. La plante s'était alliée au soleil, la terre fera appel à la neige et au gel. Une fois de plus, ce cercle de la vie et de la mort, qu'on se flattait, tout l'été, d'avoir enfin brisé, se refermera. Tristesse pour la plante; joie magnifique pour la terre.

L'inquiétude se lit chez les animaux. Le rat musqué se hâte de construire sa cabane. L'ours erre dans les massifs d'épinettes et se nourrit mystérieusement d'aiguilles amères, dont la vertu lui per-



mettra de jeûner pendant cinq mois. La marmotte-gopher, la marmotte-siffleuse, le skunce entassent dans leurs terriers d'étonnantes provisions. Les lièvres hésitent à revêtir leur fourrure d'hiver, si blanche qu'elle tranchera sur la neige par excès de blancheur. Pour le moment, ils se piquent de taches claires, qui les révèlent immédiatement à l'œil, lorsqu'ils sont au gîte. Ils le savent, et, au moindre froissement des herbes sèches, ils détalent brusquement, puis, pris de remords, se mettent sur leur séant et dressent les oreilles pour examiner le danger. Cette minute de réflexion est mortelle, lorsque celui qui les a dérangés est un homme armé d'un fusil. Mais, ayez la patience de demeurer toute une journée, à quinze pieds de terre, observateur immobile dans la fourche d'un arbre, et vous serez étonné de voir combien le lièvre était sage. Survient un loup. Le lièvre fait un crochet, se coule sous un tronc d'arbre, met mali-



cieusement sur pied un compère. Voici deux lièvres à la fois, partant chacun dans une direction. Le loup hésite un instant. Lequel est le bon? Il en choisit un, au hasard, et, dix pas plus loin, dans ce bois clairsemé qui fourmille de gibier, un troisième lièvre détale. Cela finira toujours par une prise, parce que, n'en doutez pas, la louve aux aguets n'est pas loin. Mais il y a gros à parier que ce n'est pas le premier lièvre mis sur pied qui fait les frais de la chasse. Il s'est débrouillé. Demain, quelque autre se débrouillera à ses dépens.

*

... Je vais, aujourd'hui, faire mes adieux à la rivière. Pour les poissons, également, c'est la saison des migrations. Les brochets, les dorés, les esturgeons, les barbillons, qui ont, tout l'été, fréquenté ses eaux courantes étaient venus là pour frayer. Au fur et à mesure que la séche-

resse de l'été et du début de l'automne fait baisser le niveau des eaux, tout ce peuple se hâte vers les fonds larges et profonds du lac Winnipeg, où l'on peut vivre tout l'hiver. Seuls, quelques gros et paresseux poissons-chats s'enlisent dans la vase et demeureront jusqu'au printemps sans manger. (Encore un mystère à élucider!) Les autres descendent le courant, plus pressés de fuir que de manger. Je lancerai vingt fois, trente fois ma cuiller, avant que l'un d'eux se décide enfin à mordre.

En revanche, le vallon boisé s'est animé de singulière façon. Je ne parle point des étourneaux, qui palpitent et piaillent, innombrables, à tous les rameaux des arbres. Les dernières chaleurs ont pompé l'eau des étangs, et les chevreuils et les cerfs, peu soucieux de disputer contre les orignaux massifs leur place à l'abreuvoir, se sont dirigés vers la rivière. Peu leur importe que les bois y soient très forts! Ils ont refait leur tête, et il n'est point de hal-

lier, en cette saison, qui leur soit impraticable. Bien avant le coucher du soleil, le raire se fait entendre. Toutes les voix y sont, depuis le soprano du daguet, jusqu'à la basse pleine et sonore du dix cors. Étrange concert, qu'interrompt, parfois, le bruit d'une charge furieuse, froissant les arbres, et le choc des bois de deux rivaux.

C'est juste au-dessus du coude de la rivière, à la saline, qu'il faut aller, un soir de lune, pour assister à quelque beau duel.

Vous arriverez de bonne heure, avant que le soleil se soit effondré, vers l'ouest, dans le gigantesque brasier des soirs. Vous grimpez sur le gros tremble, aux trois quarts dépouillé de ses feuilles, que vous avez choisi pour poste d'observation. Derrière vous, la lune, déjà levée, projette des ombres fantastiques. Très loin, une chasse de loups sonne sa fanfare après quelque chevreuil blessé dans un combat

d'amour. Les chouettes, les hiboux, les grands ducs se répondent. Un vol d'oies aux sonores battements d'ailes passe à grand fracas, en répétant à tue-tête les ordres du chef de file : « Coua... Coua... Coua... » Cette bête longue, basse et souple, qui sort du fourré voisin, s'arrête pour frotter ses flancs à un arbre, prend le parti de se coucher par terre, se lèche sous l'aisselle, se relève d'un air inquiet, renifle l'air, darde dans votre direction des yeux ronds phosphorescents, découvre ses babines, jure, et rentre dans le bois à reculons, c'est un lynx. Vous l'avez bien dérangé. Il attendait l'heure propice pour se percher sur quelque branche, tout comme vous. Sans doute avait-il repéré quelque coulée de chevreuil. Vous avez peut-être sauvé la vie à quelque daguet insouciant. Vous avez, du même coup, compromis le repas du lynx. Vous regrettez d'avoir été éventé. Que de fois, en lisant sur la neige l'histoire de la nuit,

vous avez vu l'arbre sur lequel le gros chat de la forêt canadienne s'était perché, et vous avez calculé la force vive avec laquelle il s'était laissé choir sur les épaules d'un jeune faon! Une tache de sang sur la neige, des entrailles dispersées, des restes d'os et des débris de chair déchirée, mêlés de poils, la tête encore intacte de la victime, la trace tranquille du braconnier satisfait et repu... Mais le spectacle lui-même, vous n'avez jamais pu le voir...

Tant pis! Au surplus, vous n'êtes pas venu pour voir le lynx. Vous aviez bien remarqué, sur la glaise bleuâtre de la saline, les empreintes de la harde. Les allées et venues étaient nombreuses; les allures, diverses. Dans cette argile plastique, s'inscrivait toute une chanson d'amour et de guerre. Vous vous étiez essayé quelque temps à la déchiffrer. Puis, las, vous vous étiez assis dans l'herbe fauve et verte, pour fumer une pipe,

en vous répétant le sonnet de Jean Passerat :

Le cerf et l'amoureux, d'une diverse flamme
Qu'allume un mesme dieu, sont égaux en malheur ;
L'un souffre maint travail ; l'autre, mainte douleur ;
L'un court après sa bische, et l'autre après sa dame.

En ardeur et au rut, l'un crie et l'autre brâme ;
L'un est toujours en crainte, et l'autre a toujours peur ;
L'un est suivi d'envie, et l'autre du chasseur ;
L'un est léger de corps, l'autre est léger de l'âme.

O cerfs à quatre pieds, nous sommes vos parents,
Nous, les cerfs à deux pieds, qu'Amour a rendu bestes ;
Mais vous faites tomber vos cornes tous les ans.

Nous n'avons pas ce bien, dont plus heureux vous estes ;
Car, depuis qu'unefois sont connus, les amans
Jamais ne font tomber les cornes de leurs testes.

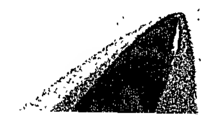
... Silence! La nuit est venue à pas de loup, et déjà toutes les étoiles se sont allumées dans le ciel taché de lait. L'ombre bleue des arbres diminue, au fur et à mesure de l'ascension de la lune. De



l'autre côté de la clairière, ce qui reste de feuilles au sommet des arbres ruisselle d'argent. Du bas-fond de la rivière monte, plus proche de minute en minute, la symphonie du raire.

*

Je commençais à frissonner sérieusement sur mon arbre, car de telles nuits sont fraîches. Un peu de rosée tombait, — qui se transformerait certainement en gelée blanche, au matin, et qui, pour le moment, faisait scintiller la pointe des herbes, tout autour de la saline dénudée. Mais, pour rien au monde, je ne serais descendu de mon observatoire. Il y avait toute cette musique de la nuit, — non seulement le raire bruyant des cerfs, mais aussi ces frôlements amoureux de deux branches l'une contre l'autre, le bruit que fait un oiseau lassé qui se retourne sur son perchoir, avec un claquement de bec et un



léger battement d'ailes, des allées et venues prudentes. qui froissent à peine les feuilles sèches, le bavardage rythmé des oiseaux de nuit, la brusque fanfare criarde d'une chasse de loups, des soupirs inquiétants, des souffles, et, de loin en loin, un cri d'agonie.

Brusquement, dans un bris de branches et dans un sourd piétinement de sabots, une harde de biches jaillit du bois, tout en désordre, et la lune, qui faisait reluire de clarté leurs dos, plaquait contre la terre leurs ombres, démesurément exagérées. Ce fut surtout à ces ombres que je m'intéressai tout d'abord. Le jeu des oreilles prenait des proportions fantastiques. Puis, en soprano aigu, le raire de trois ou quatre daguets se fit entendre, au moment même où les biches, enfin immobilisées, commençaient à lécher le salpêtre qui givrait l'argile bleu de fer. Les cerfs sortirent du bois, et, à mesure qu'ils débouchaient des halliers, ils redressaient

leurs bois, secouaient la tête pour se débarrasser des tiges de plantes grimpantes arrachées au hasard de leur course, et rejoignaient les biches. Celles-ci, amoureuses et inquiètes, se plaignirent sur un mode aigu. Sur un arbre voisin, l'ironie macabre d'un grand duc mit sa note funèbre dans cette symphonie d'amour. La rosée se mit à pleuvoir des arbres, et les dos de la harde brillèrent plus vivement.

Il me sembla alors que les biches mettaient quelque coquetterie à ne point céder trop vite à leurs jeunes amoureux. Il y avait cinq jeunes daguets, pour six femelles, et ils se mirent à courir de l'une à l'autre, les taquinant du bout de leurs merrains, recevant en réponse à la fois une ruade pour rire et un bramement mélancolique. Au moment même où il semblait qu'une femelle allait accueillir l'hommage du jeune daguet qui la serrait, elle se dérobait d'un souple bond, et le mâle, un instant immobile, lançait un raire che-



vrotant, et, comme pour se venger, se précipitait vers une autre femelle. Chaque fois que deux mâles se rencontraient, ils baissaient la tête, tous deux à la fois, et faisaient mine de s'élancer l'un contre l'autre. Aussitôt, intéressées, deux ou trois femelles s'approchaient, d'un pas dansant, comme si elles espéraient que les deux daguets allaient leur faire l'honneur d'un duel. Et mon cœur battait étrangement, si fort qu'il me semblait qu'il allait effaroucher la harde. Alors, je lâchais d'une main l'appui de la branche, pour comprimer ma poitrine.

Mais il me semblait, à la fin, que j'allais être déçu. Jusque là, tout ce bornait à un simulacre de combat et à un simulacre d'amour. Cela s'ordonnait devant mes yeux comme une féerie bien réglée. A tel point que j'en vins à me pincer pour savoir si j'étais vraiment éveillé. Et, au moment même où, lassé de cette comédie, j'allais me laisser glisser à bas de l'arbre,

pour protester à ma façon contre la coquetterie de ces femelles et la lâcheté des mâles, une fois de plus, la scène changea.

*

Le coup de théâtre arriva sous la forme d'un raire lancé par une puissante voix de basse-taille. Cela venait du sud, et, instinctivement, je tournai les yeux de ce côté-là, vers la lisière du bois. Presque aussitôt, précédé d'un fracas de branches brisées, surgit un mâle énorme. Il s'avança lentement, jusqu'à l'endroit où mouraient les dernières herbes, au ras de l'argile salée, et, là, il s'arrêta. Je le vis déployer lentement ses glorieux et magnifiques andouillers, qui, sous la clarté lunaire, luisaient comme du métal, et il se mit à raire de nouveau, de sa voix puissante et impérieuse. Aussitôt, comme s'il eût donné un ordre, le quadrille de la harde s'arrêta. Apeurées, les biches cherchèrent instinc-

tivement un flanc de mâle. Une d'elles n'en trouva point, puisque, comme je l'ai dit, elles étaient six femelles pour cinq daguets. Et c'est là que commença la véritable merveille. Soudain, respectueux et prudents, les daguets se mirent à reculer insensiblement. Leurs pinces semblèrent glisser sur l'argile de la saline, sans faire aucun bruit. Et, serrées au flanc de leur cavalier, les cinq biches appariées reculaient avec leur mâle. Je vis ces couples s'évanouir dans la pénombre et disparaître dans le bois.

Seule, restait en face de l'énorme dix cors la biche abandonnée. Elle était immobile, comme fascinée par un mélange de crainte et d'extase. Le cerf coucha ses andouillers sur son encolure, et cria de nouveau. Mais, cette fois, son raire, pour autoritaire qu'il fût, semblait adouci par un tremblement que je n'avais pas encore remarqué dans sa voix. En réponse, la femelle chevrota doucement. Le dix-cors

se mit alors à s'avancer, d'un pas décidé dont j'admirai la noblesse. A une longueur de la biche, il s'arrêta et se remit à raire. Puis, il allongea vers elle son naseau. Elle fit un pas, à son tour, et ils se trouvèrent ainsi, tête à tête, se flairant tendrement.

Presque aussitôt, au-dessous même de l'arbre sur lequel j'étais perché, j'entendis le bruit de branches froissées et brisées, et un nouveau cerf parut, tout près de moi. Comme le précédent, c'était un magnifique animal, dans toute la force. Il s'arrêta, souffla bruyamment, et gratta la terre du pied. Puis, il se mit à raire sur un ton de défi.

La réponse fut immédiate. La biche s'effaça silencieusement derrière son séducteur, et — en ce qui me concerne, du moins — la beauté de l'heure, les grands bois, les jeux de la lune sur la pointe des arbres, tout cela disparut. Il ne resta plus que les deux rivaux.

Ils s'avançaient l'un vers l'autre, au pas, d'abord. A quatre longueurs de corps environ, ils se chargèrent, tête basse, et leurs andouillers sonnèrent en se choquant. Ni l'un ni l'autre ne parurent ébranlés. Je les vis secouer leur tête — je me rappelle qu'ils soufflaient bruyamment — et je compris qu'ils voulaient dégager leurs bois. Ils reculèrent ensuite de quelques pas. Le nouveau venu, par un appuyé, esquissa un changement de direction, comme s'il cherchait à attaquer son adversaire de flanc. Je vis la croupe de l'autre ondoyer, tandis qu'il se déplaçait lentement pour faire face à l'attaque. Mais ce n'était qu'une feinte, et, au moment même où le protecteur de la biche tournait, l'agresseur chargea de nouveau. Je ne sais comment je fis pour retenir un cri, car, à ce moment, j'avais ardemment embrassé le parti du premier des deux dix-cors, et je souhaitais de tout mon cœur qu'il fût victorieux. Cela était d'une sen-

timentalité stupide, et je m'en blâmais moi-même.

A mon grand soulagement, le coup fut paré par une rapide demi-volte. Durant quelques minutes, les deux antagonistes cherchèrent à se pousser mutuellement. Le nouveau venu ploya ses jambes de devant, et, de nouveau, je fus angoissé, car je savais que c'était pour tenter de poignarder l'autre à la gorge. Mais mon ami devait être un duelliste consommé, et il suivit le mouvement, si bien que je les vis tous deux à genoux. Puis, celui dont je souhaitais la victoire se mit à reculer, et je doutai de nouveau de son triomphe. Je fermai les yeux, pour ne pas voir sa chute finale, et aussitôt, honteux, je les rouvris. Ils étaient, maintenant, séparés l'un de l'autre, et attentifs à se guetter. Sans doute l'un et l'autre étaient occupés à reprendre haleine.

L'assaillant chargea de nouveau, et ce fut comme un éclair. Au moment même

où il arrivait sur mon ami, celui-ci fit une large volte et, un bref instant, je vis son flanc tout ruisselant de lumière. Entraîné par son élan, l'agresseur glissa.

Ce fut sa perte. La seconde d'après, j'entendais le « han » sourd des andouillers qui choquaient ses côtes. Un instant, le vainqueur s'acharna sur cette masse écroulée. Puis, il se recula, et demeura un instant debout, dans son attitude défensive, la tête basse. Le vaincu se releva lentement, et je le vis regagner le fourré, d'une allure incertaine, comme s'il était saisi d'ivresse. J'avais vu des cerfs et des orignaux frappés à mort par ma carabine s'en aller de la sorte, et je savais que c'était son dernier combat qu'il venait de livrer.

Demeuré seul, le vainqueur leva la tête et cria. Son raire sonnait la fanfare du triomphe. La seconde d'après, il avait disparu avec sa biche.

Je m'aperçus que je grelottais, et je me

préparai à descendre, à ramasser un peu de bois mort et à faire une flambée, quitte à effaroucher tous les couples de cerfs amoureux des alentours. Mais je n'avais pas fini, cette nuit-là, d'en apprendre long sur ces mystères que la nuit canadienne ne dévoile qu'à regret, et à de rares curieux.

— Il faut pour cela, m'avait confié Schawaschkwan en une heure d'abandon, en arriver à aimer la nature comme une mère. Alors, elle obtiendra que soit levé un pan du mystère.

Ce fut un loup qui sortit du bois, sa large queue touffue tombante, tortillant ses reins souples, et s'arrêtant de flairer l'air et la terre pour jeter autour de lui des regards impudents. Il leva le nez de mon côté, et il m'apparut clairement qu'il savait qu'il y avait là un homme, mais qu'il n'en faisait pas grand cas. De mémoire de loup, jamais une balle n'a atteint son but pendant la nuit, et il va de soi que

la royauté de l'homme cesse dès que tombent les ténèbres. Oui, il poussa l'impudence jusqu'à s'asseoir comme un chien au milieu de la saline, et à gratter ses puces de ses pattes de derrière. Le clair de lune était magnifique, et je ne perdis pas le plus petit de ses mouvements. Il arriva à l'endroit où le combat avait eu lieu, et, là, il commença à s'intéresser vivement à quelque chose. Il bondit comme s'il allait attraper un gibier, et s'arrêta à l'endroit même où le cerf blessé était tombé. Il devait y avoir là un peu de sang — je m'en assurai au jour — et il n'en finissait pas de le flairer. Enfin, il s'assit sur son train de derrière, leva la tête très haut, et se mit à hurler.

C'était un hurlement lent et, tout à la fois, joyeux et sinistre. On comprenait très bien qu'il annonçait la curée prochaine. Aussitôt, de tous les coins de l'horizon, d'autres hurlements répondirent. Un second loup sortit du bois, je suppose

qu'il s'agissait du couple, car ils prirent le temps de se frotter le museau l'un à l'autre, — et l'appel devint un duo. Puis, tous deux prirent la trace du blessé, et ils entrèrent dans le bois à l'endroit même où la bête qu'ils allaient chasser maintenant avait disparu à mes regards.

Je me décidai à descendre enfin de l'arbre, parce que je commençais réellement à grelotter. La lune descendait petit à petit vers l'ouest, et de grandes ombres d'un noir d'encre de Chine s'allongeaient maintenant sur tout un côté de la saline. Je trouvai sans peine quelques saules secs et un peu d'écorce de bouleau, assez pour allumer un feu. C'était un véritable petit feu d'Indien, pas un de ces feux stupides, comme en allument les novices, qui vous rôtissent d'un côté, tandis qu'on gèle de l'autre. Aux yeux des profanes, mon feu n'avait l'air de rien. C'était une toute petite flamme, qui dansait entre mes jambes écartées, et que je nourrissais en lui jetant

de toutes petites brindilles de bois, comme si je m'amusais avec un tout petit démon familier. Ce démon familier me réchauffait doucement les mollets, les cuisses et les mains, tandis que, loin vers le nord, les loups, ameutés, avaient enfin rejoint leur proie dans quelque clairière, et qu'ils décrivaient autour d'elle un de ces grands cercles, qu'ils inscrivent quelquefois dans la neige, en attendant que le grand cerf wapiti, enfin vaincu par le froid de la mort, incline doucement sa tête entre ses pattes de devant et ne soit plus qu'une proie qu'on peut dévorer sans danger.

... Mais quand parut le matin jaune pâle, derrière la cime dépouillée des arbres, et que les premiers rayons du soleil firent scintiller le givre tout à l'entour de la grande saline, toutes les voix animales de la forêt se turent. On n'entendait plus que la chute monotone des feuilles, le bruissement du vent, et, là-bas, dans le bas-fond, où fumait un brouillard

bleu, l'écoulement tranquille de la rivière.

★

Vinrent d'autres journées d'automne, tour à tour sombres ou lumineuses. Tantôt c'était l'hiver qui essayait sa domination prochaine, et de gros nuages noirs, pansus, roulaient très bas, jusqu'à se déchirer à la cime des arbres. La pluie et la neige fondue se succédaient alors. Puis, arrivait, chantante et joyeuse, la fureur du vent, et les nuages, déchirés, déchiquetés, s'éparpillaient en guenilles sales aux quatre coins du ciel. C'était l'époque où les canards et les oies se pressent de voyager. Ils s'arrêtaient, en passant, sur nos étangs, comme on fait à une auberge, et avec le même sans-gêne. Leur fanfare discordante appelait les égarés et criait les nouvelles du Grand Nord. Ils effarouchaient les rats musqués, s'éclaboussaient, se disputaient, se battaient. On était loin des mœurs

d'été, où chaque famille de canards avait son coin bien à elle, dans les roseaux, où, lorsque deux mères canes, suivies de leurs halbrans, nageant tranquillement, ridant à peine l'eau d'un sillage en forme de V, se rencontraient, elles se coin-couinaient poliment un mot, s'offraient réciproquement les honneurs du passage avec une manière de bonne bourgeoise de se dire : « Après vous, ma chère! »

Mais, là, on avait affaire aux grands voyageurs, qui trouvent qu'ils ne vont jamais assez loin, qui se forment en caravanes criardes, comme celles de l'agence Cook, qui affectent de mépriser l'endroit où ils s'arrêtent quelques heures, et qui se disputent la meilleure place au soleil, ou à l'abri du vent. Pour ceux-là, j'étais sans pitié. Je les laissais s'avancer en groupes bruyants et stupides et je lâchais mon coup, certain d'enrichir mes terrines de grès de quelques succulents confits d'oie ou de canard.

S'il faisait beau, il me plaisait, au matin, de voir s'élever des bas-fonds ce brouillard argenté qui montait doucement, comme pour s'évader de la terre, qui se suspendait un instant aux arbres, puis retombait en minces gouttelettes irisées. Venait un rayon de soleil, qui le brodait délicatement de couleurs pâles. Puis, s'élevait le vent, et les dernières feuilles achevaient de tomber.

Les étourneaux venaient se poser sur les trembles dépouillés et se mettaient à jacasser. Le vol d'un geai bleu rayait d'un éclair la sombre surface des bois.

Vous pénétriez dans le bois, plein de l'odeur des feuilles sèches. Les petits lièvres avaient pris leur poil d'hiver, un peu prématurément, et leur blancheur était éclatante. Stupides, les gelinottes traversaient gravement le sous-bois, en faisant beaucoup trop de bruit de feuilles sèches froissées et de brindilles de bois dérangées. Elles s'arrêtaient soudain, s'apercevaient

qu'on les regardait, et cachaient leur tête derrière un arbre. Alors, faussement rassurées, elles faisaient la roue, et, sous l'éventail argenté de leur queue, montraient la laideur d'un croupion dénudé.

Le miracle, dans ces bois assombris par l'hiver, c'étaient ces fruits rouges des pembinas, échappés à tout, à la gelée, à la gourmandise des oiseaux, et qui brillaient comme des rubis perdus. On aurait voulu se rappeler exactement (et compléter) le poème tronqué de Sapho :

Comme ce fruit, sur la plus haute branche,
Oublié par la cueillette...
Non, il n'a pas été oublé,
Mais nulle main n'a pu l'atteindre...



VI

LA VIE ET LA MORT DU RAT MUSQUÉ CANADIEN

En dépit des maringouins, fléau des étés canadiens, j'allais fréquemment me promener jusqu'aux divers étangs qui entouraient mon ranch. Cette partie du Manitoba, que j'habitais, est une proie disputée entre la Forêt et l'Eau. L'homme la conquiert, pièce par pièce, au prix d'un effort dont on ne saurait méconnaître la grandeur. Ce déboisement, cet assèchement, grâce auxquels la culture s'étend d'année en année, c'est le travail même de nos moines d'Occident, défrichant, il y a

quinze siècles, les sylves marécageuses des Gaules.

L'Eau, la Forêt, deux beautés souveraines de la Nature! J'étais encore enfant, qu'elles exerçaient déjà sur moi leur fascination. Plus encore, quand je les ai mieux connues. Et lorsque, sortant de mon ranch, j'emportais une carabine, un fusil, ce n'était là qu'un prétexte à errer dans le bois ou dans le marais, pour regarder, et pour rêver.

... Je laissais de côté ces étangs, trop connus, plus rapprochés de la maison, abreuvoir de quelques centaines de bœufs et de chevaux fidèles aux abords immédiats de mon habitation, grâce à l'attirance de quelques tas de sel gemme soigneusement entretenus. Je traversais une de ces petites buttes sablonneuses, à la végétation maigre, qu'affectionnent les « poules de prairie », les tétras *cupido veneris*, s'il faut leur restituer leur état civil. Puis, franchissant avec précaution l'épais rideau

des saules, sans effaroucher les chevreuils et les cerfs, s'il s'en trouvait là, je m'engageais dans ces prairies secrètes, merveilleuses et perfides, que j'étais à peu près le seul homme à fréquenter.

Déjà, j'entendais au loin l'appel des oiseaux aquatiques. Perchés sur les hautes cimes de quelques arbres foudroyés, ou décrivant en l'air l'ellipse de leur vol, des rapaces surveillaient attentivement toute cette vie. N'en déplaise à notre sensibilité, les plus beaux paysages de la nature ne sont que des garde-manger, et il faut en prendre son parti. L'idylle cache le drame. Et le spectacle de l'un ne doit pas empêcher de goûter l'autre.

... Le plus sage était de ne point tenter de se frayer, à travers les hautes herbes, un chemin personnel. Trop de pièges sont cachés sous le foin sauvage. Mais, maints chemins, frayés par les bêtes sauvages, contournaient les fondrières et vous amenaient, au bord même de

l'étang, jusque dans les vibrants roseaux.

Si l'on avait négligé les précautions essentielles, votre arrivée était le signal d'une déroute générale. Vingt familles de canards éclaboussaient l'eau, cherchaient un refuge au plus profond des herbes, et les poules d'eau plongeaient en chœur. Puis, pour peu que vous eussiez trouvé, à l'abri d'une touffe de roseaux, un endroit discret et à peu près sec, pour vous asseoir tranquillement, au bout d'un instant, la vie reprenait son cours normal, et l'étang se peuplait à nouveau.



Votre rêverie ne durait jamais longtemps sans qu'elle fût distraite, tout à coup, par une apparition curieuse. C'était celle, entre les familles de canards, d'un petit animal. Seule apparaissait la tête d'un brun roux, effilée et pointue, à peine plus grosse que celle de ce rat d'égout que

connaissent les citadins. Le rat musqué vaquait à ses affaires.

Ce nom : *rat musqué*, prête à confusion. Sans doute, il s'agit d'un rongeur. Mais l'écureuil, le lapin, le lièvre sont aussi des rongeurs, et nous ne les confondons guère avec le rat. Fâcheux nom !

Quelque odieux qu'il soit d'appeler à son aide le jargon scientifique, il faut bien y avoir recours, si nous voulons restituer au rat musqué le droit qu'il possède à des alliances plus nobles. Buffon le décrit sous le nom d'*ondatra*, ce qui laisse encore subsister l'équivoque en raison de cette fâcheuse syllabe. C'est aussi sous ce nom-là que le brave Wyss — qui ne doutait de rien — le transporte de ses climats nordiques jusqu'à cette île ensoleillée du *Robinson Suisse*, vers laquelle s'évadèrent tant de nos rêves d'enfance. Mais dans les vitrines du naturaliste il porte officiellement le nom de *fiber zibethricum*, et, ainsi, il s'apparente de très proche façon

au castor, qui est aussi un représentant de la famille *fiber*.

Le rat musqué n'a pas la taille de son célèbre cousin. Il est une miniature de ce dernier, et des plus charmantes. Sa tête est un peu moins arrondie, son nez, beaucoup moins busqué. Mais ses incisives pendent de sa mâchoire supérieure, comme celles du castor, et dépassent de beaucoup la lèvre inférieure elle-même. Outils d'artiste, et non armes. Le pelage est moins riche, moins épais, et d'un or moins sombre que celui du castor. Mais il possède également la propriété de ne se point mouiller, tant que l'animal est vivant, par la mystérieuse vertu d'un lubréfiant naturel.

Le castor crée, lui-même, la plupart des étangs qui sont nécessaires à sa vie. Il est ce bûcheron actif et habile, qui excelle dans l'art d'abattre des trembles et des bouleaux, de les faire choir dans l'eau, de les y enchevêtrer de telle sorte qu'ils for-

ment l'armature d'une digue, qu'il suffira de colmater avec de la terre glaise. Et voilà un chef-d'œuvre d'architecture hydraulique, qui résiste même au temps. Tout à travers l'Ouest canadien, dans les endroits mêmes que la culture et l'industrie de l'homme ont asséchés, les digues des castors ont résisté au temps.

*

L'art du rat musqué est plus humble et plus éphémère. Il n'est pas moins étonnant. Lorsque arrive octobre, un instinct mystérieux rappelle au petit animal qu'il est temps de se préparer à affronter les rigueurs de l'hiver.

Allez, par une de ces belles après-midi, qui sont encore chaudes, vous installer auprès de l'étang. Votre arrivée effarouchera tout ce monde de voyageurs, qui fuient précipitamment les régions, plus septentrionales, où la glace a déjà fait son

apparition. Des oies blanches et grises, des pélicans, des cygnes et vingt espèces de canards se lèveront, dans une impressionnante cacophonie. Vous vous amuserez un instant à les voir tracer sur l'ardoise du ciel leurs géométries compliquées. Puis, tout disparaîtra, à la recherche d'un autre étang, hormis quelques grèbes et quelques foulques, qui ne sont point faciles à effaroucher, et ces canards noirs, qui savent depuis longtemps qu'ils ont le privilège d'être incomestibles, et d'échapper ainsi aux convoitises du chasseur.

Votre arrivée a fait plonger, aussi, toute une famille de rats musqués. Ils travaillaient, à quatre mètres de l'endroit où vous êtes, à édifier, sur un haut banc de vase, leur demeure d'hiver. Vous ne bougez pas. Une tête sortira de l'eau, pour vous examiner. Votre immobilité est de bon augure. La grosse bête que vous êtes cesse de faire peur à la petite bête qu'on est. Le rat musqué, sans vous quitter des

yeux, nage vers le plus haut fond de vase, et l'aborde. Vous pouvez le détailler tout à votre aise.

Vous lirez mieux alors, sur son arbre généalogique, sa parenté avec le castor. La grande différence est dans la queue. Celle du gros et noble cousin est plate, épaisse, courte, et garnie d'écailles, c'est un battoir, admirable instrument pour exécuter des travaux en pisé. Celle du rat musqué est, au contraire, longue, mince et flexible, squameuse, aussi, et aplatie, non plus dans le plan horizontal comme l'est celle du castor, mais dans le plan vertical. Il ne s'agit plus de « damer » de la terre, mais de faire un délicat travail de crêpissage.

Le petit personnage s'est, maintenant, tout à fait désintéressé de vous. Il vous a reconnu pour un être inutile, et ne vous croit pas capable, avec votre figure bonasse, d'être un personnage véritablement malfaisant. En quoi, du reste, il a raison

— pour l'instant, — son travail presse, et il entend bien profiter de cette belle journée d'automne pour l'avancer.

Le reste de la famille a reparu, et, voyant son chef au travail, reprend honnêtement sa tâche. Celle-ci consiste à aller couper, d'un bon coup d'incisives, une racine de roseau. Le matériau dans la gueule, les petites bêtes nagent, abordent l'îlot, viennent déposer leur butin au pied du chef de chantier, repartent aussitôt à la recherche d'une nouvelle racine.

Grave et calculateur, le père contremaître tourne et retourne la racine, la juge, la discute, en décide l'emploi. Il la happe d'un coup de dent et la met à la place convenable. Puis, il plonge à son tour.

Il reparaît, les pattes de devant jointes, uniquement pleines de mousse aquatique et de vase. De cette mousse, il lute les interstices laissés entre la racine qu'il vient de placer et la précédente. De

cette vase, il fait un mortier, qu'il applique à l'aide de ses pattes, et qu'il travaille d'un coup sec de la queue.

Ainsi se construisent, en quelques jours d'automne, ces huttes lacustres, qui domineront de deux ou trois pieds la glace et la neige de l'étang.

*

Ainsi, quand l'étang sera gelé, quand tombera la neige, les rats musqués pourront évoluer sur la glace, et venir se reposer, hors de l'eau, dans ces étonnantes maisons. De plus, ils amoncelleront, de place en place, des racines, dont ils feront leur nourriture. Etrange garde-manger, silo aquatique, unique aussi, comme la hutte, et dont les provisions même forment la paroi. Au centre, un espace vide sert de salle à manger.

Tant d'art et d'activité mettent le rat musqué en état d'hiverner confortable-

ment. Il est à l'abri du froid et de la faim. Pourquoi faut-il que, par un retour cruel des choses, ils le livrent au plus redoutable de ses ennemis : l'homme ?

Car c'est en hiver que la fourrure du rat musqué atteint sa perfection. Le poil est à la fois plus long, plus soyeux, plus foncé et plus solide. La nuance est plus foncée aussi, ce qui plaît davantage à l'esthétique, telle que la comprennent les femmes. Voici une industrie qui naît. Venez piéger avec moi.



Il y a sur l'étang cinq grandes loges, hautes de deux à trois pieds au-dessus du niveau de la neige. Depuis les premiers jours de gel, je les ai repérées avec soin. Ces cinq loges correspondent à cinq familles. Chacune de ces familles est d'au moins huit membres. Il convient, d'autre part, de laisser environ dix survivants

pour assurer la repopulation. C'est donc une trentaine de peaux que doit me fournir cet étang.

J'ai laissé passer tout le mois de novembre, bien qu'il ait été rigoureux, et toute la première quinzaine de décembre, sans me laisser tenter par cette proie. (Il est vrai que je chassais le chevreuil et l'élan.) Je sais qu'à partir du 25 décembre la fourrure sera « prime », — comme parlent les Canadiens-Français, — et que, d'autre part, les jeunes rats de l'année vont encore grandir et grossir un peu. Qu'ont-ils d'autre à faire, en effet, qu'à manger ou à se reposer? Autant, du moins, qu'on peut en juger, car, sous la glace, le mystère de leur vie est désormais inviolable. Ils vont partager le temps entre les garde-manger et les grandes loges. Cela n'est pas très fatigant.

... Un matin de la deuxième quinzaine de décembre, je rassemble donc mes pièges, je prends ma carabine, — on ne

sait jamais ce qui peut arriver, — je chausse mes larges raquettes à neige, et me voilà parti.

La grande poésie de l'Ouest canadien, c'est son hiver. Je sais bien, en en parlant, déplaire à tels pontifes de l'Immigration, qui voudraient persuader le monde entier que le Canada jouit, d'un bout à l'autre de l'année, d'un climat tempéré. C'est une attitude qui se comprend d'autant moins qu'il n'est guère de Canadiens qui ne préfèrent leur rude hiver à l'été. Et cela est justice, car il n'est point de spectacle plus beau que celui de la forêt canadienne sous la neige.

Nous ne sommes pas encore à la période des très grands froids. (Ils viendront en janvier.) Pour le moment, le thermomètre s'amuse entre — 10° et — 20° centigrades. Cela entretient dans l'air juste assez d'humidité pour permettre cette combinaison matinale de légère brume et de givre, qu'on ne connaîtra plus en jan-

vier, à l'époque des grands froids de —35° à —40° et au-dessous. Il est rare, dans l'Ouest canadien, que le temps soit couvert en hiver. Le soleil est de la fête. Il y a un ciel pâle, et l'astre paraît d'un diamètre assez petit. Mais chacune des facettes de la neige, chacun des diamants du givre accroche au passage un rayon lumineux, en extrait subtilement la couleur simple qui lui plaît le mieux, et la renvoie par un jeu savant. Tout cela, discrètement tamisé par le brouillard. Une féerie!

J'ai marché lentement, parce que le grand-livre de la nature est là, tout grand ouvert sous mes yeux, et que la curiosité me pousse à le lire, chemin faisant. Il y a d'innombrables traces de lièvres, et pas mal de pistes d'hermines. (Prendre des hermines, cela aussi est d'un piégeage facile, et me réservera quelques joies, lorsque j'aurai épuisé la tournée des nombreux étangs qui sont à ma portée.) Je recoupe aussi la trace d'un gros chevreuil

mâle. Les pinces sont profondément marquées dans la neige. Les loups l'ont poursuivi. (Je sais, maintenant, pourquoi mes chiens ont grogné cette nuit.) Cette large empreinte ronde, un peu plus loin, c'est celle d'un lynx. Je placerai un collet à cette coulée, car il repassera ici, dans une dizaine de jours, au plus. Je connais les habitudes de sa famille... Les lièvres attendent, pour partir, que mes raquettes aient frôlé le tronc d'arbre renversé sous lequel ils étaient gîtés. Des perdrix canadiennes — il s'agit en réalité de gelinottes — cachent naïvement leur tête au passage, s'imaginant que je ne les verrai pas. Des poules de prairie, réveillées de leur sommeil sous la neige, s'envolent brusquement et se perchent, à quelque cent mètres de là, sur un haut cimeau.

... Me voici arrivé à l'étang. J'ai traversé, sur mes raquettes, la neige amoncelée dans la ceinture de joncs et de roseaux, dont les feuilles, confites par le

gel, crissent sous mon poids. Je suis sur la surface immaculée, légèrement écorchée, seulement, par la trace d'un loup en maraude. J'arrive à la première butte. J'appuie contre elle ma carabine, je dépose mes pièges, je tire de ma ceinture la hachette.

J'ouvrirai la hutte du côté du midi, parce que c'est de ce côté-là que le constructeur a fait la paroi moins épaisse. En quatre ou cinq coups de hache, précis, j'ai découpé un panneau qui s'inscrivait dans un cercle de trente centimètres de diamètre. Une fois de plus, j'admire la texture de racines, de mousses et de boue qui fait la plus hermétique des cloisons. De plus, le jeu de l'évaporation de l'eau, à l'intérieur de la hutte, a doublé la paroi d'un placage de glace sombre et luisante, qui est une protection nouvelle. Le rat musqué ignore le principe de la condensation sur la paroi froide, mais il sait en profiter.

C'est maintenant que commence le moment vraiment pénible, du moins pour les gens qui ont les mains sensibles au froid. Il s'agit de quitter le bon moufle chaud, qui recouvre la main droite, et de bander un des pièges à palette qui traînent sur la neige. Par —15° ou —20°, tripoter un objet de métal n'est pas absolument une plaisanterie.

Le piège armé, il s'agit de le placer. Le fond de la hutte n'a rien du plancher. C'est de l'eau, sombre et sans transparence. Il faut donc, maintenant, retrousser courageusement sa manche, offrir l'avant-bras nu aux couteaux du froid, puis, sans hésiter, plonger la main dans l'eau.

Elle n'est point froide. Comparativement, du moins, à la température extérieure. Et l'on n'éprouve aucune peine à tâter l'emplacement sur lequel on va mettre son piège. Un, deux, trois, quatre trous débouchent de la vase à la hutte.

Entre ces trous, une plate-forme, recouverte par quatre ou cinq centimètres d'eau. C'est là qu'on va placer le piège, en ayant bien soin que ni la queue du piège, ni la chaîne qui prolonge cette queue ne fassent un obstacle aux abords des trous. Puis, on remet soigneusement le panneau qu'on avait enlevé, et on lute avec de la neige les fissures qu'on a produites.

La chaîne du piège est terminée par un anneau, qu'on a eu soin de garder au dehors, et dans lequel on fera passer une branche d'arbre, afin d'éviter que le rat, pris, n'entraîne le piège dans une de ces galeries aquatiques dont nous avons vérifié l'existence, et au fond de laquelle il serait perdu.

*

Tous les pièges sont placés : un par hutte, et un dans chacun de ces petits

garde-manger qui paraissent actuellement visités. On se rend très souvent compte de la présence d'un rat musqué, dans ceux-ci, en frappant la paroi du plat de la hache. S'il y a un rat, occupé à grignoter les racines dans cet aquatique silo, il plongera, et vous entendrez sous la glace un de ces « flouc » sur la nature duquel il n'y a pas à se méprendre.

Il est encore de bonne heure. Dans votre sac inépuisable, vous avez emporté un sandwich, du thé, une petite bouilloire, du sucre et une tasse. Vous vous dirigez maintenant vers la lisière du bois. En quelques minutes, vous avez ramassé un tas de bois sec, et quelques écorces. Vous avez construit et allumé un de ces petits feux de sauvages, qu'on alimente brin par brin. Car les grands feux que font les novices sont une hérésie. Ils vous rôtissent sans vous réchauffer. Assis sur un arbre renversé par le vent d'automne, le feu entre les jambes, vous mangez votre

sandwich, vous buvez du thé bouillant, vous fumez délicieusement. Puis vous retournez à vos pièges.

Pour s'assurer qu'on a fait une capture, il n'est point nécessaire d'ouvrir la hutte. Il suffit de tirer légèrement sur la chaîne du piège. Si un rat est pris, il résistera. Il arrivera même que vous l'entendrez crier. Aussitôt vous enlevez le panneau.

Il apparaît, les crocs saillants pour une défense inutile. Un coup du manche de votre hache mettra fin à cette agonie. Vous le dégagerez des mâchoires du piège. Vous rebanderez les ressorts de celui-ci. Vous nettoierez avec soin l'intérieur de la hutte, et vous replacerez votre engin pour une nouvelle capture.

Votre tournée finie, il ne vous reste plus maintenant qu'à rentrer chez vous, avec votre chasse. Et, le soir, à la veillée, entouré de vos chiens et de vos chats, qui sont friands de la chair du rat musqué, vous procéderez patiemment à l'opération,

pas très ragoûtante, du dépouillement de vos fourrures, que quelque marchand français revendra peut-être à quelque élégante Parisienne sous le nom assez trompeur de « vison d'Amérique »...

VII

CHASSES D'HIVER

Il n'est pas un Canadien qui ne préfère, secrètement ou ouvertement, l'hiver à toute autre saison. Au surplus, il m'est souvent arrivé d'interroger des hommes du Nord, Suédois ou Norvégiens, et j'ai toujours remarqué chez eux la même préférence. Il est assez naturel que les Méridionaux s'étonnent d'une telle prédilection. Il est plus étonnant encore de constater que la plupart d'entre eux, lorsqu'ils ont passé un hiver dans l'Ouest canadien, se surprennent à être d'accord avec les Nordiques.

Pour qui aime les jeux de la lumière et des couleurs, rien n'est plus beau que l'hiver. Vous vous réveillez alors qu'il fait encore nuit, et vous pestez contre vous-même parce que vous avez été trop paresseux pour vous relever et pour entretenir le feu. La tête à peine sortie de dessous vos couvertures, vous constatez que vos draps sont couverts d'une pellicule de glace, à l'endroit où s'est adoucie votre respiration. Votre premier mot est tout autre chose qu'une prière, et votre premier mouvement est de rentrer votre tête avec mauvaise humeur. Mais vous savez par expérience — la vôtre est la seule qui compte! — que la mauvaise humeur punit toujours son homme. Alors, vous prenez le bon système qui consiste à vous moquer de vous-même. Vous n'avez pas plus tôt blâmé votre paresse et votre peu de courage, que la force vous revient. Vous sautez à bas de votre lit, vous jetez une fourrure sur vos épaules, et, en route

Cliché Pacifique Canadien.

APRÈS LA CHASSE.



Cliché Pacifique Canadien.

CHASSEUR D'ORIGNAL.

vers le poêle! La veille au soir, vous aviez prévu votre négligence, ce qui est bien, et vous aviez taillé des copeaux dans du bois sec, à grands coups de votre couteau de poche. Vous les retrouverez là en tas. Deux minutes à peine, et déjà le feu ronfle joyeusement. L'eau est gelée, le pain est gelé, le lait est gelé. Rien de tout cela ne vous empêchera de déjeuner joyeusement, dans quelques instants.

Vous êtes habillé. Instruit par l'expérience, vous vous étiez rasé la veille, afin de ne pas offrir au froid une surface trop fraîchement grattée à neuf. Vous avez mangé quelques biftecks, car l'hiver de l'Ouest canadien n'est indulgent qu'aux hommes qui font de solides repas de viande. Vous passez par-dessus votre chandail une grosse veste de laine, vous enfilez deux paires de moufles l'une par-dessus l'autre, vous prenez votre carabine, et vous voici dehors.

Le soleil se lève et, vers l'est, le bois

disparaît dans une brume de cuivre. Un coup d'œil à l'écurie, en passant; Martial, fidèle à la consigne, a soigné les ponies. L'intérieur de l'écurie est tout luisant de givre. Les clous sont garnis de brillants. Sous la couverture, le long poil d'hiver des chevaux est couvert d'une carapace de glace. C'est une protection naturelle contre le froid. Elle leur épargne les congestions.

Rassuré sur le sort de vos ponies, vous jetez à peine un coup d'œil distrait sur le troupeau de bêtes à cornes, tout blanc de givre, lui aussi, qui fait le cercle autour de l'abreuvoir, tandis que ce gringalet de Martial, pas frileux, en vérité, guère plus vêtu qu'en été, se réchauffe en pompant. Au fait, vous-même ne sauriez pas qu'il fait très froid, si la fumée de votre maison et de celle des La Ronde, au sortir même de la cheminée, ne retombait lourdement.

A mesure que le soleil monte, la brume du matin devient plus rose. Tous les arbres

ont leur parure de diamants. Nulle maîtresse de rajah n'a jamais rêvé les trésors que l'hiver donne chaque matin à la forêt. Les grands roseaux qui bordent les étangs sont autant de sceptres de platine, richement ciselés, rehaussés de gemmes. Certes, il s'agit d'un souverain terrible, autant que magnifique. Il a à sa disposition de redoutables moyens de torture. Et si vous n'y prenez garde, vous sentirez des pointes acérées vous piquer les pommettes, et des étaux d'acier vous serrer cruellement les os du front. Mais vous avez observé les rites nécessaires. Vous avez rabattu, jusque sur vos sourcils, la double visière de fourrure de votre « casque ». Quant aux griffures sur les joues et sur le nez, il n'est, pour les conjurer, que telles frictions énergiques, avec une poignée de neige.

Vous entrez dans le bois et, sur la neige fraîche, toute l'histoire de la nuit est inscrite. Les petits lièvres — ils sont tout blancs, maintenant ! — ont rebattu à

neuf leurs chemins. L'hermine, qui sautille en appuyant ses deux pattes de devant l'une à côté de l'autre, et laisse parfois derrière elle la trace de sa queue, a dessiné les dentelles les plus capricieuses en apparence. En apparence seulement! Son but secret était de surprendre un lièvre au gîte, et de le saigner proprement. Il y a encore la trace d'un vison, qui, effrayé par quelque loup, est monté sur un arbre, en est redescendu, et s'est dirigé ensuite du côté de l'étang, dans l'espoir de pénétrer jusque dans une loge de rat musqué, afin d'y faire un repas de choix. Quant aux loups, pour s'épargner toute fatigue, ils ont suivi le chemin des traîneaux, dont le fond est poli par le frottement des patins.

Vous sortez du bois, vous entrez dans la grande prairie que vous avez eu tant de mal à faucher, l'été dernier. Dans le bois, la neige était toute bleue, douce à l'œil. Ici, maintenant que le brouillard du matin

s'est évanoui, la lumière glisse, pirouette et rebondit durement sur cette surface unie. Il y a tellement de cristaux de glace suspendus dans l'air, que l'enveloppe blanche de cette lumière déchirée laisse tomber à pleins sacs des confetti de toutes les couleurs du prisme. Il arrive que, par endroits, ils se groupent comme il convient pour recomposer la plus éblouissante lumière blanche, telle que votre œil la supporte à peine. Le plus souvent, par une habile jonglerie, les couleurs complémentaires dansent côte à côte, sans se mêler, dans une chorégraphie nacrée.



Cette longue coulée s'ouvre à l'est sur une immense prairie, à peine coupée de touffes de saules et d'étangs. En dehors de ces gros lièvres de prairie, qu'on appelle des *Jack-rabbits*, et des grouses, il ne semble guère, à première vue, qu'aucun

gibier fréquente, en hiver, cette immensité ouverte à tous les caprices du vent. Est-ce pour s'amuser à courre ces insaisissables lièvres, ou pour d'autres motifs infiniment mystérieux, que les loups y fréquentent, alors qu'on s'attendait à les trouver au bois ? Aux premières tempêtes, cependant, lorsque la neige est molle et collante, j'y ai souvent pris des loups. Monté sur Mary, ma petite jument blanche, simplement armé d'une matraque, je circulais entre les saules, jusqu'à ce que je voie se lever, devant moi, un loup, de cette allure paresseuse et basse qui ne trompe pas. Il vient de manger, et il a l'estomac plein.

Si vous êtes suffisamment loin du bois, il est à vous. Le jeu consiste à le faire courir, toujours en cercle, en poussant une pointe vive pour le couper du bois, chaque fois qu'il fait mine de s'y diriger. Au début, pendant quatre cents mètres, vous désespérez. Il a pris, devant vous, l'allure

souple d'un lévrier. Mais la neige lui pèse aux pattes, et le repas qu'il a dévoré lui remonte vers la gorge. Tout à coup, il tourne la tête avec inquiétude. Il se désunit aussitôt. Il est à vous, du moins si vous savez le manœuvrer.

Il vous semblera, par instants, qu'il s'est ressaisi. Il a fait un brusque crochet, — et notez qu'il profite à merveille du léger couvert d'une touffe de saules nains, — il pointe à grande allure vers le bois. Mais, avant même que vous l'ayez remarqué, la jument l'a vu. Elle a pivoté sur ses pattes de derrière, d'elle-même, et vous a presque déséquilibré. Mais vous êtes cavalier, et vous avez repris instantanément votre assiette. Vous galopez, attentif, et la bonne odeur de votre monture monte, chaude, jusqu'à vous. Vous avez regagné les quelques mètres d'avance que le loup venait de prendre sur vous. Il tourne de nouveau la tête, et feinte à droite et à gauche, avant de prendre un

nouveau parti. Il faut, cependant, qu'il se décide, parce que vous êtes déjà presque sur lui, la matraque levée. Votre jument renâcle bruyamment. (Elle adore ce jeu, mais elle a, tout de même, légèrement peur.)

Voilà le crochet rapide du loup. Mais, cette fois-ci, vous vous y attendiez, et votre corps s'est incliné du bon côté, tandis que la jument tourne court. Il y a dans cette direction un étang assez vaste, que vous connaissez bien, pour y avoir, à la pleine lune d'octobre, fusillé des oies. C'est le dernier espoir du loup, car il se peut que la glace le porte et ne porte pas encore votre cheval, ou que la surface en ait été balayée par le vent, ce qui ne vaut guère mieux.

Mais, justement, ce vent a amoncelé tout autour de l'étang, dans les roseaux, un haut banc de neige qui n'est pas encore tassée. Vous y arrivez presque sur la queue du loup, et il s'y enfonce. Au moment

même où votre matraque s'abat, vous avez la vision de cette gueule immense, baveuse, de ce nez méchamment froncé, de ces oreilles couchées en arrière, de ces dents jaunes, de ces yeux injectés de sang. Mais le coup a porté où vous le vouliez, en plein sur les reins. Il vous a semblé entendre le bruit des vertèbres qui se rompaient. (Mais cela, c'est peut-être l'effet de votre imagination!) Vous vous hâtez de redoubler, tandis que la bête, blessée à mort, fait un dernier effort pour mordre les jambes de votre monture.

J'ai vu des Métis exceller à cette chasse passionnante, au point de dédaigner la matraque. Napoléon Brazeau, le cow-boy que j'ai eu longtemps à mon service, se laissait choir sur le loup, plongeait sa main gantée dans la terrible gueule, et saisissait l'animal à la racine de la langue. Il paraît que, sous cette prise, il perd le pouvoir de mordre. Napoléon lui passait alors un gros bâton court dans la gueule,

en travers des mâchoires, qu'il arrivait à ligoter. Il ficelait, ensuite, les quatre pattes du prisonnier, qu'il amenait ainsi vivant à la maison, et qu'il faisait tuer par son chien pour l'aguerrir. Mais cette suprême finesse du sport ne m'a jamais tenté.

De toutes les chasses, celle-ci est une des plus passionnantes. Elle est, en effet, le triomphe du cavalier aussi bien que du veneur. Et, par surcroît, elle permet de constater la justesse de la pensée de Vigny :

... Souffre et meurt sans parler.



... Mais « où m'égaré-je »? dirait le bon vieil Isaac Walton. Pour avoir traversé un bout de prairie plein de neige et de lumière, je me suis laissé entraîner à la suite d'un souvenir.



... J'arrive donc au bois, de l'autre côté

de nos meules de foin, par un beau jour d'hiver, net et cinglant. En me retournant et en regardant vers le sud-est, assez haut dans le ciel, je puis voir que le soleil s'est doublé de deux images parhéliques. C'est la féerie même, et l'on s'arrêterait pour contempler le spectacle... s'il ne faisait pas si froid. Imaginez, à droite et à gauche du soleil véritable, deux images de l'astre, réduites en grandeur et en intensité lumineuse. L'une est rejointe à l'autre par un vaste arc-en-ciel, et, tout autour du vrai soleil, s'esquisse une croix de Malte, également faite de toutes les couleurs du prisme. Cette féerie lumineuse implique une température bien au-dessous de trente degrés Fahrenheit. Quelque chose comme trente-cinq degrés centigrades au-dessous de zéro. Dix degrés plus bas, la féerie serait encore plus belle. Quatre faux soleils en croix, au lieu de deux, et l'arc-en-ciel forme une circonférence parfaite. Mais n'oubliez pas que si vous vous arrêtez trop

longtemps à regarder ce spectacle, vous êtes bon pour toutes les tortures du froid. Le coup de poignard aux pommettes et au nez, un bon tour de vis de l'étau vous serrera les tempes, et, par surcroît, vos yeux de simple mortel seront plus qu'éblouis. Napoléon, qui était naturellement poète, accoutumait de me dire, devant de tels spectacles :

— Boy! l'hiver est si méchant qu'il a crucifié le soleil!

... Au dernier coup d'œil jeté sur la prairie, une petite poudre blanche de rien du tout court d'un bout à l'autre. Un ouvrier invisible, accroupi, qui polirait au papier de verre l'éblouissante nacre, et qui soufflerait sur sa poussière! L'ouvrier, c'est un méchant petit vent du nord-ouest, et la sagesse me conseillerait de rentrer. Car il peut faire tempête, et qui se soucie d'être dehors dans la « poudrerie »!

Mais ce vent choque déjà les unes contre les autres les branches des arbres.

C'est cela qui étouffe joliment le bruit de vos pas, lorsque vous chassez l'orignal ! Vous avez beau savoir que si la tempête se lève, dans le milieu de la journée, vous risquez tout simplement votre vie à vouloir traverser la prairie, le désir de tuer l'emporte sur la crainte de mourir. Plus tard, quand vous y réfléchirez, vous vous étonnerez qu'après mille et mille ans, l'héritage de vos ancêtres pèse si lourdement sur vous.

Pour le moment, vous prenez une résolution.

— Si, dans un quart d'heure, vous dites-vous, je n'ai pas relevé de trace d'orignal, je rentre à la maison !

Le malheur, c'est que, le temps de déranger trois lièvres et trois gelinottes, vous tombez sur une belle trace fraîche et profonde. La grandeur des allures, la sûreté avec laquelle l'animal se juge, l'empreinte, l'écorce éraflée d'un tremble, tout cela vous dit clairement qu'il s'agit d'un beau

mâle, tel qu'un chasseur peut concevoir quelque orgueil à l'abattre. Et vous voici sur la trace...

La chasse à l'orignal se fait suivant les principes bien connus des veneurs de tous les pays. Chasser un orignal, un cerf, un daim ou un chevreuil, en suivant ses traces sur la neige, c'est, tout d'abord, « faire le bois » et « détourner la bête ». Le chasseur novice qui s'amuse à suivre une trace, jusqu'au bout, sans jamais s'en écarter, fait buisson creux. D'après le vent, le temps, la saison, il faut arriver à préjuger du lieu où la bête s'est rembuchée. C'est affaire d'expérience, sans doute, mais aussi d'intelligence. La chasse suppose toujours la supériorité intellectuelle du chasseur sur le gibier.

— C'est peu de chose, me direz-vous, d'en arriver à raisonner mieux qu'un élan.

Pourtant, c'est une gymnastique de l'esprit qui en vaut bien une autre. Notez

que les animaux carnassiers sont toujours supérieurs, en intelligence, aux herbivores. Et il faut bien qu'il en soit ainsi; autrement, les carnassiers mourraient de faim.

Ce travail intellectuel accompli, je savais que mon élan, après avoir marché assez longtemps, dans la direction du nord-ouest qu'il suivait, — le nez au vent, afin de *sentir* tout danger devant lui, — avait certainement décrit une spirale, de façon à se rembucher quelque part, au sud-ouest de sa trace, et pas trop loin d'elle. Il pouvait ainsi surveiller le danger. Le chasseur qui l'eût suivi tout bonnement serait passé, à un certain point, sous le vent de l'orignal. A ce moment-là, l'ouïe et le nez de la bête découvraient le danger. L'animal était alerté, attentif, prêt à se mettre sur pied dès que ce danger deviendrait menaçant. Le jeu consistait donc, au lieu de suivre la trace elle-même, de décrire à bon vent, c'est-à-dire en se te-

nant constamment au sud-est de la trace, de vastes demi-cercles. Il y avait ainsi quelques chances de détourner la bête dans une enceinte très resserrée, et même, avec un peu de veine, de tomber à l'improviste sur elle.

C'est ce qui m'arriva, après une bonne heure de marche. Je marchais très lentement, et le vent avait augmenté d'intensité, tellement qu'il faisait vibrer toutes les branches de la forêt. Et, malgré l'abri des halliers, la neige, même dans ce bois, commençait à poudrer désagréablement. Ses petits hexaèdres durs, aiguisés à neuf, me criblaient cruellement le visage. Je fis une pause, parce que, sous la morsure du froid, mes yeux avaient larmoyé et qu'un peu de glace collait mes cils l'un à l'autre. Je venais de dégeler et de sécher mes yeux à l'aide de mes moufles de laine, quand il me sembla voir, vers ma gauche, une tache sombre sur la neige. Je demeurai immobile, me contentant d'armer doucement



Un lac dans la forêt.



Cliché Canadian National Railway.

PÊCHEURS DANS L'ONTARIO.

ma carabine. Puis la tache sombre bougea et quelque chose se précisa : une tête monstrueuse, ornée de larges bois plats. Je vis l'animal se mettre doucement sur pied, et il m'apparut dans toute sa splendeur. J'étais à bon vent, et, cependant, quelque chose l'inquiétait. Quelles ondes mystérieuses l'avertissaient qu'un ennemi était là tout proche, à le guetter? C'était un coup immanquable. Frappé à la nuque, un peu en arrière des oreilles, il s'écroula. Lorsque je fus auprès de lui, les mouvements qui l'agitaient encore n'étaient plus ceux de la vie. C'était le sang, qui, en s'écoulant, faisait palpiter une dernière fois les membres de l'animal géant.

La bête vidée et enfouie sous un amas de neige, pour la préserver des atteintes des loups, je me hâtai de reprendre le chemin de la maison. Alors, seulement, je mesurai toute mon imprudence. La neige, chassée par le vent, poudrait avec une telle vigueur, que, déjà, mes traces, mes pro-

pres traces, étaient effacées dans le bois. Il n'était pas midi, et on était en pleines ténèbres. Encore ce mot peint-il mal la chose! Il s'agit de ces ténèbres blanches, mille fois plus opaques que la nuit. La danse de cette impalpable poudre de neige mettait un écran impénétrable entre moi et les objets les plus proches.

J'atteignis la prairie, et, déjà, un banc de neige s'était formé à la lisière du bois, si haut, que j'y entrai jusqu'aux épaules. Hors de ce banc de neige, j'étais parvenu au cœur même de la tempête. A trois pas de moi, tout disparaissait dans le tourbillon des poussières de neige, emportées à grande vitesse par ce vent sauvage, qui, après avoir tordu, sur son chemin, la cime de tous les arbres de la forêt, hurlait d'aise, en pénétrant enfin dans son domaine de la prairie dépouillée. Je n'avais pas fait dix pas que j'étais perdu. Où était le sud? Où était le nord? Où était même ce bois que je venais de quitter?

La température avait dû descendre très rapidement, et il m'était impossible de demeurer immobile une seconde, sans me sentir dominé par le froid. Je savais, maintenant, qu'il allait me falloir lutter, et dans des conditions d'autant plus défavorables, que le grand froid et le vent unissaient leurs forces pour m'empêcher de respirer. La tête basse, pour soustraire mes yeux, autant que possible, au bombardement des poussières de neige, je marchais, m'appliquant à trouver un rythme qui me permît de résister des heures et des heures, s'il le fallait, jusqu'à ce que je pusse rejoindre le bois. Car je sentais très bien que j'étais en train de tourner en cercle et que ma volonté était impuissante à me remettre dans la ligne droite. C'était une espèce d'envoûtement qui pesait sur moi. De temps en temps, je calculais que j'aurais dû être, depuis une heure au moins, arrivé de l'autre côté de cette prairie, — pas même huit cents mètres! — et

tout près de ma maison. Et, cependant, je me trouvais toujours en pleine prairie, giflé par la neige, comme un prisonnier insulté, et sournoisement torturé par le froid, qui, de la façon la plus inattendue, me mordait les jarrets..., ces jarrets dont j'avais tant besoin pour tenir...

A ce moment-là, toutes les histoires tragiques de la tempête commencèrent à m'assaillir. Il y avait ce fermier allemand, qui, au sud du Manitoba, quelque part vers Morden, s'était égaré entre sa maison et son écurie, — dans un espace de moins de trente mètres, — et qu'on avait retrouvé trois jours après, gelé, mort, à un demi-mille de chez lui, au milieu des champs. Il y avait encore celle de ce Français qui était monté sur un arbre dans l'espoir de voir sa direction par-dessus la frénétique poudrerie de la neige, et qui, désespéré, sans doute, s'était laissé mourir au sommet de cet arbre. Tous les hivers, les journaux racontaient des histoires de ce

genre, et ces deux-là m'avaient particulièrement frappé, parce que j'avais connu les victimes. Il se trouvait, maintenant, que je vivais les mystérieuses minutes qui avaient précédé de telles agonies. Et des aisselles aux côtes, une transpiration glaciale achevait de me gêner dans la lutte sans pitié que je soutenais contre l'hiver.

*

Je m'étais souvent demandé, en poursuivant toute une longue journée une bête blessée à mort, quelle énergie extraordinaire avait bien pu la soutenir, au cours de son tragique chemin. Je me trouvais, soudain, transporté dans un état très voisin. Et il me sembla que ma volonté immédiate n'avait qu'une faible part dans ma résistance. Une sorte d'automatisme me commandait : « Marche ou crève ! » Et je continuais à marcher, pour mettre de mon côté toutes les chances de vivre.

J'ai parlé de volonté immédiate. Il me semble aujourd'hui, après réflexion, que je bénéficiais d'une sorte de volonté lointaine. A la place de la volonté immédiate, c'était un réflexe qui avait surgi, irrésistible, indiscuté. Le fruit, sans doute, de cette longue discipline morale et physique qui m'avait fait, durant des années, affronter les fatigues inutiles et les privations volontaires. A ce moment-là, ce qui me sauvait, c'étaient des années d'ascétisme.

Le soir vint, et les ténèbres blanches se muèrent en ténèbres noires. Le vent ne donnait aucun signe de lassitude. Je m'étais heurté deux fois à des meules de foin, et j'avais refusé de m'y donner du repos, de crainte que mes membres fatigués ne s'engourdissent. Ces deux rencontres avec mes meules de foin m'avaient fait espérer que je n'étais pas sorti d'un très petit cercle. Et j'avais encore une chance de salut : celle de ne pas m'être

laissé aspirer par le vent dans la grande et mortelle prairie de l'est, et de finir, à bout de ténacité, par rencontrer le bois, d'où je n'aurais jamais dû sortir, et où était le salut.

*

Et le salut vint de la façon la plus inattendue. Il me sembla qu'un aboiement lointain se mêlait timidement aux grandes orgues du vent. Je pris le parti de fermer les yeux, et de me laisser guider par ce bruit. Je n'avais pas fait vingt pas, que j'étais empêtré dans un banc de neige, et qu'en tombant, je m'écorchai le visage. J'étais enfin arrivé à la lisière du bois.

... Encore quelques chutes et quelques conflits avec des arbres que je ne voyais pas, et je me trouvai — toujours guidé par la voix du chien — dans le chemin des traîneaux. Je le reconnaissais à ce que, sous l'amoncellement de la neige fraîche qui le recouvrait, mon pied rencontrait

une surface lisse et la rainure du patin des traîneaux.

Presque aussitôt, par un jeu mystérieux des forces de la vie, je me sentis arraché au cercle magique de la tempête et de la mort. J'étais rentré dans mon individu, et, comme pour me faire accueil, ma pensée, jusque là engourdie, se remit à jouer.

*

La première chose qui me frappa fut le caractère même de l'aboiement du chien. Ce ne pouvait être que le chien de La Ronde qui aboyait, et il hurlait à la mort. C'est un thème sur lequel on ne peut jamais se méprendre, quand une fois on l'a entendu. Curieuse survivance! Cet appel grave et passionné que pousse le chien, c'est justement celui du loup, quand il convie ses frères à la curée. Voilà des milliers et des milliers d'années que le chien

est domestiqué, et il reproduit sans y manquer cette coutume de ses ancêtres les plus sauvages. Ce qui était primitivement l'appel à la nourriture, c'est-à-dire à la vie, est devenu le rite lamentable du deuil. La chose me frappa et, en même temps, je souriais de l'erreur du chien de La Ronde. Il ne m'apparaissait pas que quelqu'un d'autre que moi eût été en danger de mourir. Or, je savais, maintenant, que tout danger était écarté, et je me prenais à aimer la vie avec une ardeur nouvelle; j'en arrivais même à me réjouir de la tempête, du péril que j'avais couru et des heures d'agonie que j'avais vécues, parce que tout cela donnait à la minute présente ce prix que nulle richesse ne saurait payer.

... La délicieuse minute! Je me trouvais, maintenant, à quelques pas seulement de la cabane des La Ronde, et leur fenêtre découpait dans l'obscurité une clarté rose. Le maudit chien continuait à

hurler, dehors, à demi couvert de neige, face à la hutte. Je n'y fis pas attention; j'allai jusqu'à la maison, et, sans même prendre la peine de secouer la neige qui me couvrait, j'allumai la lampe et le feu.

J'en étais à me changer rapidement, lorsque l'on frappa. La Ronde entra.

— Boy! dit-il, te pourrais-t'y me prêter six planches, de la belle planche?

— Qu'est-ce que tu veux en faire?

— Un cercueil pour le beau-père.

— Quoi! Le Chétèque est mort? Mais il n'était pas malade?

Et, tout aussitôt, je compris pourquoi le chien s'obstinait à hurler à la mort...

— Eh oui; l'est mort c't' après-dîner.

— Et comment cela?

Je voulais dire: « De quoi est-il mort? » Mais le Métis entendit autrement.

— Comment qu'il est mort? J' vas t'y dire, boy. A matin, l'a dit qu'il se sentait fatigué, et l'est resté étendu par terre sur sa couverture. Nous aut's, on n'y a pas

fait beu attention. Puis, y dit comme ça :

« — J'ai ben fret les jambes. » On y a mis des couvertes, et l' capot de fourrure de ma vieille. Puis comme y disait encore qu'y avait fret, j'a déshabillé mon poney de sa couverte, et j' l'a encore mise sur les jambes du vieux. J'y ai tâté les jambes. Croiè-moiè, croiè-moiè pas, all's étaient froides comme un morceau de bois sec. Qu'y m'a r'gardé, à c'moment-là, et qui m'a dit :

« — Te peut-t'y aller querir un prêtre ? »

— Pensez-vous ! avec la tempête qu'y faisait!... M'étonne que vous vous soyez pas écarté, dans c'te beau temps de chien!... Alors, j'y dis :

« — Le père, faut pas y penser à ça! Vous allez pas mourir, bien sûr. »

— Y s'a mis à geindre. Ma pauv'femme, de voière son père de même, all' en était toute revirée. Et les enfants qui braillaient !

« — Ah! qu'y m' dit, te me l'assures, au moins. Parce que vois-tu, dans le temps, j'a volé un ch'oual... J'a jamais osé m'en confesser, ça m' r'vient de même.

« — Pensez-y pas! j'y dis encore...

— Mais lui, tout le temps, y geignait :

« — Mon Jésus! Dire que je vais mourir sans confession!

— L'a râlé pendant des heures, et, de temps en temps, y parlait de ce ch'oual qu'il avait volé. Ma femme braillait :

« — Oh! Patrice! mon père qui s'en va aller en enfer.

« Tais ta gueule! que j'y dis. T'en sais rien. Te voiès pas que l'bonhomme déraisonne.

— Tout de même, il a passé comme ça. Eh bien! boy! jamais je ne l'aurais cru. Lui qu'avait vécu quasiment cent ans! Mort à c't'heure! Lui qu'avait été si fort! Mort... Personne ne cabressait mieux un ch'oual marron que lui... Mort!... C'est

pas croyable... Prête-moiè d' la planche pour y faire un cercueil... »

Et, comme il partait pour aller prendre ses planches, il revint sur ses pas pour me dire :

— Dis donc! y a deux mois, j't'a emprunté un sac d'avoièue. T'étais pas là pour me l' prêter, j'a plus pensé à te l' dire. Mais faudrait pas croière que j'te l'a volé, boy. J' te l' dis maintenant. C'est qu'un emprunt... J' te l' rendrai, boy, quand je pourrai...

La neige entrait par la porte entr'ouverte. Avant de la refermer sur lui, il me dit encore :

— Oui, je t' le rendrai, boy! C'est ben assez de mon beau-père en enfer, dans la famille.

Je pris le temps de dîner, et je m'en allai chez les La Ronde rendre un dernier hommage à la dépouille du vieux. Dans un verre, madame La Ronde avait versé un peu d'eau bénite, conservée dans une

bouteille que je connaissais bien. Un rameau y trempait. Effondrée sur une chaise, la grosse Métisse égrenait son chapelet, en pleurant. La Ronde et Martial achevaient d'ajuster le cercueil. La pièce était pleine de copeaux et le plus jeune des enfants jouait avec...

— Quand l'enterre-t-on? demandai-je à La Ronde.

Il me regarda un instant, comme ahuri par ma question.

— Mais vers le printemps... Les chemins sont bien trop mauvais pour aller au village... Le voyage est trop long... Et puis, on userait ben une hache à creuser le sol, à c't' heure. Y a pas de pelle qui y mordrait... On va l'habiller de son cercueil, et l'installer sur le toit de l'étable, où qu'y risquera pas d' se gâter... Et ce soir même! parce que, tu sais, avec la chaleur du poêle, ça serait à y plus tenir demain matin...

Au fait, il avait raison...

Ce soir-là, tandis qu'assis à côté de mon poêle chauffé au rouge je rêvais paisiblement sur un livre, — tandis que, dehors, la tempête continuait à faire rage, — je songeais combien il était admirable que ce fût la mort du Chétèque qui m'eût, ce jour-là, arraché à la mort.

VIII

VERS L'OUBLI

On est jeune, on s'est choisi, loin des hommes, un coin tranquille que l'on aime, et l'on s'imagine que cela durera toujours. A vrai dire, — Hazlitt l'avait fort bien noté, — la jeunesse porte en soi le sentiment de l'immortalité. Quel jeune homme croit vraiment à la mort? J'avais vu mourir, et je n'y croyais pas. Je ne m'imaginais point que cette existence que je m'étais créée pût périr. Je venais d'être, pendant plusieurs années, le souverain absolu — après Dieu et le roi d'Angleterre, mais Dieu était indulgent, et le roi

d'Angleterre était bien loin! — de ces étonnants milliers d'acres de prairies, de marais et de bois sur lesquels ma souveraineté n'avait d'ailleurs aucun titre légal.

Mais voilà déjà des années que ces êtres, charmants lorsqu'on les rencontre par hasard, parfaitement désagréables lorsqu'ils exercent leur métier, les arpenteurs, ont découpé l'Ouest canadien en carrés de six milles de côté d'abord, puis chacun de ces carrés en carrés plus petits d'un mille, puis chacune de ces subdivisions en terres d'un demi-mille de côté. A l'œil, ce domaine, sur lequel je semblais régner, n'était qu'une immensité de forêts vierges, — ou à peu près vierges, — de marais inextricables, de prairies perdues. Lorsque je m'y étais fixé pour la première fois, les gens avaient haussé les épaules et dit : « C'est un fou ! » Je m'applaudissais de ma folie, et je voyais, dans cette sauvagerie que les autres hommes dédaignaient,

la promesse de jouir « éternellement » de « mes » bois, de « mes » marais, de « mes » prairies.

Hélas, à l'Office des Terres, tout cela était numéroté, étiqueté, classé dans des fichiers, aligné sur des cartes, marqué en rouge, en bleu, en blanc, ou en noir. Le service de l'Immigration, qui pousse, sur cet échiquier, les immigrants comme des pions, venait de faire échec au roi.

J'entends bien qu'il n'était pas question de me chasser. Le *squatter*, ou premier occupant, possède un droit de préemption qui lui est reconnu par la loi. Mais sur quoi? Sur cent soixante acres, quelque chose comme soixante-cinq hectares. La belle affaire! Mes troupeaux, ivres de liberté comme leur maître, couraient sur quelques milliers d'hectares. Et il n'est pas un chasseur qui ne pleure secrètement, lorsque le bruit des haches de la civilisation épouvante le gibier, « son » gibier.

A trente milles de là, une gare misérable, faite d'un vieux wagon hors d'usage, monté sur quatre billots, recevait quotidiennement, sur sa petite plate-forme, l'arrivage des Bretons en costume national : veste à boutons d'argent, gilet brodé, chapeau à longs rubans flottants (voilà pour les hommes), robe de velours à panier, bonnet de dentelles, sabots ciselés (voilà pour les femmes), comme si toute la Bretagne avait décidé de quitter ses cheintres de genêts pour la froide et plate prairie canadienne! D'autres trains amenaient des Yankees remuants et hâbleurs, des Ecossais rieurs, des Anglais désorientés, des Norvégiens taciturnes, des Allemands volontaires et cordiaux... L'Europe et l'Amérique faisaient, chez moi, une surprise-party.

*

Crachant sa chique, James Sullivan,

Américain « cent pour cent » et bien décidé, disait-il, à demeurer Américain sur le sol canadien, m'exposait avec une faconde de primaire les bienfaits de cette civilisation qu'on amenait presque jusqu'à ma porte. Merci bien pour madame la Ci-vi-li-sa-tion ! Moi, j'avais quitté l'Europe pour échapper à ses bienfaits.

— ... Au fait, me dis-je le soir même. Je parle de la civilisation comme un aveugle des couleurs. Qu'est-ce que c'est, exactement, que la civilisation? Vite mon Larousse!

J'ouvris le dictionnaire, et je lus :

« Civilisation. *Action de civiliser. Etat de ce qui est civilisé.* »

Et, deux lignes plus loin :

« Civiliser. *Rendre sociable, poli. Polir les mœurs.* »

Voyez comme on peut être bien renseigné par un dictionnaire! Cette définition, qui avait la prétention de tout définir, ne définissait rien. Le mot de « civi-

lisation » demeurait pour moi insensé. Tout au plus pouvais-je, par la grâce du dictionnaire, rattacher à la civilisation l'art du baisemain, les water-closets à l'anglaise et le chauffage central... Trois choses insensées pour un homme qui vit dans les bois!

Je ne sais pas si vous avez remarqué qu'il y a plus de profit à méditer les paroles d'un imbécile — je savais que James Sullivan en était un — que les leçons d'un grand génie.

Le soir de ce même jour, après avoir rentré mes animaux dans le « corral », je résolus d'avoir le cœur net quant au mot « civilisation ». Puisque ces livres, dans lesquels était, selon l'expression de Schawaschkwan, renfermé le savoir des Blancs étaient incapables de me renseigner d'une façon précise, il me fallait regarder en moi et autour de moi.

*

Alors que, par la fenêtre ouverte, m'arrivait la symphonie quotidienne des nocturnes canadiens, lourde d'idylles et de drames, il était aisé de faire l'effort d'imagination nécessaire pour me transporter à quelques milliers d'années en arrière, à l'époque de nos très lointains ancêtres.

... Comme, ce soir, des loups ameutés chassent un gibier. Mais voici des hommes nus, errant dans la sylve, pareils aux bêtes dont ils se nourrissent — ou qui se nourrissent d'eux. Ils sont mordus par des insectes qui donnent la fièvre. (Autour de moi, les maringouins vrombissent.) Ils grelottent la nuit. Ils ont à se défendre des grands fauves et aussi des autres hommes. Ils cherchent péniblement leur nourriture quotidienne. Ils sont fatigués, affamés, apeurés. Et telle est la tragique

puissance de la faim, que le plus heureux chasseur n'est pas assuré de n'avoir point été suivi dans l'ombre par un malchanceux, que sa malchance même fait criminel. Le chasseur peut être occupé à dépouiller le gibier qu'il a abattu! l'autre le frappera par derrière, pour hériter cette nourriture, grâce aux « droits » du meurtre!

... Tout est précaire, car l'amour, aussi bien que la faim, est une source de convoitise. Cette femme, que le misérable caresse avec délices dans le coin le plus sec de la caverne, un autre la convoite, sans doute, qui tuera, s'il le faut, pour la prendre. Ainsi, l'amour et la tendresse n'engendrent encore que la haine et la mort.

... Voilà donc l'humanité misérable uniquement occupée à tuer et à se défendre d'être tuée, jusqu'au jour où le plus fort, et le plus intelligent, par un trait de génie et d'audace, — il faudrait dire : par un

miracle d'humanité ! — groupe autour de lui sa famille, établit des lois, fondées sur son autorité et sanctionnées par sa force, et fait dans cette nuit un peu de lumière. Voilà, il me semble, une civilisation qui naît.

... Alors, le mot « civilisation », soudain riche de tout un sens, se définit : « Une défense collective contre la misère et la mort ».

*

Ces bois qui entourent ma clairière, j'y ai été le témoin de la nature même. Où donc Jean-Jacques l'avait-il vue? Cette incessante lutte pour l'espace et pour la nourriture s'est, des années durant, déroulée sous mes yeux, dans sa tragique beauté. Le loup mange le chevreuil, le chevreuil mange la plante, et la plante tue sa voisine et mange l'humus. Si la lutte entre hommes connaît la trêve,

nous la devons à cette civilisation, qui n'est faite que de discipline.

James Sullivan, Américain cent pour cent, s'imagine que la civilisation c'est le droit de vote, les water-closets à l'anglaise et l'art de faire des portes qui ferment bien. Les deux derniers termes sont évidemment des accessoires hygiéniques de la civilisation, le premier affaiblit les deux autres. Ici, dans ce coin reculé d'où je regarde les choses et les gens avec un recul assez considérable, il me semble que la potence pour les criminels et la poudre pyroxylée pour les fauves sont des facteurs autrement plus importants de la civilisation.

*

Suis-je Alceste? L'homme arrive, mon semblable, avec tout l'arsenal de cette discipline dont je viens de reconnaître la souveraineté, et je ne songe plus qu'à fuir ces lieux. Je sais, dans le Nord-Ouest,

d'autres espaces plus sauvages, où l'on ne sent point les coudes de ses voisins. On n'y verra point — comme je le faisais ce soir, au crépuscule — monter à un mille de là la fumée ambre et turquoise d'un campement de Bretons à la recherche de quelques acres de bonne terre. On n'entendra pas, l'hiver, le bruit de la hache qui sonne contre les arbres gelés, ni le tintement rythmé des grelots des chevaux attelés au traîneau, ni les jurons des charretiers, ni l'aboiement lointain d'un colley qui garde le champ de son maître contre les déprédations des vaches, ni les coqs qui se répondent dans le brouillard du matin.

Ce que je sais, dans le Nord-Ouest, c'est une épaisse forêt de trembles, de bouleaux et d'épinettes, à l'ombre de laquelle dorment des prairies bleues et des étangs couleur de ciel. Les loups y répondent aux loups, et les orignaux s'y battent à mort dans les salines. Des couples d'aigles surveillent chacun leur domaine, comptent

leur gibier, et se laissent parfois choir, vertigineusement, sur la proie qu'ils ont choisie. Les églantiers sauvages et les lis ponceau y vivent sans souci du soc de la charrue. Parfois, en hiver, courbé sur ses raquettes, un Indien nomade, chasseur de fourrure, bat, dans la neige, le chemin que suivront ses quatre chiens attelés à un toboggan. Que Sullivan l'Américain, Le Floch le Breton, Andersen le Norvégien, Smith l'Anglais, Campbell l'Ecossais, et Werner l'Allemand travaillent en paix à défricher cette clairière où j'ai passé de royales années de ma jeunesse. Ces arbres qu'ils abattent étaient mes amis, et je ne veux pas assister à leur mort. Ces hommes sont de la race des colons, et leur destin est de mettre en valeur des terres de tout repos. Moi, je suis de la race des pionniers, et ma façon de servir est de devancer les autres hommes dans la solitude...

Dans quelques jours, je chargerai mes modestes biens sur les wagons que traînent

mes chevaux. Martial et La Ronde m'aideront à diriger ce que j'aurai gardé de bêtes à cornes, le long de ces centaines de milles qui traversent des bois, des marais et des champs, puis encore des bois et des marais. Un inconnu se réjouira d'hériter le squelette de ma maison.

Clairière ne sera plus qu'un souvenir très cher que, certains soirs d'hiver, les pieds au feu, le livre tombé à côté de moi, je tenterai mélancoliquement de faire revivre.

... Au surplus, j'y parviendrai mal, car, heureusement! l'homme oublie.

FIN

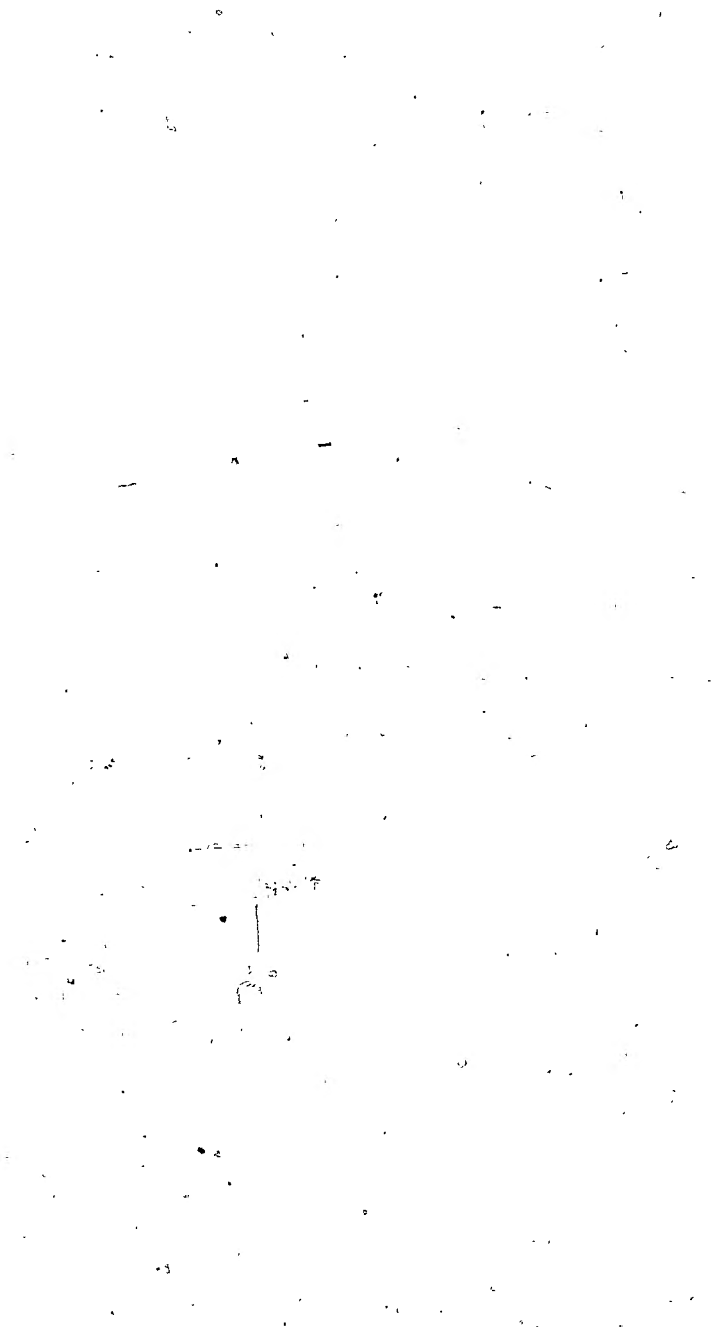


TABLE DES MATIÈRES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 11-1929.



LES LIVRES DE NATURE

publiés sous la direction de Jacques DELAMAIN

---

1. LA VIE DES BÊTES POURCHASSÉES, par Ernest THOMPSON SETON.
2. LA FORÊT, par St.-Ed. WHITE.
3. POURQUOI LES OISEAUX CHANTENT, par J. DELAMAIN. Préface de J. et J. Tharaud. Ouvrage couronné par l'Académie Française.
4. BAMBI, le chevreuil, par Félix SALTEN.
5. UN FLÂNEUR EN PATAGONIE, par W.-H. HUDSON.
6. VOISINS MYSTÉRIEUX, par C. G. D. ROBERTS.
7. UN PROMENEUR A PIED, par A. MARTIGNON.
8. CLAIRIÈRE, par CONSTANTIN-WEYER.

Chaque volume.......................... 12 frs



Couverture dessinée par MASEREEL. IMP. KAPP

